

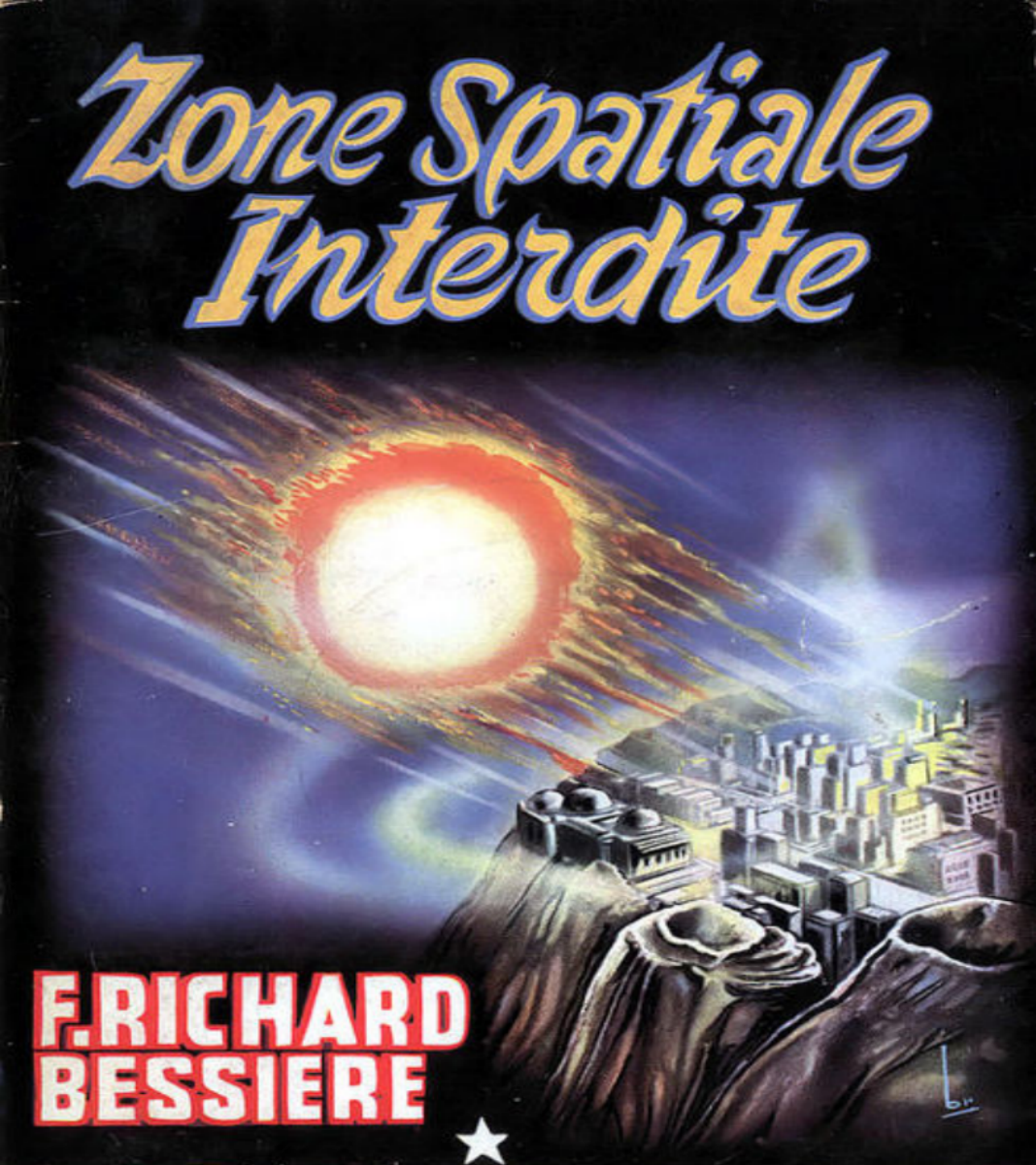
FNA 0126 - Zone spatiale interdite

Richard-Bessiere

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Zone Spatiale Interdite

A dramatic illustration of a city built on a dark, rocky cliff. The city features various buildings, including a prominent one with a dome. In the sky, a large, bright comet with a fiery orange and yellow head and a long, streaking tail of light and smoke is streaking across the dark blue and purple night sky. The comet's head is positioned above the city, and its tail extends towards the upper left. The overall scene is one of impending danger or awe.

**F. RICHARD
BESSIERE**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

ZONE SPATIALE INTERDITE

F. RICHARD-BESSIÈRE

ZONE SPATIALE INTERDITE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
69, Boulevard St-Marcel, Paris XIII^e

© 1958 by « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

L'homme vivait sa dernière nuit. Bientôt deux ans qu'il était enfermé dans cette obscure et lugubre cellule rongée par l'humidité. Deux ans, déjà !

Il savait que dans quelques heures tout serait fini. Les atomiseurs désintégreraient complètement son corps dans une fraction de seconde, et il ne resterait plus rien de lui-même, à part peut-être cette énigmatique substance que l'on nomme esprit et au sujet duquel les avis sont bien partagés, malgré la civilisation du XX^e siècle.

Alors peut-être il connaîtrait la Grande Vérité, le Pourquoi et le Comment des choses, à moins que tout cela ne soit qu'un vaste bluff, une immense fumisterie imaginée pour satisfaire la curiosité humaine. Le monde pouvait être une ridicule plaisanterie, le reflet d'une chose inconnue qui n'avait pas de sens pour les humains. Il avait lu un article dans ce goût-là dans un magazine, et il s'en souvenait.

Mais c'était peut-être aussi le néant, l'irréversible fin de toutes les croyances ou le seuil d'un autre monde plus terrible encore que celui-ci.

Alors il eut peur. Pour la première fois de sa vie sans doute, l'homme eut peur et son angoisse grandit au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, lentement, inexorablement.

Depuis bientôt deux ans, il n'avait pas vu un seul être humain, et ceux qui allaient se présenter à lui, maintenant, pour la dernière fois, allaient être ses bourreaux. Toujours la tradition, cette routine ancestrale qui exige que l'on vienne chercher un condamné à mort dans sa cellule, et que l'on obtienne ses dernières confessions avant de l'entraîner sur les lieux du supplice.

Les vieux principes...

Et dire que les humains avaient colonisé de nombreuses planètes dans la Galaxie pour essayer de réformer certains principes désuets que la société du XX^e siècle se refusait à accepter ! Quelle ridicule prétention ! L'homme était resté le même, aussi bien sur la Terre que sur Voga VIII, cette petite planète du type terrestre perdue quelque part dans le système d'Aldebaran.

La société avait eu ses savants, ses ingénieurs, ses fonctionnaires, ses législateurs, ses patriotes, ses modérés, ses polices et ses hors la loi.

Il y avait même eu des criminels comme lui, des gens que l'on enfermait souvent à perpétuité dans un cachot infect et insalubre. On payait cher le fait d'ôter la vie aux autres.

Il est vrai qu'à une certaine époque on avait un peu exagéré, et souvent l'homme s'était pris à imaginer ce que devaient être les prisons du XX^e siècle, avec leur radio, leur bibliothèque, quelquefois le

cinéma ou la télévision, quand ce n'étaient pas les compétitions de football ou de base-ball qui mettaient aux prises les détenus entre eux. Pas dans toutes les prisons, bien sûr, mais il avait entendu dire que dans certains endroits...

Maintenant tout était différent. On surveillait le prisonnier à l'aide de capteurs visiophoniques placés très haut dans le plafond de la cellule et protégés par un épais grillage.

Les autres voient le prisonnier, ils l'entendent s'il a quelque chose à demander ou à dire. Mais lui n'entend ni ne voit rien. Ses repas lui sont envoyés par un petit monte-charge électrique qui grince plaintivement le long de sa cage. On l'autorise quelquefois à lire et écrire. Et c'est tout.

Bientôt deux ans que cela dure.

L'homme ne cessait de penser à tout cela. Pour la dixième fois, il se leva de sa couchette et tendit l'oreille. Il crut entendre un bruit de pas dans le couloir. On approchait ! C'était la fin. Mais non, ce n'était pas encore l'heure et le silence était toujours aussi lourd et pesant.

De nouvelles minutes s'écoulèrent encore, puis une heure, puis deux. Toujours rien. Toujours le silence.

Pourquoi n'en finissaient-ils pas, au lieu de prolonger cette attente atroce ?

Une sueur froide suintait au front du condamné qui s'était tassé à l'autre bout de la cellule, les yeux fixés sur le panneau d'ouverture qui n'avait plus fonctionné depuis le jour où il avait été malade, peu de temps après son incarcération.

Et il appréhendait le moment où il entendrait claquer les divers mécanismes de sécurité commandés de l'extérieur.

C'est bien pourtant ce qui se produisit au moment où il s'y attendait le moins. Il vit le panneau s'entrebâiller légèrement sous l'impulsion électro-magnétique des systèmes d'ouverture. Il ferma les yeux et tourna la tête pour ne pas offrir à ses bourreaux l'image de sa lâcheté, mais il n'y eut aucun bruit de pas, aucun son de voix, rien.

L'homme hésita longtemps avant de s'aventurer jusqu'au panneau, puis il tira vers lui le lourd battant d'acier et regarda au dehors, dans le long couloir désert et faiblement éclairé.

Personne. Il était seul.

Que se passait-il ? Où voulaient-ils en venir ?

Il fut surpris de ne point apercevoir le gardien continuellement placé sur la galerie d'en face, et centralisant toutes les communications destinées aux prisonniers.

La cabine était vide.

Vides également toutes les autres cellules situées sur le même étage que la sienne...

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Il comprit alors qu'il se passait quelque chose d'anormal et de bizarre. Il décida d'en finir et résolument s'engagea dans le long escalier conduisant au sous-sol.

Il traversa plusieurs salles, longea des couloirs, franchit différentes portes et se trouva bientôt à l'air libre, au milieu de la grande cour réservée aux gardiens pour leurs heures de détente. Mais elle était vide, aussi vide que le silence angoissant qui environnait l'homme.

Il n'y avait personne...

Il dut attendre un long moment avant de pouvoir retrouver toutes ses facultés, car l'éblouissante clarté de l'immense soleil argenté qui inondait la cour l'étourdissait un peu. Bientôt, il réussit à ouvrir les yeux, et une nouvelle fois il fonça droit devant lui, au hasard, sans but précis. Il était au bord de l'inconscience. Il ne pensait ni ne réfléchissait plus. C'était au-dessus de ses forces.

Il ne sut jamais comment il parvint à la grande grille, largement ouverte, ni comment il atteignit la route creusée au milieu d'une campagne verdoyante où croissaient d'innombrables végétaux de toutes sortes. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et regarder autour de lui.

Tout était calme et reposant, mais ce calme lui-même devenait inquiétant de par sa densité. Qu'importait pourtant à l'homme qui comprenait maintenant qu'il ne rêvait pas et que c'était bien dans la réalité qu'il se trouvait plongé. Il continua d'avancer, avec une curieuse impression d'ivresse.

Dans les champs, autour de lui, il voyait des charrues et autres instruments aratoires abandonnés, des charrettes pleines de foin qui sentait bon, et même il lui sembla percevoir dans le lointain le chant d'un coq. Mais peut-être n'était-ce là qu'une illusion, il était tellement déshabitué de la liberté.

L'homme atteignit, après une longue marche, les abords de la grande métropole qui se dressait devant lui, toute hérissée de ses multiples bâtisses aux lignes trop régulières, trop sobres, trop banales. On avait l'impression que l'homme du XXV^e siècle avait voulu défier l'architecture elle-même, reniant dans son évolution les concepts de l'harmonie sous toutes ses formes.

Le spectacle qui s'offrit alors au prisonnier fut hallucinant. Toute vie semblait avoir abandonné cette vaste cité comme sous l'effet d'une baguette magique. Aussi loin que portait son regard, c'était la solitude, l'oppressante solitude. Il apercevait des fusautos rangées ou abandonnées le long des pistes aériennes, des objets de toute sorte jonchant le sol, des fenêtres et des portes ouvertes, béantes ou à peine poussées, des terrasses encore encombrées d'un linge séché et resséché par le vent chaud du sud.

Ses pas résonnaient sur l'asphalte et se répercutaient dans son crâne

enfiévré.

Que se passait-il donc ?

Et pourtant la vie mécanique continuait. Les signaux lumineux réglant la circulation routière passaient sans cesse du rouge au vert et du vert au rouge.

Rouge... vert... rouge... vert...

Les sirènes d'appel gémissaient brièvement près des centres propulseurs qu'aucune fusauto n'empruntait plus désormais.

Les horloges galactiques fonctionnaient toujours et indiquaient l'heure exacte, tandis que plus loin une piste aérienne s'abaissait et se levait avec une régularité exaspérante.

Une sueur froide avait inondé l'homme qui s'engouffra rapidement dans l'ouverture béante d'un drugstore brillamment éclairé. Derrière le comptoir, le distributeur automatique de « breakfast minute » ronronnait doucement.

— Il y a quelqu'un ici ?

L'homme hurla plutôt qu'il n'appela.

*

* *

L'homme avait avalé deux rations K arrosées de « blenki » lorsqu'il se retourna face au grand miroir tridimensionnel qui ornait le fond de l'établissement.

Il se vit tel qu'il était, toujours aussi grand, mais plus voûté qu'autrefois, plus usé surtout. Ses cheveux avaient blanchi aux tempes, sa peau s'était creusée sur ses joues minces et ses yeux avaient perdu de leur éclat. Mais il était encore lui-même. C'était bon de se retrouver au bout de deux ans... Deux ans !

Il poussa une porte et se trouva dans une pièce où régnait un désordre insensé... Des effets d'hommes, de femmes, d'enfants... Du linge de toute sorte. Il y avait tellement longtemps qu'il n'avait pas porté un costume d'homme libre qu'il ne put résister à la tentation et il se retrouva dehors, un instant plus tard, complètement désemparé. Qu'allait-il faire encore ?

Il remarqua une fusauto au bout de la piste. Il voulait fuir, quitter cette cité, oublier ce cauchemar, en finir au plus vite, lorsqu'il crut percevoir comme une sorte de gémissement étouffé.

Quelqu'un pleurait, pas très loin de là.

Il eut vite fait de trouver la bonne direction et se dirigea rapidement vers un soupirail au-dessus duquel il se pencha.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Les sanglots s'arrêtèrent brusquement et il entendit des bruits de pas, puis une petite voix lui parvint depuis l'obscurité, celle d'un jeune garçon vraisemblablement.

Il entendit l'appel au secours qui provenait de ces ténèbres.

— Que puis-je faire pour vous ? Qui êtes-vous ?

L'enfant bredouilla des choses incompréhensibles, puis il parut se calmer et l'homme l'entendit nettement :

— Je vous en supplie, aidez-moi à sortir de là, sinon je vais mourir. La porte est coincée.

— Attends, ne bouge pas, je vais voir...

Il y avait si longtemps que l'homme n'avait pas eu à prendre une décision qu'il connut un instant de flottement. Mais il se secoua et, saisissant une barre de fer qui traînait dans un coin, il s'employa à desceller la lourde grille qui retenait l'enfant prisonnier.

L'idée qu'il allait rendre la liberté à un de ses semblables lui donna des forces supplémentaires, et après quelques minutes, il parvint à rabattre la grille. Il se pencha, tendit le bras et sentit une petite main qui se nouait à la sienne. Lentement, il tira.

La tête blonde d'un enfant d'une douzaine d'années apparut dans l'orifice obscur, une tête sale avec deux yeux ronds encore tout gonflés de larmes.

— Allons, c'est fini, tu n'as plus rien à craindre.

— Vous n'êtes donc pas parti avec les autres ? balbutia l'enfant entre deux sanglots.

— Parti ? Ma foi, non. Pourquoi me demandes-tu cela ?

L'enfant se blottit contre lui et ferma les yeux.

— Oh ! j'ai eu si peur. Papa, lui, ne voulait pas partir. Il disait que c'était ridicule et qu'après il faudrait tous revenir. N'est-ce pas qu'ils reviendront, monsieur ?

— Mais oui, bien sûr.

— Papa n'y croyait pas, à cet astéroïde radioactif qui doit s'abattre sur Voga VIII. Il disait à maman que les savants étaient tous tombés sur la tête depuis quelque temps. Pourtant, il a fallu tout préparer pour le départ.

L'homme était devenu livide et un tas de pensées se bousculaient dans sa tête. C'est à peine s'il put demander :

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas parti avec eux ?

— Je n'ai pas voulu partir sans porter des fleurs à Daisy.

— Daisy ?

— C'était ma petite chienne. Elle est morte avant-hier, écrasée dans la cohue. Papa voulait que je la porte aux désintégrateurs, mais j'ai désobéi. J'ai voulu l'enterrer, comme j'avais lu dans les livres d'histoire. Il paraît qu'autrefois on avait le droit d'enterrer les morts. J'ai voulu en faire autant pour Daisy et je l'ai transportée dans la cave, sans rien dire. C'est quand je suis venu porter les fleurs que la porte est restée coincée. J'ai crié, mais il y avait trop de bruit. Tout le monde était comme affolé, on se bousculait dans les rues, c'était une

véritable panique. Jamais j'avais vu ça. Pourtant, moi, j'avais pas peur, puisque papa m'avait dit que c'était pas vrai, leur histoire d'astéroïde radioactif. Puis j'ai plus rien entendu... Tout le monde était parti vers les astronefs massés en dehors de la ville. On avait tous notre carte avec un tampon dessus. Puis j'ai entendu les fusées siffler les unes après les autres, alors j'ai pleuré parce que j'avais jamais été séparé de papa et maman.

Un nouveau sanglot secoua les maigres épaules de l'enfant.

— Ils vont revenir, n'est-ce pas, monsieur ? Ils vont revenir ?

— Mais oui, bien sûr...

Maintenant l'homme comprenait l'atroce vérité. L'humanité de Voga VIII avait déserté la planète avec la même hâte qu'elle l'avait conquise. Tout avait dû être organisé minutieusement, scrupuleusement, depuis le jour où l'on avait eu connaissance du danger.

L'homme imaginait aisément la panique qui s'était emparée de ses semblables, de cette société gorgée de mécanique et de bons principes abandonnant tout sur un monde voué à la destruction la plus complète.

Il eut envie de rire, soudain, à la pensée de son propre sort. La société lui avait offert un sursis sur la vie, ou peut-être lui avait-elle réservé une fin plus horrible ? Comme c'était drôle... et cette porte qui s'était ouverte juste au moment du supplice. Quel raffinement de cruauté ! Et pourquoi lui ? Pourquoi ? Était-il plus coupable que les autres coupables ? Plus criminel que les autres criminels ? Plus impardonnable que les autres fautifs ?

Il revint à l'enfant qui continuait à sangloter tout près de lui et chassa ses sombres pensées. Il eut honte de son égoïsme, car après tout peu lui importait de vivre maintenant, mais il n'était plus seul.

L'enfant essuya ses yeux rouges.

— Et vous, pourquoi êtes-vous resté ici ? Vous ne m'avez pas répondu. Vous êtes comme papa, n'est-ce pas, vous ne croyez pas à tout ça ?

— Non, je n'y crois pas du tout. Vraiment pas. D'ailleurs, ils ne vont pas tarder à revenir, tu verras.

— Oh ! pas avant après-demain, en tout cas. Ça doit avoir lieu demain soir vers six heures.

— Demain soir ?

L'enfant fronça légèrement les sourcils. Il paraissait plus calme et plus maître de lui.

— Vous ne le saviez donc pas ?

— Mais si, bien sûr. À propos, comment t'appelles-tu ?

— Joel... Joel Blake, et j'ai onze ans et demi. Et vous ?

— Heu... Norman Kane. Tu es certainement originaire du continent

terrien que l'on appelle l'Amérique, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Moi aussi ; j'ai vécu là-bas toute mon enfance. C'est un très beau pays. Allons, viens, ne restons pas ici. Tu dois avoir faim.

Et il entraîna Joel vers le drugstore.

CHAPITRE II

Le soir tombait rapidement, et déjà les premières étoiles s'allumaient et prenaient place dans le ciel violacé. Norman pensa que c'était leur dernière nuit qui commençait et il tenait à profiter au maximum des quelques heures qui restaient encore. Déjà aussi commençaient à s'illuminer les pancartes fluorescentes et les panneaux indicateurs multicolores accrochés aux façades lumineuses de certains immeubles.

On avait même oublié de couper les circuits, tellement la panique avait dû être effroyable.

Joel et lui n'avaient pas cessé de parler pendant de longues heures et Norman connaissait maintenant à peu près tout de la vie de la famille Blake. Le père, ingénieur en électrodynamique, et la mère affectée quinze jours par moi (base terrestre évidemment, car les jours sur Voga VIII étaient de trente-deux heures) au Centre de Ravitaillement Général. Une autre fille, Betty, quatre ans, encore sous le Contrôle Médical, et qui allait être rendue au ménage sous peu.

Norman évita de parler trop de lui. L'enfant n'avait pas besoin de savoir ce qu'il était. Ce n'étaient pas là des histoires pour des gamins de douze ans. Et, comme Joel le pressait de questions, il l'entraîna vers le centre de la ville.

— Regarde, tout ce que tu vois est à nous, Joel. Nous sommes les rois de la ville et même de ce monde. Des richesses et des trésors fabuleux sont à notre portée. Autrefois, des gens auraient été capables de tuer pour les obtenir ; aujourd'hui, cela n'a plus de sens pour nous, n'est-ce pas ? Il y a davantage de nourriture que nous n'en consommerons jamais de toute notre existence, même si elle devait durer cent ans, ce qui est une bonne moyenne... Nous sommes libres d'entrer dans n'importe quelle maison et de nous y installer comme chez nous, et même de tout casser si cela nous plaît. Tout cela est formidable, tu ne trouves pas ?

— Oh ! oui, monsieur Kane ; mais, après-demain, tout va recommencer, quand ils seront là. Il faudra peut-être payer tout ce que nous aurons mangé, non ?

Il tapota la nuque de l'enfant et se mit à rire nerveusement.

— Certainement, Joe, et avec un bon pourboire à la clé.

Norman lui prit ensuite la main et le tira derrière lui, après lui avoir bourré les poches d'un tas de friandises ramassées au hasard dans un petit magasin où régnait un désordre indescriptible.

Norman ne pouvait s'empêcher d'envier l'insouciance de Joel, lequel était maintenant persuadé de revoir bientôt ses parents et semblait avoir adopté son compagnon sans la moindre arrière-pensée. On eût

même dit qu'il était tout heureux de profiter de cette liberté toute provisoire qui le mettait à l'abri de la contrainte familiale.

N'était-ce pas le plus bel âge ?

C'est en s'engageant dans la grande artère centrale que la voix leur parvint, sonore et puissante :

— Hé, vous, là-bas, d'où sortez-vous ?

Brusquement, Norman s'était retourné, imité par Joel qui, instinctivement, s'était rapproché de lui.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Mais, ma parole, il y a un gosse avec vous...

Une silhouette avait émergé dans l'encadrement éclairé d'un poste médical de l'autre côté de l'avenue, près d'une fusauto passablement encombrée de paquets de toutes sortes.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? Approchez, voyons !

Ils se trouvèrent bientôt devant un homme d'une cinquantaine d'années, au crâne dégarni et dont les yeux vifs brillaient derrière d'épaisses lunettes.

— Docteur Calvet. Qui êtes-vous ? fit l'homme en les dévisageant.

Norman comprit qu'il devait donner une explication quelconque, mais la surprise qu'il ressentait à son tour à la vue d'un être humain le paralysa et la crainte une fois de plus le fit hésiter.

Un instant, il pensa même que l'enfant avait exagéré et une angoisse indéfinissable le prit à la gorge.

— Hé bien, qu'y a-t-il ? Je n'ai pas de temps à perdre. Vous feriez mieux de m'aider. J'ai des blessés graves qui ne peuvent attendre. Vous étiez dans la fusée ?

— C'est-à-dire que...

— Vous n'auriez pas dû vous éloigner, coupa le médecin en posant un gros carton entre les bras de Norman. Portez ça dans la fusauto. Quelle idée de vous balader avec votre gosse quand nous avons besoin de l'aide de tous. Oh ! mais, dites donc, attendez un peu, je ne crois pas vous avoir remarqué à bord.

— En effet, docteur, nous n'y étions pas, répondit Norman qui avait réussi à reprendre un peu de son assurance. J'ai manqué volontairement le départ.

— Drôle d'idée, mais ça ne me regarde pas. Et le gosse ?

— Un accident. Il a été oublié.

Le docteur haussa les épaules et poussa un léger soupir :

— Cela n'a plus d'importance. Venez avec moi, on aura certainement besoin de vous.

— Que vous est-il arrivé ?

Le docteur prit place aux commandes de la fusauto et lança :

— Vous n'avez donc pas entendu ? Cela a pourtant fait un drôle de vacarme lorsque la fusée a percuté dans les faubourgs Nord. Nous

étions les derniers à quitter Voga VIII, ou du moins faisons-nous partie de la dernière vague, mais personne n'a remarqué que nous étions en difficulté. J'en ai eu le pressentiment dès le début, et ça n'a pas raté. Quelques secondes plus tard, nous nous écrasions sur un bâtiment du Centre Éducatif.

— Il y a des morts ?

— Une bonne trentaine, et des blessés également. Peut-être aurait-il mieux valu que nous y restions tous. Avec ce qui nous attend...

Norman ne put s'empêcher de toucher le docteur du coude. Celui-ci le regarda à la dérobée et se souvint alors de la présence de Joel, derrière.

Il proféra quelques vagues paroles entre ses dents, puis plaça la fusauto sur une longue piste en spirales qui descendaient en pente douce.

— C'est là, fit-il, regardez !

Derrière un pan de mur éventré apparaissait la carcasse démantelée d'une fusée. Des débris de toutes sortes jonchaient le sol tout autour en un tragique désordre.

Des gens s'affairaient hâtivement sous l'éclairage d'un projecteur hélionique autour de formes allongées sur des couchettes à même le sol.

Un peu plus loin, on devinait des formes immobiles sur lesquelles on avait étalé des linceuls.

Le spectacle était pénible et Joel était devenu tout pâle. Mais il tint à aider les deux hommes à transporter les médicaments et les pansements que le docteur avait sortis de la fusauto.

On entendait monter dans le silence des plaintes, des gémissements, une femme sanglotait nerveusement non loin de là.

Un petit homme à la mine triste s'avança vers le docteur Calvet en secouant la tête, puis il désigna une malheureuse qui geignait doucement dans un coin.

— Si on ne l'opère pas immédiatement...

— Pour la centième fois, Père Jérôme, je vous répète que je ne Suis pas chirurgien ; un simple médecin, c'est tout. Je n'y puis rien, je fais ce que je peux. Elle aura certainement davantage besoin de vous que de moi.

Puis, sur un autre ton, il demanda, tout en enfonçant dans le bras d'un blessé l'aiguille de sa seringue :

— A-t-on des nouvelles de la base ?

— Aucune, docteur, ils doivent chercher encore.

— Oui, oui, mais j'ai bien peur qu'ils ne trouvent jamais. Nous avons utilisé toutes les fusées disponibles, et il a fallu entasser tout le monde tant bien que mal. Je ne sais pas si vous réalisez ce que cela représente, l'évacuation de dix millions d'êtres humains avec

cinquante kilos de bagages par personne.

Il se pencha vers un tout jeune homme étendu à même le sol, lui tâta le pouls et lança au Père Jérôme :

— Nous arrivons trop tard ! Et vous pensez que l'on peut trouver une fusée en bon état ? ajouta-t-il sur un autre ton.

— Je n'ai jamais rien affirmé de tel. Certains le pensent, oui, et continuent à fouiller la base avec cet espoir.

— Nous avons jusqu'à demain dix-huit heures pour espérer encore, soupira le docteur en vérifiant le pansement d'une pauvre femme à demi inconsciente.

Il se releva et constata que Norman et Joel étaient toujours à ses côtés.

— Je me demande pourquoi je vous ai entraînés jusqu'ici. Vous feriez mieux de repartir, ce n'est pas un spectacle pour votre gosse.

Norman allait répondre lorsque son attention fut attirée par un grand bonhomme qui, de sa main tendue, désignait aux personnes qui l'entouraient un point de l'immensité, en direction du Sud.

Des conversations animées s'étaient déjà engagées et le docteur Calvet, intrigué à son tour, interpella le grand diable :

— Que se passe-t-il, monsieur Mingo ?

Mais personne n'eut besoin d'explications, car le point lumineux dont l'éclat était extraordinaire était plus que significatif.

L'astéroïde annoncé se précisait dans le ciel de minute en minute. Aux premières lueurs de l'aube, son disque apparaîtrait déjà avec des proportions gigantesques ; vers midi, il commencerait à perturber la surface de la planète et, vers dix-huit heures, ce serait le choc épouvantable.

Tous le savaient.

Tandis que tous les regards convergeaient vers ce point redoutable, un silence de mort régna parmi l'assemblée. Personne n'osait parler, on se contentait de regarder ce messager de mort qui venait accomplir la mission mystérieuse dont l'avaient chargé des puissances redoutables. Puis un murmure s'éleva, c'était le Père Jérôme qui priait.

Soudain, on entendit un bruit de moteur. Une fusauto arrivait en trombe et stoppa non loin de là. Un homme en sortit, criant et gesticulant, courant vers le petit groupe.

— Hourra tout le monde ! hurla-t-il. Nous sommes sauvés !... Nous sommes sauvés. Nous avons trouvé un appareil... Un appareil, vous entendez ? Nous a-vons-un-ap-pa-reil.

Le docteur Calvet, tout pâle, s'était précipité vers le jeune homme qui boitait légèrement :

— Voyons, monsieur Pascal, est-ce bien vrai ? Où est votre compagnon ?

— Puisque je vous dis que nous avons dégoté une fusée ! M. Massey est resté à la base ; c'est lui qui m'envoie. Écoutez tous, il n'y a plus de temps à perdre. Dans quelques heures, la fusée sera en état de partir. Il faut que tout le monde soit prêt, que chacun prenne immédiatement ses dispositions, les minutes sont précieuses. M. Massey s'y connaît, on peut lui faire confiance.

Déjà l'effervescence avait gagné les survivants de l'accident et chacun posait des questions, cherchant à en savoir plus long. On parlait sans raison, sans motif, on riait bêtement, on répétait les mêmes mots, on reposait les mêmes questions. La vie reprenait ses droits. On oubliait la mort.

Le nommé Pascal, un brave garçon du secteur français de la vieille Terre, bondit vers sa fusauto en lançant :

— Nous sommes au terrain 4B, division Nord-Ouest. Je retourne aider M. Massey.

Comme il démarrait, Norman entendit le Père murmurer faiblement à côté de lui, les yeux clos :

— Mon Dieu, merci !

*

* *

À dix heures, la fusée était toujours rivée au sol.

Dans le ciel, le disque énorme de l'astéroïde grossissait à vue d'œil. Déjà les compteurs décelaient une dose anormale de radio-activité ambiante.

Il fallait se hâter. Dans deux heures, il serait trop tard.

Et cette maudite fusée qui ne voulait rien entendre. Évidemment, c'était loin d'être la perfection même, et il n'y avait aucune comparaison avec les modèles récents, mais elle avait dû rendre pas mal de services dans le temps, et Jean-Pierre Massey, qui l'avait découverte au fond d'un immense hangar, connaissait depuis longtemps ce genre d'engin.

Le Père Jérôme l'avait trouvé dans la cabine de pilotage, affairé près des multiples cadrans.

— J'ai travaillé un peu dans la mécanique, autrefois, lui avait-il dit, si vous avez besoin de moi...

— Non, inutile, avait répliqué Massey sans relever la tête. Allez plutôt aider M. Pascal à rajuster le sas. Il faut qu'il ferme hermétiquement, vérifiez la pression avec lui.

Tout le monde avait déjà pris place à bord, où l'on était assuré de résister à la radio-activité croissante du dehors. Les blessés occupaient les couchettes et on avait entassé toutes sortes de produits dans les soutes pleines à craquer.

On se serrerait, mais tout le monde aurait sa petite place. Certes, le

voyage serait long jusqu'à la Terre, mais cela était sans importance. On aurait accepté le pire.

Norman avait assisté, impassible, à la joie de tous ses compagnons d'infortune et il aurait voulu avoir le courage de les fuir. Que pouvait-il espérer en revenant sur la Terre ? Nul ne l'accepterait plus désormais. S'il était repris, son sort resterait le même. La Société l'avait jugé et condamné. Sa sentence était irrémédiable. Et que se passerait-il si ses nouveaux compagnons apprenaient qui il était ?

Mais il y avait Joel, à qui personne ne faisait attention, un Joel qui ne le lâchait pas d'une semelle, comme si l'enfant avait deviné ses pensées.

À dix heures trente, Norman eut envie de se précipiter au-dehors et de tout planter là. Mais le cri poussé dans la cabine de pilotage le fit se retourner comme les autres.

— Nous sommes prêts. Que chacun s'assure rapidement que rien n'a été oublié, nous partons immédiatement.

Un ronronnement parvint de la machinerie, tandis que sur le terrain on vérifiait si rien n'avait été laissé à la traîne. Norman hésita. Il ne savait plus. Joel lui avait pris la main et l'avait entraîné vers le sas ouvert.

— Regardez, monsieur Kane, on dirait Daisy... ce chien, là-bas... Le mien il était comme ça. Pauvre bête, écoutez comme elle pleure... Je sais, moi, quand les chiens y pleurent. Daisy, elle pleurait souvent quand on partait sans elle. Oh ! dites, monsieur Kane, on ne peut pas laisser cette bête.

Le gamin s'était élancé au-dehors et avait rejoint le chien, une sorte de fox-terrier, assez haut sur pattes, au pelage noir et luisant.

— Joel !

Il vit l'enfant revenir avec le chien dans ses bras, mais Massey surgit dans le sas, les sourcils froncés.

— Il n'y a pas de place à bord pour cette bête. Allez, laissez-le.

Le regard de Joel se posa sur Kane et se fit suppliant.

— Allons, laissez-le, répéta Massey, tu entends ?

— Un gosse et un chien, je crois que ça représente l'espace vital occupé par un homme de votre corpulence, dit Norman d'une voix calme.

Jean-Pierre Massey, un peu surpris par cette remarque, s'était tourné vers lui.

— Ça va, je n'ai pas le temps de discuter, du moment que vous en prenez la responsabilité. Allez, en route.

Bientôt le sas se fermait bruyamment et le jeune Pascal s'élançait à son tour vers le poste de pilotage, obéissant aux ordres de celui qui devenait à partir de cet instant le maître du bord.

C'est en le désignant au docteur Calvet que Norman demanda :

— Qui est-ce ? Le pilote de votre fusée ?

— Non, le pilote a été tué sur le coup. Massey faisait partie des passagers. Je l'ai connu, il y a une dizaine d'années, il était pilote de ligne. C'est à bord d'un de ses appareils que je suis venu sur Voga VIII à cette époque. Un type très calé et très intelligent, capable de vous démonter et de vous remonter toute la fusée si c'est nécessaire. J'ignore ce qui s'est passé ensuite, mais je crois qu'il n'a pas eu beaucoup de chance. Il a eu des histoires avec un de ses chefs. Question de femme, je crois.

— Dégommé ?

— Oh ! oui, depuis longtemps. Voyez comme la vie est drôle quelquefois. C'est lui qui va me ramener sur la Terre. Avouez qu'il y a de bien curieuses coïncidences. Oh ! excusez-moi, on me réclame à l'étage au-dessus.

Et, plantant là son interlocuteur, le docteur Calvet s'éloigna à grands pas.

Les sifflements des réacteurs devenaient de plus en plus aigus et les ordres lancés par Jean-Pierre Massey se mêlaient aux claquements des leviers et des manettes manœuvrés par le jeune quartier-maître Maurice Pascal, le seul survivant de l'équipage accidenté. Nul pour l'instant n'avait cherché à savoir, à part lui, si Massey était capable ou non de conduire l'astronef à destination, mais on devait lui faire confiance, chacun le savait, et personne ne lui posa la moindre question.

On aurait bien le temps de discuter pendant tout le voyage, et d'en apprendre sur l'un et sur l'autre.

Dans un mois, on arrive à connaître pas mal de choses.

L'astronef s'était élevé lentement, sans heurt et sans secousse, comme aspiré par l'énorme astéroïde étincelant dont le disque géant éclipsait maintenant celui du soleil argenté.

Il était temps !

Du sol s'élevaient au loin des colonnes de fumées, épaisses et noires. De larges fissures se creusaient çà et là. Le sol tout entier commençait à trembler par endroits.

Plus loin encore, des trombes d'eau soulevées du Grand Océan venaient de déferler, envahissant toute la vallée dans une gerbe monstrueuse d'écume blanche. Les hautes bâtisses de la Cité toute proche se disloquaient comme un château de cartes, tandis qu'une pluie de météorites radio-actives s'abattaient sur la planète entière, allumant des milliers d'incendies, ravageant tout dans leur chute.

Voga VIII ne fut bientôt qu'une petite boule de la grosseur d'une orange perdue dans l'immensité du vide.

Il était 13 h 15. Personne n'avait bougé depuis le départ, et tous les regards étaient restés rivés à ce monde qu'une Nature implacable était

en train de leur ravir, sans tenir compte des innombrables sacrifices que l'homme avait dû consentir pour arriver à le modeler à sa convenance.

Bientôt ce serait la collision, le choc épouvantable, l'éclatement de la croûte solide au point d'impact, la gigantesque explosion, mélange de gaz étincelants de vapeurs métalliques, d'incandescence et de feu, le colossal champignon radio-actif qui balayerait tout à la surface du sol.

À cette pensée, Norman frémit. Il pensa qu'il n'avait peut-être pas été le seul dans son cas. Qui sait si d'autres détenus, comme lui, n'avaient pas été abandonnés dans d'autres prisons, dans d'autres cités ?

Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Mais à quoi bon... qu'aurait-il pu faire ? Crier à tous ces gens : « Attendez, il y a d'autres condamnés comme moi qu'il faut emmener ? » Non, c'était ridicule et impossible.

Il chassa rapidement toutes ces pensées de son esprit, jeta un coup d'œil vers Joel qui, tassé dans un coin, caressait tranquillement le chien noir en lui parlant à l'oreille, puis la voix du Père Jérôme résonna au moment où la fusée, abandonnant brusquement le continuum espace-temps, plongeait dans l'hyperespace :

— Je propose que nous baptisions cette fusée *Espérance*. C'est bien, je crois, le nom qui lui convient en pareille circonstance, n'est-ce pas ?

Espérance... On ne pouvait vraiment pas trouver mieux...

CHAPITRE III

La manœuvre la plus délicate du voyage venait de s'accomplir juste à l'instant où l'Univers disparaissait aux yeux des rescapés. L'*Espérance* fonçait maintenant à travers le néant impalpable depuis longtemps appelé « hyperespace » et qui favorisait les relations de monde à monde en un temps relativement court, depuis que l'équation liant la matière à l'énergie avait été mise en application. Plusieurs siècles de technologie avaient finalement permis aux humains de franchir d'énormes distances dans le vide et de dépasser considérablement cette vitesse soi-disant limite de la lumière que les premiers relativistes considéraient comme absolue.

Les Terriens avaient ainsi la possibilité de rallier en un mois à peine le système d'Aldébaran alors que la lumière met environ cinquante-quatre ans pour accomplir ce même trajet.

Comme on était loin des premiers essais timides des Spoutniks et autres Explorateurs...

Mais l'homme était-il vraiment plus heureux pour cela ? Le XXV^e siècle avait-il amené le bonheur et la quiétude vers lesquels tendait tout le savoir de l'homme ?

Il faut croire que non, si l'on en jugeait seulement par les quelques échantillons de cette humanité mécanisée qui se trouvaient à bord de l'*Espérance*.

C'est un Jean-Pierre Massey exténué, sombre et soucieux qui émergea du poste de pilotage dès que la plongée dans l'inconnu se fut normalement effectuée.

C'était un homme sans âge, sans époque, un homme en face de ses responsabilités, qu'importe son siècle ou son degré d'évolution. La vie avait toujours les mêmes exigences depuis son origine, depuis sa création, depuis que la première cellule organique s'était manifestée dans cet Univers incompréhensible.

Et cela durerait encore tant que la vie continuerait...

Rassuré sur le bon fonctionnement du pilote automatique, Massey s'adressa aux passagers :

— Nous sommes encore très loin de la Terre, le voyage sera long et pénible, aussi ai-je besoin de la compréhension de tous. Si j'ai pris l'initiative du commandement de la fusée, c'est parce que je suis le seul ici à pouvoir mener à bien une telle entreprise. Autant que vous sachiez tout de suite que je suis un ancien pilote de ligne et que je n'ignore rien de ce travail.

Son regard se porta un instant sur le docteur Calvet, puis il enchaîna :

— J'ai besoin de votre confiance à tous, et surtout de votre aide.

Cette fusée manque d'équipage, et nous devons nous organiser dès maintenant. Nous avons la chance d'avoir parmi nous Maurice Pascal, un excellent second, mais ce n'est pas suffisant. Cette fusée est d'un modèle fort ancien, de nombreuses pièces sont usées, certaines défectueuses, et nous ne pouvons pas espérer rallier la Terre dans le délai normal. Ce serait trop dangereux. Peut-être serons-nous même obligés de faire quelques escales pour effectuer des réparations éventuelles. Nous avons à bord des blessés. Il y a un médecin parmi nous, et c'est encore heureux, mais lui aussi aura besoin d'aide. Il faut en outre veiller à la répartition des vivres, de l'eau, des médicaments, mettre en état certains appareils dont nous aurons besoin, notamment les réservoirs d'air respirable, dont le fonctionnement me paraît à peine satisfaisant. Nous devons aussi réparer le poste de radio, qui ne fonctionne pas. Je propose donc que nous dressions une liste avec les possibilités et les affectations de chacun.

Il s'avança vers Norman Kane :

— J'ai besoin d'un garçon énergique pour veiller à la bonne marche de ces diverses affectations, une sorte de contremaître, quoi. J'espère que vous êtes d'accord ? Je veux un compte rendu journalier et détaillé. Puis-je compter sur vous ? Très bien, nous commençons tout de suite. Docteur, combien de blessés, là-haut ?

— Onze, commandant, dont quatre dans un état grave.

— Pensez-vous qu'ils supporteront le voyage ?

Le docteur Calvet fit une légère grimace et Jean-Pierre Massey enchaîna :

— Enfin... c'est votre travail.

— Je signale qu'il y a une femme enceinte. Sa délivrance ne saurait tarder.

— Bien. Vous donnerez tous les noms à... Au fait, comment vous appelez-vous, monsieur l'économe-contre-maître ?

— Norman Kane.

— À M. Kane. Il y a deux femmes valides ici, elles peuvent vous servir d'infirmières, docteur.

Son regard s'était porté vers une jeune personne blottie contre celui que le docteur Calvet avait appelé Mingo et qui avait été le premier à apercevoir l'astéroïde lumineux, la veille au soir. Il n'était pas difficile de comprendre que l'on avait affaire à deux jeunes fiancés qui avaient certainement eu l'intention d'aller se marier sur Terre, selon la coutume. Elle était assez jolie, un peu effacée, mais très sympathique.

Mais il détailla plus longuement la seconde, qui s'était installée près de Joel, dans le fond de la cabine, et qui s'était levée immédiatement. Sans être d'une grande beauté, elle avait toutefois beaucoup de charme et infiniment de classe dans son maintien. Sa haute silhouette mettait en valeur les formes harmonieuses de son corps parfait et ses

yeux auraient certainement eu plus d'éclat s'ils n'avaient été empreints de cette tristesse infinie qui surprenait au premier abord.

La première était d'origine italienne et se nommait Giulietta Moretti, sans profession. Quant à la seconde, ses papiers indiquaient Vera Santa-Cruz, artiste de variétés, d'origine eurasiennne.

Jean-Pierre Massey eut un petit sourire :

— Vous pourrez toujours chanter à bord pour distraire vos compagnons, mais je crois que vous serez beaucoup plus utile auprès du docteur Calvet. Où étiez-vous sur Voga VIII ?

— Je ne suis arrivée que l'autre semaine. J'ai fait simplement deux émissions en visiophonie galactique.

— Pas de chance, mauvaise affaire pour votre imprésario.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Vera, et Jean-Pierre Massey se tourna vers le Père Jérôme.

— Mon père, vous m'avez dit avoir travaillé un peu dans la mécanique. C'est parfait, M. Pascal s'occupera de vous.

Pedro Mingoz s'était levé à son tour. Il était fonctionnaire dans une quelconque administration, mais prétendait posséder quelques talents en matière de cuisine. Il fut promu chef-cuisinier sur-le-champ.

Clifford Baxter, lui, était le moins intéressant de tous. Sa mise soignée, ses manières très recherchées eurent le don d'exaspérer un peu Massey :

— Mais enfin, que savez-vous faire ?

— C'est-à-dire, cher monsieur, j'ai toujours aidé papa dans ses affaires. Certes, je sais faire beaucoup de choses, mais...

— Oui. Ça va, j'ai compris, grommela Massey les dents serrées. Je ne savais pas qu'il existait des types dans votre genre au XXV^e siècle.

— Je ne suis pas responsable de mon éducation, monsieur. L'endroit et le moment sont peut-être mal choisis pour juger des erreurs de mes parents, vous ne pensez pas ?

Sans relever l'allusion, Massey se tourna vers Norman Kane :

— Aucune affectation particulière. Vous le changerez de service tous les jours, ça le dégrossira.

Restait Joel.

— Que votre gosse se rende utile comme il le pourra, monsieur Kane.

— Ce n'est pas mon fils.

— Je le croyais.

Il regarda le chien noir allongé aux pieds de l'enfant et ajouta :

— Qu'on garde les déchets alimentaires pour cette bête. Les déchets seulement.

Et il disparut dans le poste de pilotage.

Quelques heures plus tard, Norman entra à son tour dans le poste, son compte rendu à la main.

Petit à petit, tout le monde s'organisait selon les directives reçues et le premier rapport de Norman était satisfaisant. Avec un rationnement bien discipliné, on pouvait largement tenir le coup jusqu'à la Terre, d'autant plus que l'idée de Jean-Pierre Massey était de se poser sur des planètes de type terrestre pour effectuer les vérifications mécaniques prévues.

Le commandant jeta un rapide coup d'œil sur le rapport et vit que le nombre des blessés avait diminué d'une unité.

— Qu'on évacue le corps immédiatement par le sas d'éjection.

— Mais, commandant, je croyais que la loi obligeait à conserver les corps dans les chambres froides, pour contrôle médical à l'arrivée.

— Je regrette, monsieur Kane, mais je ne puis courir le risque de dépenser une énergie supplémentaire qui risque un jour de nous faire défaut. La centrale électronique peut claquer d'un instant à l'autre.

Norman avait froncé les sourcils et ses yeux s'étaient fixés sur Massey, puis il regarda le second.

Ce dernier s'était avancé à son tour.

— Autant que vous le sachiez, dit Massey. Mais personne ne doit être mis au courant. Personne. Vous seriez responsable s'il se produisait une panique à bord.

— N'ayez crainte, je sais garder un secret, assura Norman en faisant mine de se retirer, mais Massey le retint par le bras.

— Nous vous avouons que la situation peut devenir catastrophique d'un instant à l'autre, et cela a l'air de vous laisser aussi froid que si je vous apprenais que j'aurai trente-huit ans demain matin. Est-ce vraiment tout l'effet que cela vous fait ?

Le visage de Norman s'était soudain rembruni. Bien sûr, au point où il en était... mais au fond de lui-même il n'aima pas beaucoup la remarque du commandant. Qu'attendait-il de lui ? Qu'il pâlisse, qu'il s'évanouisse ou bien qu'il se mette à poser des questions absurdes et ridicules ?

Il préféra changer de conversation en s'informant des formalités à accomplir au sujet du décès.

— Faites signer le permis par le docteur Calvet et que tout le monde soit témoin de l'éjection du corps.

Le troisième jour (basé sur le temps terrestre, évidemment), la situation était inchangée. *L'Espérance* continuait sa course folle hors du continuum espace-temps et tout fonctionnait normalement à bord, où la vie, peu à peu, reprenait ses droits. Déjà des amitiés étaient nées parmi les rescapés, les goûts de chacun se manifestaient, les uns jouaient aux cartes, les autres lisaient, les autres encore bavardaient.

Joel connaissait tout le monde et personne n'ignorait un détail de son histoire.

Il avait baptisé le petit chien noir Vicky, et ce dernier ne le lâchait plus d'une semelle. Cela avait fait dire en souriant au Père Jérôme :

— Il n'y a que les bêtes pour comprendre les enfants, à moins que ce ne soit le contraire.

C'est au moment où il prononçait ces mots que le deuxième décès parmi les blessés graves fut annoncé par Giulietta Moretti, qui était de service à l'infirmerie.

Et c'est à l'instant où on éjectait le corps que la masse entière de l'*Espérance* fut secouée avec une telle violence que tous ses occupants furent projetés contre les parois capitonnées.

La voix du quartier-maître Pascal résonna dans les haut-parleurs alors que la panique commençait à s'emparer de tous :

— Nous venons de subir une avarie dans la machinerie. Ce n'est rien de grave. Que chacun reste à son poste et conserve son calme. Nous allons émerger dans le continuum pour effectuer les réparations.

Dans le poste de pilotage, Massey s'était retourné vers Norman qui venait de lui apporter son troisième rapport.

— Une chance que nous n'ayons pas éclaté comme une grenade. Fichue mécanique, va !

Il s'affairait auprès des divers instruments de contrôle pendant que le quartier-maître effectuait avec précision la manœuvre d'émersion. Un halo blafard apparaissait au travers du cockpit, puis brusquement la voûte étoilée de l'Univers quadridimensionnel se montra dans toute sa splendeur.

La délicate opération avait réussi.

— Évidemment, cela vous laisse toujours aussi indifférent, lança Massey à l'adresse de Kane.

Puis, se tournant vers Maurice Pascal, il fit la grimace :

— Il faut nous poser le plus vite possible. La centrale électronique donne des signes de faiblesse et dans quelques heures elle ne sera plus en état d'assurer le renouvellement d'oxygène. Informez le docteur Calvet des mesures à prendre d'urgence. Il faut éviter la consommation excessive d'air respirable. Que chacun regagne sa couchette jusqu'à nouvel ordre, qu'on évite de parler et de faire trop de mouvements. Il faut tenir le plus longtemps possible.

Et, tandis que le quartier-maître transmettait les ordres de son chef, Massey fit rapidement le point et constata que l'*Espérance* avait émergé dans la Constellation du Cocher.

— C'est une chance, s'écria Pascal, j'ai entendu dire qu'il y avait beaucoup de planètes de type terrestre dans ce coin.

Mais Massey avait froncé les sourcils, tout en continuant à vérifier les sextants automatiques :

— C'est exact. Mais, du temps où j'étais en service, les cartes de l'endroit mentionnaient une zone dangereuse dans ces mêmes parages, avec la mention : « SECTEUR À EVITER. » Pourquoi a-t-il fallu que nous émergions ici ? Il faut pourtant prendre une décision.

Norman allait poser une question lorsque la voix du quartier-maître lui parvint, une voix sans timbre :

— Commandant, nous dérivons. Impossible de contrôler l'appareil.

Massey avait bondi vers les commandes. Il dut se rendre à l'évidence.

— Que se passe-t-il ? demanda Norman.

— Nous sommes dans la zone magnétique de la planète K.117. Je m'en doutais. Cette fois, si nous nous en sortons, nous aurons une sacrée veine.

CHAPITRE IV

La masse compacte de la planète K.117 venait d'apparaître brutalement par les hublots, grossissant à vue d'œil.

Irrésistiblement aspiré, l'*Espérance*, malgré les efforts de ses deux pilotes, continuait sa course insensée dans le vide. La zone magnétique se ramifiant autour du curieux planétoïde perturbait complètement tous les appareils de contrôle et de direction, si bien qu'il était à craindre un écrasement effroyable au sol.

Norman, qui était resté toujours aussi impassible, comprenait maintenant le sens de la mention « Secteur à éviter » dont avait parlé le commandant.

Combien d'astronefs avaient dû subir la désastreuse influence de la planète K.117 ? Combien en avait-il rattrapé ?

Il entendit Massey donner l'ordre au quartier-maître de couper tous les circuits magnétiques encore en fonction et stopper brusquement les propulseurs, ce qui eut pour effet pendant un temps très bref d'éliminer toute sensation de gravité.

Mais, rapidement, les cabines gyroscopiques prirent automatiquement la position prévue pour la descente et l'image du planétoïde décrivit un large arc de cercle devant le cockpit.

À cet instant émergea dans l'ombre la silhouette du docteur Calvet.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai un blessé assez mal en point et il me faut de la lumière.

— Impossible.

— Voyons, expliquez-vous...

— Fichez-nous la paix, coupa Massey en le repoussant dans le couloir.

L'attraction progressive imposée à l'*Espérance* devenait inquiétante et il était à craindre que rien ne pourrait empêcher désormais l'écrasement final.

Mais il faut croire que Massey avait son idée, et Norman qui l'observait vit sa silhouette se profiler derrière le tableau de commande.

Ce fut bref, rapide, et surtout inattendu dans une telle situation.

Sur un ordre bref, hurlé plutôt que crié, Pascal venait d'enclencher les réacteurs de freinage et de libérer au maximum les réserves énergétiques de l'appareil.

Le choc fut plutôt brutal et on entendit s'élever des cris dans le couloir. Norman se sentit plaqué au plancher par une force colossale avec une curieuse impression d'écrasement. Il ne put faire un geste, tellement il éprouvait cette sensation désagréable.

La structure entière de l'*Espérance* vibra, les tuyères se mirent à

siffler, cependant que le sol de la planète K.117 montait avec une rapidité terrifiante.

La zone magnétique était dépassée, et Massey tentait maintenant une manœuvre désespérée, jouant son va-tout.

Le silence était angoissant dans la cabine. Les trois hommes surveillaient sans oser prononcer une parole les cadrans des altimètres, sur lesquels les aiguilles descendaient lentement.

Massey intensifia encore le freinage tandis que le sol s'approchait rapidement. L'*Espérance* vibra davantage encore, et Norman ferma les yeux, se tassant instinctivement.

D'une seconde à l'autre il s'attendait au choc, à l'écrasement. Et ce sifflement qui n'en finissait pas lui perçait les tympans.

Soudain il se sentit projeté contre le siège de Massey dans un fracas épouvantable. C'est tout juste s'il ne perdit pas connaissance sur le coup, et il dut faire un violent effort sur lui-même pour reprendre tous ses esprits. À côté de lui, Massey était affalé sur le siège, au bord de l'inconscience, et Pascal se relevait lentement en grognant.

Puis brusquement, des cris jaillirent de l'autre côté du couloir. La panique était une suite logique de cette catastrophe et elle était à prévoir. Norman réussit sans trop de mal à atteindre le premier étage, où il se heurta au Père Jérôme, qui s'employait de son mieux à calmer ses compagnons. Personne ne paraissait avoir trop souffert du choc, mais il n'en allait pas de même avec les blessés entassés à l'étage au-dessus.

Deux hommes et une femme avaient été tués net. Le choc les avait surpris en plein repos, sous l'action des drogues administrées par le docteur Calvet. Ils n'avaient pu évidemment tenter le moindre geste de protection et leurs corps inertes avaient rebondi dans la cabine, comme des pantins désarticulés.

Les autres étaient plus ou moins commotionnés, mais seul l'état de la future maman était des plus inquiétants.

— Une césarienne immédiatement, murmura le docteur Calvet, je veux essayer de sauver l'enfant.

Il ne fallait pas compter sur Giulietta Moretti, en proie à une violente crise de nerfs, et Calvet préféra se contenter de l'assistance de Vera Santa-Cruz, qui paraissait avoir repris tout son sang-froid.

— J'aurai également besoin de vous, mon Père, dit le docteur au Révérend, elle vous demande aussi.

Avant de se retirer, il aperçut Norman :

— Comment va Massey ?

— Ça va.

— Alors, on s'en tirera.

Il disparut et Joel vint se jeter dans les bras de Norman.

— C'est drôle, monsieur Kane, j'ai pas eu peur, et Vicky non plus,

mais on a été bougrement contents quand on vous a vu sain et sauf. Pas vrai, Vicky ?

Le petit chien tendit la patte et jappa doucement.

*
* *

Un soleil éblouissant inondait de ses rayons brûlants la vaste étendue morne et désolée qui s'étalait autour de l'*Espérance*, à perte de vue.

Massey fut le premier à franchir le sas et à sauter sur le sol aride, sans tenir compte des questions qui lui étaient posées de toute part.

La coque de l'engin avait résisté au choc, et cette première constatation lui fit du bien, mais la situation n'en demeurerait pas moins des plus graves.

Une rapide analyse atmosphérique lui avait permis de constater que l'air était parfaitement respirable et sans danger pour l'organisme humain. Le mieux était donc que tout le monde évacue la fusée, afin que l'on puisse entreprendre les indispensables examens qui s'imposaient immédiatement.

Le premier rapport du quartier-maître fut loin d'être rassurant, et Massey ne le cacha pas à ses compagnons.

— L'*Espérance* semble avoir résisté au choc, la coque paraît intacte, les réservoirs de carburant sont en parfait état, mais notre centrale électronique est hors d'usage.

— N'y a-t-il aucune pièce de rechange dans l'appareil ? demanda Pedro Mingoz.

— Si peu..., répondit Pascal.

— Dites-nous la vérité, coupa Clifford Baxter tout pâle, nous avons le droit de savoir.

— Elle est facile à comprendre, répliqua Massey. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Si encore notre poste de radio fonctionnait, nous pourrions garder l'espoir qu'un de nos messages soit capté quelque part, mais il est bousillé depuis longtemps. Je fais appel à tout le monde, car je veux éviter panique et désespoir. Nous pouvons encore essayer des réparations de fortune. Ce sera long, très long même, et il faut que chacun y mette du sien.

— Y a-t-il au moins un espoir ? murmura Giulietta Moretti.

— Certainement, mademoiselle, répondit le Père Jérôme qui venait d'émerger du sas à son tour, puisque le commandant vous le laisse entendre. D'autre part, Dieu est avec nous et nous devons croire en sa protection.

— Dieu n'a rien à voir dans cette histoire, maugréa Baxter en se tordant les mains.

— Erreur, jeune homme, grave erreur. C'est grâce à Son Amour que

nous sommes réunis ici, ne l'oubliez pas. Nous serions déjà retournés au néant, s'il n'avait pas permis que nous échappions à l'effroyable cataclysme qui a détruit Voga VIII. À votre place, j'apprécierais ce sursis de vie car, croyez qu'il m'est pénible de vous le rappeler, notre existence et par conséquent la vôtre auraient dû se terminer sur Voga VIII.

— Vous oubliez ceux qui ont péri, depuis.

— Pas du tout, mais leur sort aurait été identique sur n'importe quelle planète.

— Croyez-vous que c'est avec des miracles que nous allons en réchapper ?

Massey fut sur le point d'intervenir, mais le Père Jérôme le retint d'un geste et son visage glabre se tendit vers le jeune homme.

— Je suis avant tout un serviteur de Dieu, mais je sais me conduire comme un humain quand il le faut. Je ferai n'importe quoi pour vous aider dans vos difficultés, monsieur, quoique par moments j'aurais plutôt envie de vous envoyer mon poing dans la figure.

À cet instant, de petits cris jaillirent en direction de l'astronef, premiers vagissements d'un être plein d'innocence et de vie, de cette vie même qui avait déjà abandonné celle qui l'avait donnée.

Le docteur Calvet apparut dans le sas. Il paraissait avoir vieilli de dix ans.

— Un garçon, souffla-t-il.

— Allons, s'écria Massey, je crois qu'il y a du travail pour tout le monde à présent.

Quelques heures plus tard, le camp était dressé et les tombes creusées.

*

* *

Massey n'avait rien exagéré en disant que les réparations seraient très longues, si toutefois on parvenait à remettre en état la centrale de l'astronef.

Ce serait un travail de longue haleine, mais on ne devait rien négliger. Il convenait tout d'abord de se réorganiser et surtout de penser au ravitaillement des rescapés, car les réserves du bord n'étaient pas inépuisables.

La planète K.117, reconnue du type terrestre, devait pouvoir offrir des produits alimentaires de toute sorte, et la première des choses à faire était de le vérifier. Certes, la région désertique dans laquelle ils avaient abordé n'avait rien d'engageant, mais on constata rapidement que la vie existait.

Des insectes bourdonnaient dans l'air ou se faufilaient entre les pierres, ce qui était bon signe, d'autant plus que l'on apercevait plus

loin quelques touffes de végétation qui se perdaient derrière une petite colline de sable rouge.

Norman, suivi de Joel et de Vicky, se proposa pour aller jeter un coup d'œil sur les environs et, avec l'accord de Massey, il partit, suivi de ses deux inséparables, escaladant aussitôt la modeste colline. Vicky courait devant, la langue pendante.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet, leur regard embrassa l'autre versant, où ils constatèrent avec plaisir que la végétation était beaucoup plus dense. Le petit chien aboya joyeusement et s'élança sur la pente douce, en direction d'un petit ruisseau que ni Joel ni Norman n'avaient encore aperçu.

Le chien était déjà dans le ruisseau lorsqu'ils le rejoignirent, en train de laper avec avidité. Le garçon se pencha pour boire à son tour, mais Norman le retint.

— Non, Joel, il faut être prudent.

Il désigna le chien qui continuait à boire en remuant la queue.

— Nous n'allons pas tarder à être fixés. Allons jeter un coup d'œil plus loin, puis nous irons informer le commandant.

Il aida l'enfant à franchir le ru où coulait une eau claire et limpide, et la vue de Vicky gambadant à ses côtés rassura un peu Joel qui ne quittait pas son petit protégé du regard.

Ils pénétrèrent dans des broussailles assez épaisses et, au bout de quelques pas, débouchèrent dans une petite clairière. Devant eux, ils eurent la surprise de découvrir une masse de métal informe et rongée par la rouille.

L'homme et l'enfant restèrent figés, sans un mot. Puis, le premier moment de surprise passé, ils avancèrent lentement.

Il s'agissait de la carcasse d'une fusée profondément enfoncée dans le sol rougeâtre. Le sas béait, démantelé. Tout autour, des tas informes de ferraille étaient disséminés, et, à quelques pas d'eux, des ossements étaient éparpillés sur le sol. Un crâne humain ricanait silencieusement, semblant les fixer de ses orbites creuses, tandis qu'un squelette entier apparaissait un peu plus loin.

Norman n'insista pas davantage et obligea l'enfant à faire demi-tour.

— Va tout de suite chercher le commandant. Et dépêche-toi.

Quelques instants plus tard, Massey et Pascal arrivaient, essoufflés, au pas de course. Après un rapide examen, le quartier-maître fut affirmatif :

— Un astronef terrien du type Cosmic.

Déjà Massey avait pénétré à l'intérieur de l'épave et ils l'entendirent fureter dans tous les coins, puis il reparut et alluma une cigarette régénératrice. Il tendit le paquet aux deux autres et hocha la tête :

— Il doit y avoir un bout de temps que l'accident s'est produit, à

moins qu'il n'y ait eu explosion à l'arrivée. Tout est détruit, il ne reste aucun indice.

— Comment se fait-il alors que les ossements soient en parfait état de conservation ?

— Peut-être ont-ils survécu après la catastrophe ?

— C'est probable, mais pour quelle raison sont-ils restés là ?

Massey jeta un regard à Norman :

— Oui, je sais ce que vous pensez... Mais gardez ce point de vue pour vous. Il est possible que toute la surface de cette planète soit aussi désolée que ce coin-là, et qu'elle n'ait offert aucun intérêt à ces pauvres bougres. Cela ne m'étonnerait d'ailleurs pas.

— Si vous parliez clairement, au lieu de vous exprimer par énigmes ?

— Soit. J'ai eu autrefois l'occasion de parler avec un pilote qui avait longtemps bourlingué dans le Cocher, tout à fait au début, lorsque nous avons décidé d'entreprendre l'inspection des planètes du type terrestre. Il était à la fin de sa carrière et peu lui importait de respecter les règlements. C'était un vieux de la vieille. D'après lui, la Terre avait tort de s'entêter à vouloir incorporer la K.117 dans les colonies du Cocher. Tous les appareils qui étaient partis en mission n'étaient jamais revenus, et avant nous bien d'autres civilisations de la Galaxie avaient subi le même échec. On n'a jamais eu de nouvelles des équipages qui sont venus dans ce coin. On s'est entêté, on a voulu savoir, puis finalement on a inscrit « Secteur à éviter » sur les cartes. On a préféré ne pas trop ébruiter la question à cause des responsabilités du gouvernement. Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Finalement, il y a eu des licenciements parmi les responsables de cet entêtement et on a classé l'affaire.

— Oui, je m'en souviens vaguement, approuva Pascal, mais j'étais un peu trop jeune à cette époque pour m'être intéressé à la question.

— Il est facile de comprendre ce qui s'est passé, enchaîna Norman en écrasant son mégot contre la terre rouge. Tous les appareils ont subi, comme le nôtre, les perturbations de ce champ magnétique qui se ramifie autour de la planète.

— Ni plus ni moins.

— Oui, ajouta-t-il, et ils n'en sont pas revenus... ni plus ni moins.

— Écoutez, Kane, bien que je n'aie pas la prétention de me croire un fin psychologue, j'ai cru déceler en vous une sorte d'indifférence devant le sort qui nous attend, quel qu'il puisse être. Je vous ai observé et je pense que la mort vous indiffère. Pascal est quartier-maître et lorsqu'il a choisi cette profession, il savait à quels dangers il s'exposait. Il a le droit d'espérer, mais il ne spéculera pas sur ses chances. Quant à moi...

Il eut un geste vague et son regard se perdit quelque part.

— Quant à moi, c'est encore autre chose. Personne ne m'attend ni ne me regrettera si mes os pourrissent et blanchissent sur K.117. Seulement, il y a les autres. Leur cas est différent du nôtre et ils ne doivent pas savoir, vous entendez ? Au contraire, notre rôle est de les mettre en confiance et de tout tenter pour les arracher à cette maudite planète.

— N'auriez-vous pas confiance en moi ?

Massey eut un pâle sourire :

— Je crois que oui.

Les aboiements de Vicky les firent se retourner et Pascal ne put s'empêcher de faire remarquer :

— Allons, il y a déjà de l'eau potable. Vous voyez bien qu'il ne faut pas désespérer.

CHAPITRE V

Il avait bien été question de passer la première nuit dans le camp provisoire hâtivement dressé, mais on ne savait encore rien de précis sur K.117 et Massey jugea préférable de conseiller aux rescapés de rester à l'abri à bord de l'*Espérance*.

Proposition qui fut d'ailleurs acceptée à l'unanimité, d'autant plus que l'on manquait dans le camp d'une bonne installation électrique, laquelle serait d'ailleurs assez difficile à établir par la suite. Mais là n'était pas le principal souci de Massey qui, dès l'aube, rassembla ses compagnons d'infortune.

Pour lui, la première question à résoudre était le remplacement des pièces qu'il jugeait nécessaires pour la remise en état de la centrale.

Partant du principe qu'ils avaient déjà trouvé la carcasse d'un astronef, ils devaient probablement – et ce probablement était pour lui une certitude, mais il valait mieux n'en pas parler – en trouver d'autres, et, qui sait, peut-être en meilleur état. Ce serait bien le diable s'ils n'arrivaient pas à récupérer quelques éléments utilisables qui leur permettraient d'entreprendre les réparations prévues. Il n'était nullement question de former des équipes de volontaires déguisés en globe-trotters pour sillonner en tous sens la surface de la planète, laquelle, sans être d'un volume excessif, pouvait être comparée au satellite de la Terre.

Non, il y avait mieux.

L'*Espérance*, comme tous les astronefs de l'espace, possédait dans ses flancs une fusée bi-place servant à de multiples usages, tels que reconnaissances au-dessus d'un globe, ou simplement de relais postal entre l'appareil et une quelconque base spatiale.

Comme les vieux modèles, l'*Espérance* ne possédait qu'une « bouée », pour sacrifier au néologisme usité dans le langage galactique, et Massey avait attendu avec impatience le lever du jour pour s'assurer si cette bouée pouvait être ou non utilisée.

Une fois encore, le sort s'acharnait sur eux comme à plaisir, car le petit engin, après de multiples essais, se refusa obstinément à quitter le sol où on l'avait traîné tant bien que mal.

Le pauvre Clifford Baxter s'était même écorché pieds et mains pour apporter son aide aux spécialistes, et il avait fallu une fois de plus lui conseiller d'utiliser ailleurs ses connaissances personnelles.

C'est ainsi qu'il fut chargé du ravitaillement en eau de la petite équipe, après que le docteur Calvet en eût autorisé la consommation.

Mais des précautions restaient à prendre et les filtres du bord étaient un sûr garant pour l'avenir.

Les heures passaient, et Massey et Pascal continuaient toujours

avec acharnement les vérifications des multiples organes de la bouée. Ce n'est que vers le soir de cette deuxième journée qu'un cri de triomphe jaillit de la poitrine du jeune quartier-maître :

— Hourra, ça y est. Venez voir, Massey, je crois que je tiens le bon bout.

C'était vrai.

Comme quoi les problèmes qui paraissent les plus compliqués ont souvent leur solution dans la facilité la plus banale.

Tel était le cas. Massey aurait très bien pu tout bêtement prononcer la phrase de circonstance : « Que n'y ai-je pensé plus tôt ! », mais il se contenta d'envoyer une bourrade amicale dans les côtes de son compagnon.

Tout allait donc pour le mieux pour l'instant.

Deux heures après, la bouée était prête à prendre le départ pour la reconnaissance projetée. Les réserves d'énergie nucléaire n'étaient certes pas très importantes, mais elles seraient largement suffisantes pour la durée de l'expérience envisagée.

Le départ fut fixé au lendemain, et les deux hommes étaient évidemment volontaires pour ce raid au-dessus de la K.117. Toutefois, le docteur Calvet jugea utile de s'opposer à leur projet.

— Il semble imprudent, leur confia-t-il à l'écart, que vous vous hasardiez ensemble dans une telle expédition qui risque d'être pleine d'embûches et, qui sait même, meurtrière. N'oubliez pas que vous êtes les seuls à connaître le fonctionnement de *l'Espérance*.

— Je crois que vous avez raison, reconnut Massey. Pascal restera ici, je partirai avec un volontaire.

Ils rejoignirent leurs compagnons et le Père Jérôme les rattrapa aux abords du camp.

— Commandant... Commandant...

— Qu'y a-t-il ?

— C'est au sujet du nouveau venu parmi nous. Oui, je veux parler de cet enfant qui vient de naître. Mon devoir est de le baptiser sans plus attendre, et nous devons lui donner un nom.

Massey hocha la tête :

— Choisissez-lui-en un, vous êtes plus qualifié que moi pour ça. Comment va-t-il ?

— Très bien, M^{lle} Santa-Cruz s'en occupe avec beaucoup de dévouement, répondit le docteur Calvet. Heureusement que nous avons encore des rations de lait concentré.

— Ah ! oui, au fait, que l'on garde toutes ces rations pour ce gosse.

Massey réunit tout le monde sur-le-champ, afin de régler définitivement cette question et personne n'émit la moindre objection. On réserverait au bébé les laitages et une grosse partie des farines alimentaires du bord. Le docteur objecta pourtant que Joel pouvait

avoir droit à quelques faveurs spéciales, mais le gamin, fronçant les sourcils, se dressa sur ses ergots :

— Je ne suis plus un enfant, docteur, et puis d'abord j'aime pas le lait. Non, je ferai comme les autres.

— Voilà qui est réglé, intervint à nouveau le Père Jérôme un peu embarrassé, mais je dois baptiser cet enfant. Il lui faut un parrain et une marraine. Pour la marraine, je pense que M^{lle} Santa-Cruz est toute désignée. Reste à trouver Je parrain.

Tous les regards s'étaient portés vers Norman, assis à côté de Joel, en train de lui réparer sa chaussure.

— Eh bien ! je crois que nous sommes tous d'accord pour désigner M. Kane, déclara Massey en s'avançant. Il aime beaucoup les enfants et sera un parrain idéal, Qu'en pensez-vous, Kane ?

Norman s'était levé à son tour, très pâle. Sur le moment, il ne sut que dire, puis brusquement il réalisa la situation. Non, ce n'était pas possible, il ne pouvait accepter. Surtout pas lui !

Tous les regards étaient braqués sur lui et il comprenait qu'il devait répondre quelque chose, trouver des mots, une excuse quelconque, mais il n'y parvenait pas.

— Eh bien ! Kane, vous acceptez, n'est-ce pas ?

Alors il secoua la tête, désesparé, évitant le regard de Massey.

— Non, impossible, ne comptez pas sur moi.

Massey lui saisit le bras :

— Voyons, ce n'est pas sérieux ?

— Lâchez-moi... je vous dis que je refuse.

— Soit, personne ne vous y oblige. Peut-être accepterez-vous alors de m'accompagner demain matin dans la bouée ? Vous êtes volontaire, n'est-ce pas ?

Norman se dégagea brusquement, hocha la tête et disparut à l'intérieur de l'*Espérance*, bousculant Vera au passage, tandis que Massey, un peu désorienté, se tournait vers Clifford Baxter :

— Dans le fond, pourquoi pas vous ? Solide fortune, avenir assuré, vous serez un parrain parfait. Que vous soyez au moins utile à quelque chose.

— Je ne vous permets pas de...

— Oh ! Baxter, pas de grands mots, pour l'amour du ciel. Quel est votre deuxième prénom ?

— Personne n'a encore osé...

— Votre deuxième prénom ?

Baxter poussa un long soupir :

— Franck.

Massey posa son regard sur le Père Jérôme :

— On l'appellera donc Franck. C'est très joli, qu'en pensez-vous ?

Il était temps de revenir, et Massey mit rapidement le cap vers l'endroit où était dressé le campement.

La petite bouée s'était bien comportée et avait permis à Massey et Kane de sillonner en tous sens la petite planète où ils avaient pu repérer une dizaine d'épaves qu'ils avaient évidemment inspectées minutieusement.

Partout le même spectacle.

Des amas de ferraille rongés par le temps, les uns appartenant à des astronefs terriens, d'autres à Dieu sait quelles civilisations galactiques ou extra-galactiques. Témoignages de l'opiniâtreté de l'homme, peu importe son lieu d'origine ou son but.

Partout et toujours le même spectacle.

Des restes calcinés, blanchis ou décomposés, de pionniers dont le sacrifice demeurerait à jamais une énigme.

Et par-dessus tout cela, la vie, la vie maîtresse de la K.117 réduite à quelques spécimens rampant, volant, gambadant, sautant, nageant, galopant. Une vie animale, insouciante, étrangère au drame.

Massey avait jugé préférable de ne faire aucune allusion à l'incident de la veille et les deux hommes avaient uni leurs efforts dans le but commun, fouillé dans les entrailles des aéronefs démantelés, récupéré les pièces jugées profitables, avec l'espoir qu'on pourrait arriver à les utiliser.

Les réserves de la bouée en regorgeaient, des bonnes, des moins bonnes, des douteuses. Il fallait s'accrocher au moindre espoir, ne rien négliger, ne rien oublier...

L'astre étincelant était déjà bas, à l'horizon, lorsque Massey prit la direction de l'*Espérance*. Il avait hâte de vérifier les pièces récupérées et c'est avec quelque nervosité qu'il entreprit la manœuvre de décélération. Bientôt la bouée se posa à proximité de l'*Espérance* et c'est un Pedro Mingoz tout échevelé qu'ils virent accourir dans leur direction.

— Commandant... venez vite...

— Rien de grave, non ?

Mais Mingoz les entraînait déjà dans la direction des collines que le soleil couchant faisait paraître encore plus rouges, presque écarlates.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir les silhouettes de leurs compagnons plus loin.

— Que se passe-t-il ? demanda Massey.

Mais Mingoz était trop bouleversé pour répondre et c'est tout juste s'il put articuler :

— Quelle horrible chose... les malheureux...

Alors Massey et Kane foncèrent comme des fous dans la direction des broussailles où se tenait le petit groupe.

Ils n'eurent ni le temps ni l'envie de poser la moindre question, devant le spectacle étrange et hallucinant qui s'offrait à leurs regards, tellement cela sortait de l'imagination. Ils ne surent jamais combien de temps ils restèrent là, figés, anéantis, devant cette scène lugubre et bouleversante.

Ils ne firent même pas attention aux paroles sourdes prononcées par le Père Jérôme, prostré.

Un silence de mort régnait sur l'endroit, et ils n'osèrent pas le troubler, tellement cela était incompréhensible.

Il y avait cinq humains presque entièrement nus, des hommes, ou du moins des êtres ayant cette apparence, là, devant eux, au milieu de la broussaille, indifférents à ce qui se passait autour d'eux, le regard perdu dans le vague, insensibles à la présence des Terriens. Ils avaient le visage à demi caché par une barbe épaisse, et des cheveux trop longs couvrant leurs maigres épaules décharnées.

Deux d'entre eux, à moitié nus, étaient accroupis sur le sol, essayant de déterrer une racine avec des gestes lents, imprécis, maladroits. Les trois autres, un peu à l'écart, étaient assis dans des poses ridicules, grotesques même, le regard terne et sans éclat.

— C'est Mingoz qui les a trouvés ici, fit le docteur Calvet au bout d'un moment, à l'adresse de Massey.

— Qui sont-ils ?

— Comment le saurais-je ?

— Ce sont des êtres humains, en tout cas.

— Ou du moins ce qu'il en reste.

— Avez-vous essayé de leur parler ?

— Oui, nous avons tout tenté depuis une heure. Ils n'entendent ni ne comprennent rien. On dirait que la vie les a quittés depuis longtemps. Seul le corps continue à réagir. Et encore...

— On devrait pouvoir faire quelque chose, savoir qui ils sont...

— Ne comprenez-vous pas que ces gens-là sont morts depuis longtemps ? Toute vie est éteinte en eux, leur esprit n'est plus de ce monde. Non, Massey, il n'y a rien à faire, et je crains que nous ne sachions jamais d'où ils viennent. Peut-être de la Terre, peut-être d'ailleurs, qui le sait ?

Redevenu maître de lui, Massey crut lire comme un immense désespoir dans les yeux de ses compagnons d'infortune. Même Joel était tout pâle. Vicky tirait sur sa corde, le poil hérissé.

— Puisque nous ne pouvons rien pour eux, je ne vois pas l'utilité de rester ici plus longtemps. Que tout le monde revienne au campement.

— Ils ont peut-être faim, émit Giulietta Moretti timidement.

Le commandant jeta un coup d'œil vers les malheureux et

répondit :

— Nous réfléchirons à cette question plus tard. Pour l'instant, je n'ai pas le droit de sacrifier nos réserves. Allons, en route.

CHAPITRE VI

Les nouvelles apportées par Massey et Kane qui paraissaient confiants dans le nombre et la qualité des pièces de rechange rapportées de leur expédition n'effacèrent pas, malgré tout, le malaise qui régnait sur les rescapés.

La nuit fut très longue pour tout le monde, car chacun se trouvait plongé dans des pensées identiques. Qu'advierait-il si l'on ne parvenait pas à réparer l'*Espérance* ? Était-ce là le sort qui les attendait tous ? Qui étaient ces gens et surtout quelle pouvait être leur histoire ? Que leur apprendraient-ils s'ils pouvaient parler, s'ils en avaient encore la possibilité ?

Autant de sombres questions qui demeuraient sans réponse, et les premières lueurs de l'aube naquirent sur des visages soucieux, éclairant des êtres au bord du découragement.

Massey crut bon d'intervenir cette fois d'une façon plus énergique.

La petite colonie manquait d'activité, et il ne le cacha pas. Que pouvait-on craindre ? La K.117 était une planète très hospitalière, et les quelques spécimens de vie qu'on y avait décelés ne pouvaient présenter aucun danger.

Il suggéra l'idée qu'une chasse dans les environs pouvait être profitable, car l'on manquait de viande fraîche. On devait également pouvoir trouver des plantes comestibles et des fruits savoureux.

L'idée fut acceptée à l'unanimité et Pedro Mingoz, Giulietta Moretti et Clifford Baxter se proposèrent pour une petite expédition dans la journée.

On disposait de deux pistolets à ultra-sons, faisant partie de l'équipement du quartier-maître Pascal, ce qui était largement suffisant. Mais comme les charges énergétiques étaient limitées, mieux valait en faire usage le moins possible, et Pedro Mingoz déclara qu'il était capable de confectionner des pièges que l'on disposerait aux endroits giboyeux. Clifford, lui, connaissait le maniement de l'arc pour avoir pratiqué ce sport dans sa propriété familiale.

Massey prit un air intéressé avant de répondre.

— Écoutez, Robin des Bois, j'apprécie beaucoup votre proposition, mais je crains fort qu'il n'y ait ni arc ni flèches à l'intérieur de l'*Espérance*.

— Je peux toujours essayer d'en fabriquer.

— L'idée est magnifique, parrain, je vous donne carte blanche. Je suis certain que vous allez remplir le garde-manger de la colonie.

Et sur cette boutade, il se préparait à aller rejoindre Pascal qui déjà s'employait à retirer du coffre de la bouée le chargement de pièces récupérées, lorsqu'une violente déflagration ébranla l'atmosphère.

Le bruit sourd se répercuta dans le lointain en de multiples échos sonores.

Tous s'étaient levés d'un bond, le visage tendu dans la direction du bruit, lorsqu'une nouvelle déflagration retentit brusquement. Cette fois, cela semblait se rapprocher, si l'on en jugeait par l'intensité du bruit et des vibrations qui firent grincer les ustensiles de cuisine éparpillés sur le sol.

— On dirait qu'un orage se prépare, émit doucement Vera.

— Pourtant le ciel est d'une limpidité parfaite, répondit Clifford en levant la tête. On dirait plutôt une sorte de bombardement. Oui, c'est bien cela, un bombardement. Qu'en pensez-vous, commandant ?

— C'est ridicule, vous ne pouvez pas ouvrir la bouche sans dire une bêtise.

Ces derniers mots se perdirent dans un fracas épouvantable en même temps qu'un choc violent faisait trembler le sol autour de l'*Espérance*, les précipitant tous les uns contre les autres.

La carcasse même de l'astronef se mit à vaciller sur sa base un instant, causant une peur panique à la petite colonie. Ils se serrèrent instinctivement les uns contre les autres, pâles et tremblants devant ce danger inexplicable.

Une nouvelle explosion leur fracassa les oreilles et ils virent, à un kilomètre à peine, un gros amas de rochers rouges se disloquer en plusieurs fragments dont quelques-uns jaillirent dans les airs, au milieu d'une fumée ocre mêlée de poussière.

Puis d'autres déflagrations retentirent dans les minutes qui suivirent, mais on avait l'impression qu'elles s'éloignaient.

Petit à petit, le silence régna sur la région.

Norman fut le premier debout :

— Le danger est écarté, s'écria-t-il. Je crois que nous n'avons plus rien à craindre.

— Quelle est votre opinion, commandant ? Je suis de l'avis de Clifford, on dirait bien un bombardement, dit Mingoz. Que se passe-t-il donc ?

— Certes, au premier abord, l'hypothèse paraît valable, mais un bombardement ne s'effectue pas par l'opération du Saint-Esprit. Vous semblez ignorer que vous êtes sur une planète qui, malgré ses nombreuses ressemblances avec le globe terrestre, n'en possède pas moins des conditions atmosphériques qui lui sont propres et dont nous ne pouvons avoir la moindre idée. Je ne suis ni géologue ni météorologue, mais je penserais plutôt que nous venons d'assister à un phénomène électro-atmosphérique, une sorte d'orage sans pluie ni éclair, qui doit être assez courant sur cette planète. Souvenez-vous des Vénusiens, lorsqu'ils ont abordé la Terre pour la première fois. La vue des éclairs, au cours des orages d'été, a engendré chez eux une

panique mémorable, qui a fait rire nos ancêtres, un peu comme on s'est moqué de ceux qui, au début du XX^e siècle, ont cru assister à la fin du monde lorsque l'orbite de la Terre a rencontré la queue de la Comète de Halley.

Ces paroles eurent le don de rasséréner un peu tout le monde, et quelques instants plus tard, le calme était revenu autour de l'*Espérance*.

Mais, comme Norman rejoignait Massey et Pascal qui avaient repris leurs occupations, il vit le commandant tendre vers lui un visage anxieux.

— Inutile d'affoler les autres, recommanda-t-il, mais ce qui vient de se passer me préoccupe sérieusement, et Pascal aussi.

— L'histoire du bombardement ?

— Oui, j'ai bien essayé de donner une explication assez plausible, mais je ne suis personnellement pas très convaincu. Quelle est votre opinion, Kane ?

— De deux choses l'une. Ou les auteurs de ce bombardement cherchent à nous intimider, ou bien ils sont de très mauvais artilleurs.

— Ouais, grogna Pascal en s'épongeant le front, ce qui revient à dire que nous aurions de la concurrence sur cette sacrée planète. Mais, bon sang, vous l'avez sillonnée dans tous les sens et vous n'avez rien vu. Et puis, pour quelle raison s'attaquerait-on à nous ?

Massey alluma la cigarette que lui tendait Norman et hocha la tête avant de répondre :

— Il faut absolument en avoir le cœur net, avant qu'ils arrivent à faire des progrès de pointage. Nous allons partir immédiatement, Kane. Pascal restera ici pour continuer à sélectionner les pièces.

Il se tourna vers le quartier-maître :

— Que chacun reprenne ses occupations habituelles, mais que personne ne s'éloigne du campement jusqu'à nouvel ordre. Il y a encore de l'eau et des vivres. Pour le reste, nous verrons demain.

Il allait se diriger vers la petite fusée lorsqu'il aperçut Vera dont la fine silhouette venait d'émerger de derrière la colline. Il la laissa approcher et, lorsqu'elle fut à sa hauteur, lança :

— Quand vous aurez encore l'intention de vous offrir une promenade, prévenez-moi. Personne ne doit sortir du camp pour l'instant, sachez-le pour la prochaine fois.

La jeune femme le regarda avec surprise, hésitant à répondre, et Massey en profita pour l'examiner en détail. Ses longs cheveux étaient encore tout mouillés et le maquillage des lèvres, un peu trop soigné, le choqua.

— Je ne savais pas, commandant, qu'il était interdit de prendre un bain de temps en temps.

— Ce ne sont pas les baignades qui sont interdites, mais les sorties

hors du campement, précisa Massey, les dents serrées.

Vera esquissa un pâle sourire.

— Je tâcherai de m'en souvenir, commandant, et n'oublierai pas non plus votre galanterie.

— Évitez d'être vexante, je vous en prie.

— Oh ! ne vous fâchez pas, songez que nous avons encore pas mal de temps à nous supporter mutuellement.

— D'accord, mais je ne tolérerai pas vos réflexions bien longtemps, Vera, s'emporta Massey rouge de colère.

Vera croisa le regard de Norman qui semblait la prier d'abandonner ce petit duel oratoire.

— C'est bon, commandant, je vous prie d'accepter mes excuses, puisque votre honneur semble y trouver son compte.

Sur ce, elle fit demi-tour et s'éloigna rapidement.

*

* *

Pendant plusieurs heures, la petite bouée pilotée par Massey sillonna les environs de l'*Espérance* sans aucun résultat.

Les deux hommes qui se trouvaient à bord n'avaient pour ainsi dire pas échangé une parole, car ils étaient encore sous la fâcheuse impression de la petite scène qui venait d'avoir lieu. Ils se regardaient sans rien dire et on sentait qu'aucun d'eux ne voulait préciser sa pensée.

Pourtant, cela ne pouvait durer et Massey finit par hausser les épaules, montrant par là qu'il valait mieux tout oublier et mettre l'algarade sur le compte de la mauvaise humeur.

— Nous allons nous poser là, décida-t-il en montrant une vaste étendue herbeuse.

Ils avaient bien aperçu du haut des airs quelques carcasses d'astronefs démantelés, mais rien ne leur avait apporté la moindre indication sur la source du mystérieux bombardement dont ils avaient été l'objet dans la matinée. Partout, c'était le calme et la désolation, et cette situation n'était pas sans intriguer les deux compagnons qui commençaient à ressentir malgré eux comme une sourde menace.

Leurs pensées revenaient toujours à ces sortes de morts-vivants que l'on avait découverts la veille près de l'*Espérance*. Était-ce le sort qui les attendait tous ? Et quel étrange mystère se cachait là-dessous ?

— Vous n'êtes pas très bavard, fit brusquement Massey en se levant. Savez-vous qu'il y a des moments où j'admire votre fatalisme ?

— Peut-être ai-je conscience du sort qui nous attend ? On arrive à être fataliste quand on n'attend plus grand-chose de la vie.

— Pourquoi vous êtes-vous embarqué à bord de l'*Espérance* ?

Cette question n'eut pas l'air de plaire à Norman, et Massey s'en

rendit compte.

— Oh ! après tout, je ne cherchais pas à être indiscret. Votre vie privée ne me regarde pas, mais je tenais à vous dire une chose, c'est que si nous nous en sortons, j'aimerais que nous restions bons amis.

Norman hocha la tête et serra la main que lui tendait Massey.

— C'est aussi ce que j'aimerais, Massey, mais je crains que cela ne soit pas possible.

Comme le commandant allait parler, il lui coupa la parole :

— Allons, je crois que nous ferions mieux de repartir, il est l'heure.

Massey le regarda sans rien dire et le suivit vers la fusée. Ils aperçurent ensemble des traces de pas.

Ils s'arrêtèrent, côte à côte, et se regardèrent en silence, se demandant ce que cela signifiait, puis, soudain, Norman tendit le bras en direction des fourrés, à environ deux cents mètres de là.

Ils pouvaient distinguer une longue file d'êtres humains, à demi nus, qui se traînaient lamentablement sans bruit et cette lugubre procession cheminait dans leur direction sans que rien ne puisse faire soupçonner qu'ils avaient vu les deux hommes.

Norman avait saisi le bras de Massey :

— Regardez, il y en a au moins une vingtaine cette fois.

— C'est effrayant, c'est à se demander si cette planète n'est pas entièrement peuplée de ces zombis.

— Zombis, dites-vous ?

— Oui, c'est le nom que l'on donnait autrefois dans les Antilles à l'individu ayant subi l'envoûtement d'un sorcier. Il devenait une sorte de cadavre éveillé, mais sans aucune conscience de ses actes. Regardez ces pauvres bougres, il n'y a plus rien de vivant en eux.

La longue file déambulait maintenant devant eux, insouciant de leur présence, poursuivant aveuglément son chemin à travers les herbes.

— Comme c'est curieux, fit soudain Norman, on dirait que ces gens-là vivent dans un monde à part et que rien ne peut plus les atteindre. N'avez-vous pas remarqué cette sérénité sur tous les visages ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Je ne sais pas, j'ai comme l'impression qu'ils se sont complètement détachés de toutes les contingences humaines, telles que nous les comprenons. Ces zombis, puisqu'il faut les appeler ainsi, ne vivent pas dans le même milieu que nous.

Massey le regarda, intrigué :

— Il doit y avoir une raison à cela. Ces gens étaient certainement normaux lorsqu'ils sont arrivés ici.

— Oui, et c'est bien ce qui m'inquiète.

— Croyez-vous qu'ils soient responsables du bombardement que

nous avons subi ?

— Cela m'étonnerait, il doit y avoir autre chose. Il faut absolument, Massey, que nous trouvions, si on nous en laisse le temps.

Les deux hommes revinrent rapidement vers la petite fusée et prirent le temps de survoler la colonne des zombis dont aucun ne releva la tête. Ils mirent ensuite le cap vers le Nord, et c'est alors qu'une violente déflagration ébranla l'atmosphère.

Au loin, une épaisse colonne de poussière montait vers le ciel, puis une autre, et une autre encore.

— Voilà que ça recommence, grogna Massey en prenant de la hauteur.

Il s'empressa de brancher les télé-radars, mais ceux-ci restèrent muets, puis Massey poussa un cri de surprise. À la grande stupéfaction des deux compagnons, le capteur ondiomagnétique du bord venait d'entrer en action.

En effet, les aiguilles paraissaient s'affoler à chaque déflagration, traçant un large arc de cercle le long des cadrans. Massey régla la puissance avec précaution, et le lecteur donna une direction nord-nord-est nettement accusée.

Les deux hommes se regardèrent.

— Nous sommes en présence d'un phénomène ondionique d'une puissance considérable, fit Massey.

— Vous aviez peut-être raison en parlant de perturbations atmosphériques, voilà qui serait plus rassurant.

Mais Massey plissa les lèvres et se contenta de désigner le lecteur.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir.

Il amorça un large virage à quarante-cinq degrés, pointant la bouée dans la direction indiquée par le lecteur du capteur ondiomagnétique.

De nouveau le silence régna à bord. Massey ne cessait de contrôler les appareils du bord, se tenant prêt à réagir à la moindre alerte, mais le calme semblait être revenu.

Au-dessous de l'engin, défilait toujours le même spectacle de désolation auquel ils commençaient maintenant à être habitués.

Massey, le regard rivé sur ses cadrans, remarquait que plus ils avançaient, plus les appareils de contrôle ondiomagnétique devenaient précis, au point qu'il put bientôt annoncer qu'ils étaient arrivés dans les parages de la source du phénomène mystérieux qui les intriguait tant. Il ralentit aussitôt l'allure de la bouée.

Ils étaient en train de survoler une vaste étendue herbeuse où se dressaient de-ci de-là quelques amas de roches brunes aux contours rigides et imprécis. Du sol, s'élevaient des vapeurs que l'absence de vent faisait stagner au-dessus de la lande comme une brume incertaine et dont l'opacité rendait difficile l'observation de la contrée.

Massey jugea préférable de réduire l'altitude et bientôt la bouée

évolua à une centaine de mètres à peine du sol. C'est alors que Norman toucha le coude de Massey, crispé aux commandes.

L'objet grossissait à vue d'œil, et quelques instants plus tard on pouvait en observer les moindres détails. Toute la masse brillait sous l'éclat aveuglant de l'astre, déjà haut dans le ciel. L'engin était énorme, intact à première vue, luisant comme le ventre d'un poisson dans une rivière.

Quatre sphères reliées à une plus grosse formant le centre de cet étrange quadrilatère, telle était la structure apparente de l'engin qu'aperçurent les deux hommes du haut des airs.

Il fallait prendre une décision, et Massey le réalisa. Si des êtres humains occupaient l'objet étrange, il était facile de comprendre que leur présence avait dû être décelée depuis longtemps. Pourtant, rien ne se manifestait au sol et le calme subsistait aux alentours de l'appareil.

Que se passait-il ?

Pouvait-on faire demi-tour et continuer à rester dans le doute, l'ignorance et l'inquiétude ?

Massey n'eut pas besoin d'obtenir l'avis de Norman dans cette circonstance et il prit l'initiative de poser la bouée à deux cents mètres à peine de l'étrange construction.

— Inutile que nous partagions les mêmes risques, décida Norman au moment de sauter sur le sol. Votre vie est plus précieuse que la mienne, Massey. Je vais aller jeter un coup d'œil et vous resterez ici, prêt à décoller à la moindre alerte.

Massey comprit qu'il ne devait pas insister et il se contenta de remettre à Norman le pistolet à ultra-sons qu'il avait eu soin d'emporter. Arme ridicule et quelque peu précaire, si l'on imaginait les moyens de défense dont devaient disposer les occupants de l'astronef, si occupants il y avait, bien entendu.

Norman, sans hésiter, se dirigea vers l'engin, l'arme au poing, tous les sens en éveil.

Les larges traînées vaporeuses s'écartaient devant lui, aspirées par le déplacement d'air au fur et à mesure qu'il avançait, et son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine.

Ce n'était pas la peur, mais quelque chose d'indéfinissable, une sorte d'appréhension enfouie au fond de son être et qui se manifestait malgré lui. Il pouvait mourir d'une seconde à l'autre, il le savait, mais ce n'était pas sa propre mort qui le tourmentait, c'était celle qu'il avait donnée deux ans plus tôt.

Des bribes fugitives de son acte criminel lui revenaient à la mémoire avec une précision étrange. Pourquoi avait-il fallu que ses doigts se crispent avec une telle puissance sur cette chair blanche et douce ? Pourquoi avait-il à ce point perdu la raison ?

Il se sentit blêmir et perdit son souffle. Un instant, il crut même revivre complètement cette affreuse minute qui avait bouleversé tout le reste de sa vie.

Alors il fit un violent effort sur lui-même et se ressaisit brusquement.

CHAPITRE VII

L'engin était devant lui, plus imposant qu'il ne l'aurait cru, plus massif, plus terrifiant. Les quatre sphères extérieures paraissaient plus enfoncées dans le sable qu'il ne l'avait tout d'abord supposé et une épaisse couche de poussière recouvrait les dômes et les hublots latéraux disposés en cercle dans le plus grand diamètre.

Il vit aussi de larges ouvertures de forme circulaire, desquelles émergeait l'extrémité d'une sorte de tube à glissière.

Seule la sphère centrale n'était pas équipée de la même façon, car elle était dépourvue de hublots, qui normalement auraient dû être disposés seulement entre les connexions des boyaux articulés reliant les sphères extérieures à la sphère centrale.

Norman hésita un instant, incapable de prendre une résolution, tellement il s'était attendu à ce que les événements se précipitent, d'une façon ou d'une autre. Puis il en vint à se demander la raison qui le poussait à croire que l'étrange appareil pouvait être occupé par des êtres vivants. Rien jusqu'à présent ne pouvait lui permettre de le penser.

Cette réflexion l'amena à considérer les choses sous un autre angle et délibérément il approcha son visage de l'un des épais hublots d'une sphère extérieure, après avoir longuement gratté et essuyé l'importante couche de poussière que les ans avaient dû y accumuler.

L'obscurité était tellement compacte à l'intérieur qu'il ne put distinguer le moindre objet. Cette fois, il fut convaincu que ses appréhensions avaient été sans fondement. L'engin était inoccupé et aussi vide qu'un ballon de football, ce sport millénaire encore en pratique sur Voga VIII et les colonies terrestres de la Galaxie. Cette pensée le fit sourire et il chassa rapidement de son esprit la vision nette de ses premiers matches disputés au collège.

Mais pour quelle raison se laissait-il aller à toutes ces pensées ? Il en oublia vite cette curieuse constatation au moment où il se trouva devant le sas. Il se rendit compte rapidement qu'il était coincé et que seul il n'en viendrait jamais à bout. Alors il se souvint de Massey, resté seul dans la bouée, et cela le réconforta.

Il fit quelques signes dans sa direction et vit bientôt la haute silhouette du pilote s'extraire de la bouée.

— Je crois que vous pouvez venir sans crainte, Massey.

Quelques instants plus tard, celui-ci arrivait à sa hauteur.

— Nous en sommes pour nos frais. Plus de peur que de mal.

Massey fit un rapide examen de l'engin et hocha la tête :

— Cet appareil n'est pas de la dernière couvée. Il me paraît être ici depuis un bon bout de temps. Regardez comme la base des sphères est

déjà enracinée dans le sol. Vous avez essayé d'ouvrir le sas ? Attendez, je vais vous aider.

Ils unirent leurs efforts pour venir à bout d'un système d'ouverture comportant une importante poignée crénelée qui résista à leurs nombreuses manipulations. Puis soudain, ils entendirent un déclic et purent alors pousser le lourd battant de métal qui pivota sur ses gonds avec un grincement horrible.

Une odeur forte les prit à la gorge au moment où ils pénétraient dans l'ouverture et ils durent stopper leur élan.

Puis Massey, avant repris son souffle, s'attaqua au deuxième battant donnant accès à l'intérieur de l'engin. Il l'ouvrit avec moins de difficulté que le premier, mais, une fois de plus, les deux hommes durent revenir à l'extérieur pour reprendre leur souffle.

— De l'oxyde de carbone, fit Massey en essuyant ses yeux larmoyants. Il vaut mieux attendre un instant, c'est trop dangereux.

Il leur fallut attendre une bonne demi-heure avant de pouvoir se risquer dans l'énorme cabine sphérique composant la partie maîtresse de l'appareil.

Leur regard se posa d'abord sur une quantité de bizarres appareils disposés le long de la coque intérieure et qu'une demi-obscurité faisait paraître plus étranges encore. Et puis, soudain, ils distinguèrent quatre corps sans vie, affaissés dans des poses grotesques.

Des êtres curieux avec une énorme bosse ventrale et un crâne aplati et dépourvu de tout système pileux. À part ces anomalies, leur morphologie était vaguement humaine.

Deux d'entre eux étaient étendus au milieu de l'habitacle, un autre était tassé contre la cloison de métal et le dernier était affalé sur un siège bas, devant un énorme coffre luisant, la main posée sur une manette massive.

— C'est vrai, soupira Massey, nous n'avons plus rien à craindre de ces pauvres types. Je serais curieux de connaître leur origine. Des gars qui respirent l'oxyde de carbone, ça ne doit pourtant pas courir les rues...

Au moment où il enjambait un des corps allongés sur le plancher, son pied heurta la masse inerte, ce qui eut pour résultat de disloquer le cadavre, comme sous l'effet d'une baguette magique. Quelques cendres voltigèrent autour des deux hommes, puis se dispersèrent bientôt sans laisser de traces.

Le déplacement d'air occasionné par Massey, qui s'était reculé brusquement, mû par un réflexe instinctif, provoqua la désagrégation des deux autres corps, et seul resta intact celui qui était affalé devant le coffre luisant.

Massey, plus calme, lança à Norman :

— Celui-ci a dû être le dernier à mourir. Je me demande ce qu'il

essayait de faire devant cet appareil.

— C'est peut-être un poste de radio.

— Oui, je suis en train de me le demander. Mais un poste de radio construit et équipé par des êtres respirant de l'oxyde de carbone, ça me fait penser à une bicyclette imaginée par une race de tortues. D'ailleurs, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil autour de nous pour nous rendre compte qu'il nous est impossible de donner un nom à l'un quelconque de ces appareils. Dieu seul peut savoir à quoi ils servent.

— Hé ! Massey, regardez !

— Qu'y a-t-il ?

Massey s'était approché de Norman qui lui désignait une sorte d'écran mobile placé le long de la paroi métallique, et coulissant sur un rail encastré le long de la coque intérieure.

Mais ce qu'il y avait de plus ahurissant, c'était de constater que l'on pouvait voir normalement à l'extérieur une large portion du paysage environnant et ce, malgré la masse métallique de l'engin, contre laquelle l'écran était placé. La matière de cet étrange écran devait probablement filtrer les rayons lumineux extérieurs au travers du métal et réfléchir aux observateurs les images interceptées, selon un système d'interférence inconnu des Terriens, et agissant sur le mouvement ondulatoire des particules atomiques composant la matière.

C'est du moins ce que pensa Massey après avoir longuement examiné cet écran.

Mais il remarqua aussi que, par le truchement de l'écran, on ne distinguait nullement les traînées vaporeuses plaquées au sol autour de l'engin.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? fit-il soudain. Regardez comme les objets sont nets à perte de vue. Cela me rappelle ma première escale sur la Lune. Là encore, l'absence d'atmosphère explique le phénomène, mais ici, ce n'est quand même pas le cas.

Norman allait répliquer lorsqu'une vibration, semblant provenir de l'intérieur de la coque, l'en empêcha.

Avant qu'ils aient pu se ressaisir, ils ressentirent comme un choc sourd qui se répercutait à l'intérieur de l'engin. Un autre suivit presque immédiatement, puis un autre encore.

Ils furent saisis de crainte, mais leurs yeux fixés sur l'écran leur permirent de voir soudain émerger un long tube d'une des sphères extérieures qui leur faisait face.

De l'extrémité de ce tube étaient propulsées des sortes de boules à l'aspect fluide dont ils pouvaient suivre, pendant une fraction de seconde, la trajectoire dans le vide, l'écran éliminant l'élément atmosphérique extérieur leur donnant une image très nette des projectiles émis.

— Je crois comprendre, dit enfin Massey. C'est bien cet engin qui est la cause des bombardements qui nous ont tant intrigués. Il ne s'agit là ni d'obus ni de bombes nucléaires, mais plutôt de projectiles onditioniques.

— Les munitions seraient donc inépuisables ?

— Il faut croire que oui. Il est possible que ces gens-là soient morts avant d'avoir pu stopper le fonctionnement de leur système offensif. En supposant qu'un générateur puisse créer à volonté des ondes de choc, ce générateur, une fois son travail accompli, dirige les munitions vers les tubes de lancement, et ceux-ci se mettent en mouvement et les propulsent dans l'espace.

— Mais cela implique automatiquement un matériel indestructible et une réserve de munitions illimitée.

— Tout paraît le laisser supposer, car il est indéniable que cet appareil est ici depuis plusieurs siècles. Ah ! je crains bien que nous n'ayons jamais la clef de ce mystère. Des êtres disposant de telles ressources, d'un tel métal, d'une telle mécanique impérissable et d'une telle science sont certainement plus évolués que nous ne le serons encore dans mille ans.

— Des êtres probablement dépassés par leurs propres mécaniques.

— Vraisemblablement, mais cela ne les a pas empêchés de subir le même sort que nous, ajouta pensivement Massey.

— Ce qui prouve alors qu'ils ne sont pas aussi invulnérables que vous le supposez.

— Oui, peut-être, mais nous ne le saurons jamais exactement. Et je suis certain que cet engin doit renfermer bien des secrets qui nous échappent... malheureusement.

— Il faudrait pourtant essayer de stopper ce bombardement onditionique qui semble s'effectuer à l'aveuglette et qui risque de devenir dangereux pour nous.

Massey fit une grimace et se gratta la nuque.

— Oui, bien sûr ; mais je me demande comment, à moins que nous ne trouvions une notice quelque part, essaya-t-il de plaisanter.

Puis, indiquant le corps intact qui leur tournait le dos, il ajouta sur un autre ton, en désignant le large appareil luisant de forme cubique :

— Admettons que ce soit un poste de radio et qu'il soit resté en état de marche. Après tout, puisque le reste est impérissable, pourquoi pas lui, n'est-ce pas ? Un poste de radio qui fonctionne et une bande d'idiots comme nous incapables de s'en servir. C'est à mourir de rire.

Il eut un geste de rage vite réprimé, et alluma nerveusement une cigarette.

Norman, après avoir hésité un moment, s'approcha de lui :

— Écoutez, Massey, je suis maintenant obligé de jouer franc-jeu avec vous. Je... enfin... oui, je dispose de certaines connaissances en

matière de radiotélégraphie. Pour l'amour du ciel, ne cherchez pas à savoir pourquoi je ne vous l'ai pas dit plus tôt. Maintenant, vous le savez, c'est l'essentiel.

Massey était tellement stupéfait que sur le moment il ne sut que répondre, puis, retrouvant une partie de son aplomb, il hocha la tête pensivement.

— Eh bien ! si je m'attendais à celle-là ! Rassurez-vous, je ne vous poserai aucune question. Si, pourtant, une seule. Pourquoi vous êtes-vous décidé à me faire cette confidence ?

— Je vous en prie, Massey, n'insistez pas.

— D'accord, mais avouez que vous êtes un drôle de type. Donc, si je comprends bien, vous voulez tenter votre chance sur cet appareil ?

— Et également sur celui de l'*Espérance*.

— Comme il vous plaira. Je souhaite qu'un jour vous n'ayez pas à regretter votre franchise.

Massey évita le regard de Norman et, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur le coffre luisant, ajouta :

— Autant commencer d'abord par celui-là, puisque vous êtes sur place. Je pense qu'il serait préférable que j'aille chercher ce brave Pascal, c'est un excellent bricoleur et il me sera certainement très utile pour essayer d'enrayer la propulsion de ces satanés projectiles. J'espère que vous ne craignez pas de rester seul ici ? Vous avez des outils dans le coffre de la bouée, je vais vous les laisser.

Il revint bientôt avec une sacoche de cuir, qu'il déposa aux pieds de Norman puis, désignant le corps intact, il ajouta en clignant de l'œil :

— Vous pourrez faire une partie de cartes en m'attendant.

Norman lui sourit à son tour et répliqua :

— Il vaut mieux pas, je triche, c'est congénital !

CHAPITRE VIII

Lorsque Massey et Pascal retrouvèrent Norman, celui-ci avait déjà réussi à extirper le grand coffre du bloc mural et à le sortir hors de l'engin. Évidemment, ils ne trouvèrent plus trace du dernier corps demeuré intact dont Norman avait dû se débarrasser pour venir à bout de l'appareil convoité.

Malheureusement, les nouvelles étaient loin d'être bonnes, et Massey ne le cacha pas à Norman :

— Le moral est à plat chez nos compagnons. Nous avons intérêt à ne pas nous éterniser ici. Je les ai trouvés bizarres, ça m'inquiète.

Norman leva les yeux sur le quartier-maître :

— C'est à cause des zombis, comme les appelle Massey, fit Pascal. Le docteur a dans l'idée qu'il s'agit d'une maladie qui se propage sur la planète.

— Ça ne tient pas debout. J'espère qu'il n'a pas fait part aux autres de cette idée ridicule ?

— Non, il s'en est bien gardé, rassurez-vous.

— Vos travaux ont-ils avancé ? demanda Massey à Norman qui se tenait toujours auprès de l'étrange appareil dont une des faces était ornée d'un large disque transparent qui laissait apercevoir à l'intérieur une mécanique extrêmement complexe.

L'autre secoua la tête.

— On dirait que l'enveloppe est fabriquée d'une seule pièce, je n'arrive pas à trouver le moindre joint. Il faudrait un chalumeau, et celui de la fusée est hors d'usage. Pourtant, ce truc-là fonctionne.

— Vous en êtes sûr ?

Pour toute réponse, Norman désigna le cadran de la petite boussole insérée dans le deuxième boîtier de son chronomètre électronique. Plus il avançait la main vers l'appareil, plus l'aiguille paraissait s'affoler sur son axe.

— Maintenant, posez vos doigts dessus, vous verrez.

Massey et Pascal s'exécutèrent, et à peine avaient-ils effleuré la surface lisse du cube qu'ils retirèrent brusquement leur main, après avoir éprouvé une étrange impression. L'engin devait posséder un champ magnétostatique qui lui était propre et dont les réserves devaient être illimitées.

— Incroyable, murmura Pascal. Cela dépasse l'entendement humain. Il faut pourtant une source d'énergie pour alimenter ces générateurs.

— À moins qu'ils ne la captent directement de l'atmosphère ou de l'éther.

— Et l'usure ?

— Inexistante, certainement. Bah ! ne cherchons pas à comprendre, nous nous occuperons de cet appareil à notre retour au campement. Pour l'instant, voyons au plus pressé.

Les trois hommes passèrent deux longues heures à examiner tous les coins et recoins de l'immense astronef qui, dans ce laps de temps, avait lâché une vingtaine de projectiles ondioniques.

Il fallait avant tout faire cesser cet état de chose, et c'est Pascal qui déclara :

— Je pense que nous avons perdu assez de temps. Le mieux est d'employer les grands moyens.

— Que proposez-vous ?

— J'ai découvert dans l'*Espérance* quelques échantillons d'explosifs, faisant partie de l'équipement du bord. Le mieux serait que nous allions les chercher.

Massey trouva que l'idée était bonne et, profitant de l'occasion, il demanda à Pascal d'emporter le coffre, qui occupait déjà la place d'un passager à l'intérieur de la bouée.

Après avoir pris la précaution de revêtir des gants de plastique isolant, ils purent traîner le coffre jusqu'à la bouée et le logèrent sur le deuxième siège, à côté du pilote. Ensuite Massey recommanda à Pascal d'être très prudent, car les propulseurs de l'engin semblaient donner quelques signes de faiblesse.

Bientôt la petite bouée disparut dans le ciel, en direction de l'*Espérance*.

*

* *

C'est à peine si Pascal entendit les dernières recommandations de Massey.

Ses pensées l'avaient déjà assailli au moment où il actionnait les propulseurs.

Des pensées qui semblaient s'imprimer en gros plan dans son subconscient. Tout ce que contenait son esprit prenait corps petit à petit, comme dans le sommeil. Il essaya de lutter, mais ce fut en vain.

Ses pensées l'absorbaient entièrement, et des souvenirs lointains lui revinrent en mémoire.

Il revit son enfance. Il avait été injuste à l'égard de sa mère. Il s'était montré indiscipliné en classe. Plus tard, il y avait eu cette fille qu'il avait connue et qu'il avait dû abandonner parce qu'il ne l'aimait pas, du moins le croyait-il. Il la revoyait, telle qu'il l'avait laissée un soir, après une brève excuse, dans un drugstore enfumé. Plus tard encore, il avait suivi des cours d'astronavigation, puis il avait effectué ses premiers voyages dans l'espace, et c'est alors qu'il avait compris qu'Elsa était vraiment la seule personne qu'il eût réellement aimée.

Mais il était trop tard... trop tard...

Trop tard encore maintenant pour lui avouer cet amour qui n'avait jamais cessé de le miner à travers les années-lumière qui avaient jalonné les débuts de sa carrière.

Elsa ! Comme elle était belle, jeune, simple, sincère ! Elsa, comme elle est encore belle !

Elle se penche vers lui et son magnifique petit visage lui sourit étrangement.

— Moi aussi, Maurice, je t'ai attendu, car je savais que tu reviendrais un jour.

Il hésite un instant, cherchant les mots qui ne viennent pas ; puis il s'avance vers elle, les bras tendus :

— Mon amour, ma petite Elsa, comme tu as dû souffrir.

— Je t'attendais, Maurice, je t'attendais...

Ces mots résonnent dans sa tête comme les pas d'un régiment.

Maurice est heureux. Dieu ! ce cauchemar est donc terminé ! Elsa est devant lui. Il ne peut y croire. Elsa... toute sa vie, tout ce qu'il a espéré et souhaité avec tant de fougue est maintenant devenu une réalité.

Mais que se passe-t-il ? Ses oreilles bourdonnent étrangement, et son estomac se serre dans sa poitrine. Le sang afflue à ses tempes. Il ferme les yeux, au bord de l'inconscience.

Le rêve s'était dissipé, et la réalité présente revenait à la charge, lui montrant un sol ocre qui semblait monter vers lui à une vitesse vertigineuse.

Un réflexe instinctif et la conscience du danger immédiat lui permirent d'éviter la catastrophe.

Sous l'impulsion brutale des réacteurs de freinage, la petite bouée rebondit dans le ciel pur, mais le jeune quartier-maître se rendit compte aussitôt que l'appareil donnait des signes de faiblesse. Il n'y avait pas à hésiter. Il fallait se poser immédiatement et tâcher de réparer cette maudite panne avant que la chose ne devienne catastrophique.

Redevenu maître de lui, il coupa les propulseurs, amorça une large courbe au-dessus de la lande et attendit que l'aiguille de l'altimètre franchisse la graduation 200 ; alors brusquement il enclencha les réacteurs de freinage. Il eut l'impression que tout son corps se vidait de son sang et qu'il allait exploser comme une grenade trop mûre. Mais il réussit à éviter le choc fatal au moment où la bouée prenait contact avec le sol.

L'appareil glissa dans la rocaille, traçant dans la terre un large sillon et s'immobilisa enfin dans un épais nuage de poussière.

Déjà l'astre étincelant déclinait à l'horizon et s'enfonçait derrière les collines brunâtres frangées de pourpre.

Pascal avait sauté de l'appareil en grognant selon son habitude, maudissant le sort qui s'acharnait sur lui, tout en fouillant dans le coffre à outils.

Que pouvait-on attendre d'un matériel aussi vétuste, et tout juste bon pour la ferraille ? Rien, bien sûr, mais il fallait tout de même essayer d'en prolonger l'usage et Pascal, plein de bonne volonté, s'acharna sur la bouée avec l'énergie du désespoir. Il pensait à ses compagnons vivant dans l'anxiété auprès de l'*Espérance*, à Massey et à Kane, restés seuls dans cette contrée déserte, et il pensa aussi... à Elsa.

Il resta là, devant l'appareil, les yeux perdus dans le vague, dans ce vague où se dessinait maintenant la silhouette fine d'Elsa, magnifiquement belle.

Cette pensée continua à s'exprimer, plus convaincante que jamais.

Oui, Elsa l'attendait et lui offrait sa vie pour le meilleur et pour le pire, et il n'avait qu'un geste à faire pour la saisir dans ses bras.

Pourtant le jeune garçon, à travers la brume qui obscurcit son esprit, se rend compte que tout cela est faux, irréel, absurde et sans valeur, mais c'est comme une drogue qui le domine, qui s'insinue au plus profond de son âme. Elsa devient réelle, vivante, frémissante dans ses bras qui l'étreignent brutalement. Elsa... Elsa...

— Je t'attendais... Maurice... je t'attendais...

*
* *

La nuit avait été longue pour Massey et Kane, et chaque heure s'était écoulée dans une attente fébrile.

Les maigres provisions de route avaient été rapidement englouties et Kane avait partagé avec son compagnon les dernières cigarettes du dernier paquet. Il était impossible que Pascal se soit attardé inutilement. Il devait y avoir quelque chose. Massey pensa tout d'abord à ceux qui étaient restés près de l'*Espérance*. Un événement imprévisible avait peut-être empêché Pascal de revenir tout de suite. Oui, ce devait être cela. Quelque chose de grave, sans doute, et qui retenait le quartier-maître sur place plus qu'il ne l'aurait fallu...

Au début, il évita de faire part de ses craintes à Norman, mais lorsque les premières lueurs de l'aube naissante se précisèrent à l'horizon, il n'y tint plus :

— Tout cela n'est pas normal. Pascal devrait être de retour. Voilà plus de douze heures qu'il nous a quittés.

C'est alors qu'il se souvint des difficultés qu'il avait éprouvées la veille en pilotant la petite bouée.

— Il a sûrement eu un accident, ajouta-t-il, ou une panne. Je lui avais pourtant recommandé d'être prudent.

— Pascal n'est pas un débutant, il aura certainement préféré réparer

la bouée avant de revenir.

Ils attendirent encore, le regard levé sans cesse vers le ciel, mais les heures passèrent sans leur apporter la moindre satisfaction. Vers le milieu de la journée. Pascal n'était toujours pas revenu et l'anxiété commença à gagner les deux hommes, qui préféraient maintenant éviter de se communiquer leurs impressions.

Puis l'inactivité et la fatigue commencèrent à avoir raison d'eux, et ils s'étendirent à même le sol, où ils sombrèrent bientôt dans un profond sommeil.

Ce fut le vacarme d'un nouveau bombardement déclenché automatiquement par le mystérieux mécanisme de l'étrange appareil qui les tira de leur torpeur.

Massey fut le premier debout et sa haute silhouette se profila dans la demi-obscurité, au milieu des traînées vaporeuses que l'humidité de la nuit rendait encore plus denses.

Il se passa une main moite sur le front et secoua ses larges épaules, comme un chien sortant de l'eau.

— Norman, fit-il brusquement, il nous faut prendre une décision. Pascal ne reviendra pas, j'en ai le pressentiment. J'ignore ce qui lui est arrivé, mais je redoute le pire. Il faut retourner au campement par nos propres moyens.

— Savez-vous seulement à quelle distance nous en sommes ?

— Vaguement. Peut-être cent cinquante, peut-être deux cents kilomètres, je n'en sais rien.

— Deux cents kilomètres ?

— Oui, c'est l'affaire de six ou sept jours, huit avec les impondérables. Mais c'est notre seule chance, si nous voulons retrouver nos compagnons. Allons, je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Il sortit le pistolet à ultra-sons accroché à sa ceinture et ajouta, en se tournant vers la masse de l'appareil qui commençait à se profiler sous la pâle clarté de l'aurore :

— Nous allons bien voir si cette vieille ferraille est aussi invulnérable que nous l'avons pensé.

Comme Norman le regardait sans comprendre, il enchaîna :

— Je crois que j'ai une idée. La force motrice de tous les appareils qui composent cet astronef est basée sur le principe ondiomagnétique, et se régénère indéfiniment, nous le savons. Donc, si nous arrivons à atteindre les organes essentiels avec nos projectiles ultrasoniques, nous provoquons immédiatement un brutal déséquilibre dans les forces en présence et risquons de libérer les différentes charges énergétiques arrivées à saturation. Cela peut provoquer un beau feu d'artifice. Qu'en pensez-vous ?

Norman hocha la tête :

— L'idée n'est pas mauvaise, mais comment allez-vous vous y prendre ?

— Dans quelques minutes, nous y verrons suffisamment pour viser l'intérieur de la sphère centrale une fois le sas ouvert.

Massey adapta le téléobjectif sur le canon de son arme, en vérifia rapidement le fonctionnement, tandis que Norman ouvrait largement le sas de l'appareil et revenait vivement.

Déjà les premiers rayons de l'astre étincelant inondaient la contrée et Massey, avisant une petite élévation de terrain sur la droite, entraîna Norman. À cet endroit, on serait moins incommodé par les traînées vaporeuses répandues sur le sol, et qui risquaient de gêner la visibilité dans l'expérience projetée.

La première décharge fut sans résultat et Massey en tira aussitôt une deuxième, en modifiant légèrement son angle de tir.

Il ne fut pas plus heureux, pas plus qu'à la troisième tentative.

Il tendit l'arme à Norman, avec un geste de rage :

— Essayez à votre tour.

Norman pointa et tira par deux fois, coup sur coup, mais son doigt n'eut pas le temps de se crisper une troisième fois sur la gâchette, car un fracas épouvantable suspendit son geste.

Devant eux, l'énorme engin explosait dans une hallucinante gerbe de feu et de flammes, tandis que sa carcasse démantelée était projetée à vingt mètres au-dessus du sol. Des éclats de métal informes rebondirent autour de l'astronef au moment où une nouvelle déflagration, encore plus puissante, faisait trembler le sol avec une telle intensité que les deux hommes en perdirent l'équilibre.

Des débris incandescents s'écrasèrent autour d'eux. Instinctivement ils s'étaient redressés, essayant de se mettre à l'abri. C'est alors que Norman entendit un cri derrière lui.

Massey courait dans sa direction en se tenant l'épaule droite toute rouge de sang.

CHAPITRE IX

La vaste steppe avait depuis longtemps disparu pour faire place à une végétation plus dense et plus touffue, où s'entremêlaient les lianes et les longues racines noueuses des bizarres végétaux qui se dressaient autour des deux hommes.

Deux jours déjà que Norman et Massey marchaient en direction de l'*Espérance*, au milieu d'une épaisse végétation qui les obligeait parfois à faire d'importants détours pour rester dans la direction convenable.

La blessure de Massey était sans gravité, et un pansement sommaire avait enrayé l'hémorragie, mais il restait à craindre que la plaie ne s'envenimât, faute d'antibiotiques ; mais le pilote n'était pas homme à se plaindre. Il tiendrait le coup jusqu'au bout si c'était nécessaire. N'avait-il pas appris à souffrir autrefois, n'avait-il pas été entraîné pendant de longues et pénibles années à endurer tous les sacrifices exigés de tous les astronautes ?

Il revoyait ses débuts dans la Confédération Astronautique Terrienne, ses examens, ses épreuves mentales, physiques et psychologiques, l'entraînement de ses réflexes, ses premiers résultats, ses premières performances, les joies éprouvées le soir sur sa couchette après une rude journée où il avait appris à oublier de se comporter comme un humain.

Pendant de nombreuses années, il avait eu conscience de son rôle, du rôle que jouait tout son être au sein d'une machine complexe où la matière vivante et la matière inerte se confondaient à un tel point qu'elles devenaient par moment absolument indissociables. Un robot de chair et de sang peut-il souffrir ? En a-t-il même le droit ? Alors Massey serrait les dents et oubliait sa souffrance. Il était redevenu le robot humain façonné par les hommes du XXV^e siècle, et il oubliait presque les raisons qui l'avaient poussé un jour à sortir de son rôle.

Oui, ce jour-là, c'avait été plus fort que lui et il avait compris que lui aussi avait le droit de vivre, le droit de dire oui lorsqu'on voudrait vous obliger à dire non, le droit de prononcer des phrases dictées par son esprit et non de débiter des formules apprises par cœur faisant partie du règlement et conçues pour être employées en n'importe quelle circonstance.

— Je n'en peux plus, commandant Webster... je n'en peux plus... Qu'on me laisse vivre en paix... tout cela a été une erreur... une erreur...

— Massey, qu'y a-t-il ?

Il se sentit secoué vigoureusement et, lorsqu'il ouvrit les yeux, il constata qu'il était étendu sur le sol en pleine obscurité. Il reconnut Norman penché sur lui, le visage crispé.

— Eh bien ! Massey, qu'est-ce qui vous prend ?

Il se rappela alors la halte de ce troisième soir, au milieu de la forêt, sur cette maudite planète, et tout lui revint en mémoire. Il se redressa et s'essuya le front, où perlaient des gouttes de sueur.

— Un peu de fièvre, ce n'est rien, murmura-t-il.

Dans le fond, il préférait la réalité, et il remerciait Norman de l'avoir tiré de ses rêves absurdes. Un instant, il fut effrayé de la précision de ses pensées. Les souvenirs entassés au plus profond de lui-même étaient brusquement remontés à la surface pendant son sommeil. Des souvenirs qu'il avait pourtant essayé d'oublier, de chasser de sa mémoire, et qui s'étaient réveillés sans qu'il sût ni pourquoi ni comment.

Oui, ce devait être la fièvre, une sorte de délire, le cauchemar de sa vie libéré par son subconscient... Oui, ce devait être cela... Un instant il eut envie de connaître le point de vue de Norman, mais il se ravisa. Tout cela était ridicule et sans intérêt. D'ailleurs, les premières lueurs de l'aube pointaient à travers le feuillage épais et il était temps de reprendre la route.

Cette nouvelle journée fut plus exténuante encore que les précédentes et celle qui suivit fut pire encore.

Le sol était devenu boueux par endroits et leurs pieds s'enfonçaient parfois jusqu'aux chevilles, ce qui ralentissait considérablement leur marche et achevait de les épuiser.

Norman avait abattu la veille une sorte de petit mammifère à poil ras, qui leur avait fourni une chair assez appétissante, mais ils durent attendre au lendemain pour dénicher une espèce de canard sauvage aux plumes fauves et au long bec retroussé pour apaiser la faim qui les tenaillait.

À plusieurs reprises, les deux hommes avaient repéré des traces fraîches sur le sol argileux, et il était probable que la faune de l'endroit devait également receler des animaux gigantesques si l'on en jugeait par la taille des empreintes aperçues. On aurait dit celles d'un quadrupède énorme comportant quatre doigts épais pourvus de griffes.

Ce n'était pas le moment de commettre des imprudences, et les deux hommes décidèrent d'établir un roulement pendant les heures de repos. Heureusement que le pistolet ultra-sonique fonctionnait encore et que l'on pouvait être tranquille de ce côté-là.

C'est au matin du sixième jour, et alors qu'ils reprenaient leur marche harassante sous les ardents rayons du soleil, qu'ils éprouvèrent la sensation que le sol tremblait sous leurs pieds.

Devant eux, à une centaine de mètres à peine, ils virent les hautes herbes violemment agitées comme sous l'effet d'une bourrasque soudaine, mais ils se rendirent rapidement compte que cela était dû au

passage d'une masse assez imposante.

Soudain, ils virent dans la durée d'un éclair la forme sombre d'un énorme animal bondir au milieu des lianes, un animal dont la peau luisait comme s'il était revêtu d'écailles.

Puis tout redevint calme. Norman rengaina son arme, cependant que Massey conseillait un détour afin d'éviter une rencontre éventuelle avec le monstre.

— C'est curieux que cet animal ne nous ait pas attaqués, dit songeusement Massey.

— En effet, il a pourtant dû repérer notre présence.

Massey allait répondre lorsque Norman lui saisit le bras. Ils venaient de déboucher dans une petite clairière et devant eux se dressait une carcasse d'astronef en assez bon état. Du moins si l'on s'en référait à l'aspect général extérieur.

— Un appareil terrien, fit Massey en s'avançant. Cette fois, pas de doute. Et du type Cosmic encore. Allons voir.

Ils pénétrèrent à l'intérieur et se rendirent compte que, contrairement à ce qu'ils avaient supposé, l'engin était assez gravement endommagé. Ils ne trouvèrent aucune trace de l'équipage, à part quelques ossements éparpillés, ce qui leur laissa à supposer que les occupants avaient dû périr dans l'accident.

Mais Massey, furetant partout, découvrit bientôt une bouée intacte, bloquée dans un alvéole contre la paroi de l'engin. Domptant sa souffrance et sa faiblesse, il réussit à s'y introduire et quelques instants plus tard, il venait rejoindre Norman hors de l'appareil.

— Nous avons assez perdu de temps, grommela Norman en consultant son chronographe.

Massey secoua la tête à plusieurs reprises et le retint :

— Peut-être pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux parler de la bouée. Elle est intacte et en parfait état.

— Malheureusement, nous n'avons aucun moyen pour la déloger de là.

— Avec des outils, la chose est possible, mais cela n'a aucune importance pour l'instant, car elle ne nous serait d'aucun secours.

— Alors, je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Cette bouée est tout à fait différente de celle que nous possédions, car elle n'est pas conçue pour les mêmes usages. Elle est pourvue d'un pilote automatique pour longues distances et trajectoire unique. C'est assez récent comme procédé, on les a expérimentées sur la Terre il y a un peu moins d'une dizaine d'années. Elles servent de relation entre l'astronef et la base, peu importe la distance. Un réglage approprié permet aux occupants de l'astronef d'être toujours en contact avec la base et de récupérer ainsi

la bouée dans n'importe quelle partie de la Galaxie, puisque cette dernière est équipée d'une tête chercheuse qui la relie constamment à la fusée-mère. Belle invention, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Massey, tout cela est bien joli, mais je ne vois pas ce... Bon sang de bon sang, où avais-je la tête ? Je raisonne comme le dernier des idiots. Je vois où vous voulez en venir, mais je préfère que vous me mettiez les points sur les i.

— Soit. D'après mes observations, la bouée est réglée à son point de départ, j'ai vérifié le mécanisme. Qui dit point de départ dit la Terre, n'est-ce pas ?

Cette fois, Norman n'eut pas besoin d'autres explications, et un large sourire illumina son visage, tandis que Massey était secoué par un rire nerveux qu'il n'essayait même pas de réprimer.

— Il faut retrouver nos compagnons au plus tôt et leur annoncer la bonne nouvelle. Nous reviendrons avec l'équipement nécessaire et je vous fiche mon billet que nous ne moisirons pas ici longtemps, si nous réussissons à alerter notre planète d'origine.

Bien sûr, tous les espoirs leur étaient permis à présent, car si l'entreprise était préparée avec soin et réalisée d'une façon habile, il se pourrait que... à moins que...

*

* *

La forêt... les arbres... toujours la forêt... toujours les arbres, et le huitième jour s'acheva encore au milieu de cette végétation luxuriante qui semblait ne jamais finir.

L'état de Massey empirait d'heure en heure et le grand garçon ne tenait plus debout que par un violent effort de volonté. Déjà le matin il avait eu toutes les peines du monde à sortir d'un long sommeil où la fièvre lui avait fait perdre connaissance. Norman l'avait aidé de son mieux durant cette affreuse journée, mais il était impuissant contre l'infection qui gagnait la large blessure de l'épaule.

Et cette forêt qui n'en finissait pas... Leurs pieds étaient en sang, leur estomac était vide et la fatigue de plus en plus insupportable. Massey trébuchait à chaque pas sans se plaindre, soutenu par Norman qui était au bout de ses forces.

Ce calvaire ne finirait-il pas ?

Norman sentit soudain le corps de Massey glisser contre lui, il essaya de le maintenir mais n'y parvint pas. Le pilote s'était effondré à ses pieds, au bord de l'inconscience, la tête en avant.

Norman essaya de le relever, mais Massey eut une grimace et poussa un long soupir :

— Non, inutile, murmura-t-il, ce n'est pas la peine. Continuez, Kane, et ne vous occupez pas de moi.

— C'est ridicule. Reposez-vous un instant ; après, ça ira mieux.

— Je vous ordonne de partir, Kane, grogna Massey en serrant les dents. Qu'il y en ait au moins un qui retrouve les autres.

— Je ne vous abandonnerai pas.

— Vous avez tort. Ce n'est pas à nous qu'il faut penser, mais à eux.

— Je le sais.

— Alors, évitez-moi de vous dire ce que je ferais à votre place.

— Je le sais, vous tenteriez votre chance tout seul, et vous auriez raison, car je suis un poids mort dans votre équipe, mais ce n'est pas votre cas, Massey. Moi, je tiens à vous ramener vivant, et je vous traînerai s'il le faut, mais je ne vous lâcherai pas. On ne flanche pas deux fois dans sa vie. Avec une, c'est largement suffisant.

Massey avait levé vers lui un visage tendu et une expression de colère passa dans ses yeux rongés par la fièvre.

— Que dites-vous ?

— Ce n'est pas d'un mort que nous avons besoin, mais d'un vivant, d'un vivant qui puisse nous sortir de ce pétrin. Mourir en héros, c'est à la portée de tout le monde. Vivre en héros, c'est autre chose.

— Vous me prenez pour un dégonflé, n'est-ce pas ?

Norman avait avancé son visage vers celui de Massey et ses yeux se vrillèrent dans ceux du pilote :

— Écoutez, Massey, personnellement je ne demande rien à la vie, peu m'importe de crever ici ou sur la Terre, j'ai des raisons pour cela ; mais il y a les autres. Ce n'est pas le moment d'abandonner alors que nous sommes si près du but ; je saurai vous en empêcher.

Il sentit Massey perdre connaissance et comprit qu'il devait prendre une décision. Soulevant le corps, il le chargea sur ses robustes épaules et reprit son chemin.

Oui, s'il le fallait, il le traînerait... Il le traînerait mais il arriverait.

Des mots incompréhensibles s'échappèrent de la bouche du pilote, contre son oreille, mais il n'y attacha aucune importance.

*
* *

Quelque part dans l'infini, un soleil brille dans le ciel et une gentille demeure apparaît au détour d'un chemin bordé de marguerites. Et là, sur le pas de la porte, un homme et une femme se tiennent immobiles, serrés l'un contre l'autre, écoutant les appels lancés par une voix qu'ils connaissent bien. Alors Joel court... court à perdre haleine au milieu des pierres et des ronces.

Il se précipite, incapable de retenir les larmes qui coulent abondamment sur ses joues gonflées et il est heureux, heureux de cette joie que personne ne cherche à cacher. Joel... comment se fait-il ? Mais on racontera tout plus tard. M'man le serre dans ses bras si fort

qu'il en perd le souffle. Oh ! quelle importance, puisque tout ce cauchemar est fini.

Et puis il y a aussi Daisy, Daisy qui gambade et jappe joyeusement autour de lui. La brave bête ! Non, Daisy, tu ne seras plus seule, toi non plus, car Joel t'amène un petit compagnon. Il faudra aimer Vicky, tellement il a souffert, lui aussi, et il est si mignon !

Vicky, on te présente Daisy, voici Vicky !

Quelle merveilleuse journée ! La vie offre-t-elle tant de joie en une seule journée ? Après tout, pourquoi pas, puisque tout cela est réel... Il faut y croire... il faut y croire...

Il faut y croire aussi, signorina Moretti. Cette église terrienne n'est pas un décor de carton-pâte, et des milliers de mariages y ont été célébrés au cours des siècles précédents.

Regardez comme cet autel est brillamment illuminé, et cette musique que l'on croirait presque divine, qui pénètre votre cœur émerveillé. Non, ce n'est pas un miracle, l'être aimé est auprès de vous. Son cœur bat, à lui aussi, et vous l'entendez presque bondir dans cette jeune poitrine. Pedro ! Comme il est heureux et comme il tremble au moment où le prêtre s'avance avec les anneaux d'or !

Pauvre Pedro ! Il va encore hésiter avec sa maladresse habituelle et rougir comme un collégien au moment de saisir l'anneau symbolique. On ne pratique plus ces coutumes sur Voga VIII, mais la vieille Terre est restée fidèle aux rites de la religion. C'est tellement merveilleux, surtout après les terribles épreuves que l'on vient d'endurer...

Oh ! mon Dieu, merci... Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous...

Et c'est sur un autre ton que ce même Dieu est imploré par un simple prêtre, les yeux fixés sur un ciel qui reste indifférent à ses prières... Et pourtant...

— Évitez-moi de succomber à cette horrible tentation, Dieu tout-puissant, écoutez la prière d'un de vos fidèles serviteurs. Pour la première fois de ma vie, j'ose confesser la peur que je ressens. Mon âme vous appartient et nul n'a le droit de vous la ravir. Alors, pourquoi, mon Dieu ? Je vous supplie de me donner la force de résister à cette influence démoniaque qui s'acharne sur elle. Je ne veux pas croire que c'est là votre volonté. Mon Dieu, je ne suis qu'un humain, facilement vulnérable, et j'ai besoin de votre aide, maintenant plus que jamais. Venez à mon secours s'il en est encore temps, mes compagnons ont besoin de moi et je ne dois pas les abandonner. Donnez-moi la force d'endurer cette terrible épreuve, même si elle doit être la dernière de toutes... Donnez-moi cette force... Donnez-moi cette force...

Trois nouvelles croix ont été dressées non loin de l'astronef. La tâche du docteur Calvet se simplifie de jour en jour, mais son esprit

surexcité entrevoit le pire. Pour lui, le monde se résume sur un plan médical. La pensée elle-même n'est rien d'autre que le résultat d'un phénomène chimique et il cherche le problème, il l'étudie sous toutes ses formes, au milieu d'un groupe composé d'un enfant qui pleure sans arrêt, d'un fils à papa qui tremble de tous ses membres depuis qu'il a aperçu la monstrueuse chose, des trois survivants de l'infirmerie de l'*Espérance* qui, faute de médicaments, ne vont pas tarder à rendre leur dernier soupir. Il y a aussi un prêtre perdu dans ses pensées et un gamin qui rêve tout haut, une jeune fille pâle qui intrigue tout le monde et un chien affamé dont personne ne s'occupe.

Et les jours passent... affreusement longs. Nul ne sait ce que sont devenus Pascal, Massey et Kane. Désormais, il n'y a plus d'espoir, dans peu de temps, la monstrueuse créature aura raison des survivants et puis ce sera la fin... l'horrible fin...

Seule Vera Santa-Cruz paraît maîtresse d'elle-même, continuant à vaquer à ses occupations journalières, comme si tout cela la laissait indifférente. Quelle étrange femme, et le docteur Calvet l'a déjà classée parmi les esprits inconscients.

Après tout, mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi pour elle.

Puis soudain, c'est un cri... des bruits de pas... des phrases hachées qui arrivent aux oreilles du docteur.

C'est Vera qui vient vers lui.

Massey... Kane... Kane... Massey... Ces deux noms frappent ses oreilles comme des coups de canon.

Course éperdue... joie délirante... deux hommes qui n'en peuvent plus, l'un portant l'autre. On court... on les soutient... on questionne... on dit n'importe quoi... on veut savoir... savoir.

Alors, celui qui tient encore sur ses jambes désigne son compagnon dont la respiration est tellement faible qu'on doute un instant qu'il soit vivant :

— Vite, occupez-vous de lui. Il ne faut pas qu'il meure.

CHAPITRE X

Norman tourna la tête dans la direction du docteur Calvet qui revenait du premier étage de la fusée.

Vera lui avait rapidement fait la piqûre stimulante et il commençait à peine à reprendre le cours normal de ses pensées. Il ne sut jamais combien d'heures il était demeuré étendu là, complètement inconscient du monde extérieur. Vera était restée auprès de lui et le petit sourire qu'il avait vu naître sur ses lèvres, à son réveil, lui avait fait comprendre qu'il était hors de danger.

— Comment va Massey ? lança-t-il à Calvet en essayant de se redresser.

— Il est plus solide qu'un chêne, c'est de la bonne fabrication, allez. Il est sauvé, mais il était vraiment temps. Avec le traitement de choc que je lui ai fait subir, il sera sur pied dans quelques heures. Voilà où j'apprécie la médecine du XXIV^e siècle, mais il faudra dorénavant oublier ce numéro, tout au moins en ce qui concerne les soins médicaux. Plus d'injections de cellules régénératrices... le stock est épuisé.

Il jeta dans un vide-ordures une petite boîte en carton et se tourna vers Vera :

— Il nous reste encore quelques antibiotiques à l'état primaire. Il paraît qu'autrefois on s'en accommodait fort bien.

Une question brûlait les lèvres de Norman et il la posa brusquement :

— Et Pascal ? Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Comment le saurais-je ?

— Oui, bien sûr... je pensais pourtant que...

Il ne put en dire davantage, car les effets du stimulant pratiqué à forte dose eurent raison de lui une fois encore, et il retomba dans un profond sommeil réparateur, dont il avait le plus grand besoin.

Lorsqu'il revint à la réalité, Massey était déjà dans la cabine, en grande conversation avec le docteur Calvet, tandis que Vera achevait de nettoyer la blessure de son épaule. Comme il se levait, les yeux du pilote se posèrent sur les siens, un instant, et les derniers événements lui revinrent en mémoire.

Il n'eut pas le temps d'approfondir davantage, car Massey lui lança :

— Kane, la situation est grave, et il va falloir éviter toute perte de temps. C'est très difficile à expliquer, et j'ai de la peine à comprendre moi-même. Il se passe quelque chose d'anormal sur cette planète, quelque chose qui dépasse notre imagination. Souvenez-vous des zombis. Ces êtres-là étaient sains de corps et d'esprit lorsqu'ils sont

arrivés ici, cela ne fait aucun doute. Il s'est passé quelque chose, et c'est ce quelque chose qui nous effraye.

Il se tourna vers le docteur Calvet, préférant laisser à ce dernier le soin d'entrer dans les détails.

— J'ai bien peur que Joel n'arrive à perdre complètement la raison.

— Joel ?

— Oui, depuis quelques jours son état m'inquiète sérieusement.

— Vous ne voulez pas dire...

— Il faut voir les choses en face, monsieur Kane ; il y a aussi la signorina Moretti dont l'état n'est guère satisfaisant, au grand désespoir de ce pauvre Pedro qui ne cesse de se lamenter.

— N'y a-t-il rien que vous puissiez faire ?

— Il faudrait pour cela que je connaisse la nature des symptômes. Même Freud perdrait son latin dans cette histoire. J'ignore tout de cette étrange maladie, bien que par moments...

Il se passa la main devant les yeux et se secoua :

— C'est comme un besoin de s'évader de ce monde de cauchemar. Vous n'avez qu'à regarder Joel et Giulietta, on dirait qu'ils prennent un plaisir sadique à vivre dans cet état.

Il se leva, fit quelques pas nerveusement, et vint se planter devant Kane :

— Un jour ou l'autre, ce sera notre tour, vous comprenez ?

Il y eut un long silence que personne n'osa troubler, puis Norman reprit :

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Oh ! petit à petit. D'abord le sujet reste rêveur, il ne parle pas, il ne comprend même pas ce qu'on lui dit. Aphasie motrice et sensorielle au dernier degré. Son esprit n'enregistre plus rien, d'où alexie complète. Parfois on dénote même certaines manifestations cycloïdales dans les cas d'euphorie. Il revient à la réalité, puis les crises deviennent plus rapprochées, jusqu'au jour où elles sont continues, et le sujet devient alors un zombi.

— Mais enfin, à tout effet il y a une cause. Vous devez avoir une opinion là-dessus, je suppose ?

Comme le docteur Calvet hésitait, Massey hocha la tête :

— Allez jusqu'au bout, docteur.

— Oui, bien sûr, il y a une cause, mais c'est essentiellement absurde et hors de la compréhension humaine. Évidemment personne ne peut rien affirmer, ce n'est qu'une hypothèse. Au début, j'étais persuadé que c'était dans le milieu ambiant de cette planète que se trouvait la cause des troubles occasionnés dans l'esprit humain. L'esprit est lié à la matière d'une façon assez étroite, vous le savez, et dégage des ondes d'ordre magnétique facilement captables à longue distance, si l'on s'en

réfère aux expériences des siècles précédents dans ce domaine. J'avais donc supposé qu'un phénomène ondionique d'une nature qui m'échappe pouvait influencer les charges émotives de notre esprit au point de créer chez l'être humain cet état d'aphasie, le phénomène ayant évidemment plus de prise sur les esprits dont l'émotivité est plus grande. Un enfant, une jeune fille, comme c'est le cas actuellement.

Il hésita encore avant de poursuivre, puis se décida :

— Ce serait une hypothèse, mais, dans ce cas, pourquoi cette planète serait-elle peuplée d'animaux dont la plupart sont identiques aux espèces de chez nous ? Alors qu'elle serait réfractaire à l'évolution humaine ? C'est contre la logique des choses.

— Peut-être que l'homme qui apparaîtra un jour sur ce monde sera différent de nous, avec un cerveau approprié au milieu ambiant.

— Cela m'étonnerait. On peut faire du café au lait en versant d'abord le café, et ensuite le lait, et obtenir le même résultat en inversant l'opération. Si l'homme qui vivra ici a un cerveau, il aura aussi un esprit, et qui dit esprit dit pensée, et des pensées de même nature que les nôtres. Donc nous revenons au même point de départ.

— Alors ?

— Alors il s'agit d'un accident, d'une chose dont personne ne peut concevoir l'origine ni même le but, quelque chose de conscient et qui agit selon des lois qui lui sont propres.

Norman s'était levé, les doigts crispés sur le dossier de son siège. Un instant, il fut choqué de la placidité de Vera qui achevait de panser l'épaule de Massey. Comment pouvait-elle assister à cette conversation avec autant de calme et d'insouciance ? Oui, bien sûr, elle devait savoir... tout le monde savait maintenant, même Massey qui venait d'allumer une cigarette.

Il attendit que le docteur Calvet reprenne la parole.

— Une monstrueuse créature qui se nourrirait d'esprit humain, comme une plante se nourrit de lumière et le feu d'oxygène... C'est assez répugnant comme idée, n'est-ce pas ?

— C'est ridicule.

— Alors demandez à Baxter si ce qu'il a vu était réel ou non.

— Baxter ? Que diable a-t-il vu ?

— C'était il y a quatre jours, alors qu'il revenait de chercher de l'eau. Il a d'abord été intrigué par des empreintes laissées sur le sol, près de la rivière. Il n'est pas très courageux, c'est vrai, mais il a tenu tout de même à rapporter un peu d'eau. C'est au moment où il revenait qu'il a entendu du bruit derrière lui. Une créature énorme, monstrueuse, le regardait fixement. C'était, paraît-il, une chose effroyable, horrible. Clifford est resté un long moment incapable de penser à quoi que ce soit, puis il a réagi au moment où le monstre bougeait et il s'est enfui.

Massey s'était levé à son tour.

— J'ai déjà vu « parrain », enchaîna-t-il à l'adresse de Norman, il ne ment pas, et son histoire se tient. Ne vous souvenez-vous pas de ces traces et de cette énorme bête que nous avons aperçue dans la forêt ?

— Oui, bien sûr, mais rien ne prouve que ce monstre soit responsable...

— Évidemment, vous avez raison, coupa le docteur Calvet, mais beaucoup en sont persuadés et Clifford le premier. Même le Père Jérôme n'est pas loin d'y croire.

— Et vous, docteur ?

— Moi ? Oh ! cette hypothèse en vaut une autre, n'est-ce pas ? Scientifiquement la chose n'est pas impossible, on a longtemps nié les pouvoirs télépathiques de l'être humain, et nous avons appris qu'un Centre de Rééducation était sur le point de se créer sur Voga VIII, afin d'utiliser les communications psychiques pour les futurs astronautes. On arrive à capter les pensées humaines, et à sonder les cerveaux jusqu'à un laps de temps de vingt-quatre heures après la mort du sujet. Des appareils électroniques captent, mesurent, reproduisent et transforment en images et en sons les pensées d'un simple humain. Donc la chose est possible. Pourquoi ne le serait-elle pas pour cette créature ?

Norman s'était levé nerveusement.

— Docteur Calvet, ne s'agirait-il pas plutôt d'un cas de folie collective ?

— Je n'ai décelé aucune manifestation d'hébéphrénie, de schizophrénie ou même de simple catatonie, si cela peut vous convaincre. Tout cela me dépasse, je vous l'ai dit.

Norman poussa un long soupir.

— Alors acceptons votre hypothèse, puisque nous n'avons pas le choix.

— Il n'est pas question de choix, s'emporta Calvet, dites tout de suite que je suis un crétin dolichocéphale, tant que vous y êtes.

Massey eut un rapide regard à l'adresse de Kane et celui-ci fit un effort pour reprendre son calme.

— Je n'avais pas l'intention de vous vexer, docteur, je me suis mal exprimé. Quoi qu'il en soit, la situation reste Critique, et nous avons déjà perdu trop de temps. Il nous reste encore beaucoup à faire si nous voulons nous en sortir.

Massey exposa rapidement son plan et le docteur Calvet l'approuva d'emblée avec enthousiasme. Évidemment il n'y avait pas une minute à perdre...

Calvet était déjà en train d'en parler avec le Père Jérôme lorsque Kane, qui s'apprêtait à les rejoindre, sentit une main se poser sur son épaule. Il fit face à Massey, dont le visage était devenu impénétrable.

— Je n'oublierai jamais que je vous dois la vie, Kane.
— C'est sans importance.
— J'ai trop de mémoire pour oublier, même tout ce que vous m'avez dit, dans la forêt.

*
* *

Effectivement, le seul espoir résidait dans la bouée automatique trouvée par Massey et Kane et l'idée du pilote était très acceptable. Selon lui, il suffisait de récupérer l'engin, de placer à l'intérieur un enregistrement magnétique expliquant par le détail la situation des naufragés, et de larguer la bouée qui reviendrait automatiquement à sa base de départ, c'est-à-dire la Terre.

Bien sûr, on donnerait les positions, tous les conseils nécessaires pour éviter l'influence néfaste de la zone dangereuse entourant la planète et l'on insisterait sur l'urgence des secours demandés.

Ce n'était qu'une question de jours, mais l'espoir était tellement grand que l'on en oubliait même la situation présente.

Bientôt Joel et Giulietta recevraient les soins nécessaires et le Père Jérôme retrouverait la paix de son esprit. Oui, ce n'était qu'une question de jours.

Massey lui-même avait abandonné l'idée de continuer la vérification des pièces récupérées lors de leurs premières inspections sur la planète, d'ailleurs les travaux effectués par Pascal dans ce domaine étaient loin d'être satisfaisants. Mais tout cela était de l'histoire ancienne.

Maintenant, l'espoir était grand... très grand...

De son côté, Kane s'emploierait à la réparation de la radio du bord, comme il l'avait promis, et rien ne serait négligé... rien...

Pendant ce temps, Massey emmènerait avec lui Clifford et Pedro jusqu'à la bouée. Massey avait déjà composé un long message sur l'enregistreur magnétique, fort heureusement intact, et dans peu de temps la Terre serait au courant de leur sort.

Évidemment, le concours de Clifford n'était pas pour enchanter Massey, d'autant plus que le jeune homme continuait à vivre dans la crainte perpétuelle de voir réapparaître son monstre de cauchemar, comme il se plaisait à le dire. Mais il était d'une constitution robuste et la mission projetée ne serait pas de tout repos. D'ailleurs, il n'avait pas le choix.

Les trois hommes quittèrent l'*Espérance* dès le lendemain matin à l'aube, laissant à Kane le commandement du camp.

Ils ne devaient revenir que trois jours après, complètement épuisés, mais Norman ne fut pas long à deviner la joie qui se peignait sur le visage buriné de Massey. L'entreprise avait réussi. Pedro riait de

toutes ses dents, comme un enfant un soir de Noël ; Clifford, plus renfermé, semblait quand même fier de lui. Après tout, pour une fois, il s'était rendu utile, et Norman n'eut pas la force de le plaisanter.

— Tout s'est très bien passé, expliqua Massey. La bouée est en route vers la Terre. Nous avons une sacrée chance, vraiment une sacrée chance. Et ici, quoi de neuf ?

— Ni meilleur ni pire, à part que le poste de radio est enfin réparé.

Massey ouvrit de grands yeux et resta un moment incapable de prononcer la moindre parole. Puis il murmura :

— Est-ce possible ?

— Oh ! une simple réparation de fortune, rien de plus. Mais si la chance continue à être de notre côté, il n'y a pas de raisons pour que ça ne tienne pas le coup. Malheureusement l'émission est très faible, nous manquons de puissance. Par contre, nous recevons très bien. J'ai d'ailleurs capté diverses communications provenant de notre système. Ce n'est pas encore parfaitement au point, mais d'ici quelques jours, ça ira mieux.

— Bravo, Kane, je vous fais confiance, répliqua Massey redevenu plus calme, cela nous permettra le cas échéant de guider nos sauveteurs.

Il jeta un coup d'œil dans la direction de Joel, étendu sur une couchette devant le petit baraquement et auprès duquel se tenait Véra.

— Il n'a pas repris connaissance, dit Norman à voix basse, pas plus que Giulietta. Nous avons dû la mettre dans la fusée, pour mieux la surveiller. Elle a tenté à plusieurs reprises de nous fausser compagnie.

Il hésita, puis se décida :

— Il y a aussi le Père Jérôme qui m'inquiète. Il reste prostré pendant des heures, sans même se soucier de ce qui se passe autour de lui. Ah ! j'avais hâte que vous reveniez tous les trois. D'un côté Vera qui ne parle presque pas, et d'un autre ce vieux fou de Calvet qui ne cesse de parler de ce monstre imaginaire. Heureusement que j'avais de quoi m'occuper...

Massey avait brusquement froncé les sourcils.

— Croyez-vous vraiment que nous ayons affaire à un monstre... imaginaire ?

— Comment, vous...

— Je vous pose une question, Kane... Norman secoua la tête à plusieurs reprises.

— Libre à vous de croire à cette stupidité, essaya-t-il de répondre.

— Répondez-moi franchement, insista Massey en le regardant fixement.

Cette fois, Norman parut se rembrunir et tourna légèrement la tête, les yeux perdus dans le vague.

— Je reconnais que cette situation n'est pas normale, mais pour

l'amour du ciel...

— Merci, Kane, c'est tout ce que je voulais savoir.

CHAPITRE XI

Des traces fraîches... des empreintes bien nettes dans le sol dur et rocailleux... une présence monstrueuse qui rôde la nuit tout près de l'*Espérance*... silhouette fugitive semant l'épouvante et l'effroi parmi les survivants de la fusée... un chien qui ne cesse de grogner sourdement, tapi devant le sas... et les jours passent dans une angoisse qui ne fait que croître.

Il faut attendre, attendre encore et ne pas perdre l'espoir. On n'entend déjà plus les paroles de réconfort du Père Jérôme. Son esprit n'est plus de ce monde, il vogue dans un univers encore insoupçonné, dans d'étranges paysages empreints d'une sérénité profonde. Peu lui importe à présent le sort de son propre corps, car son âme ne lui appartient plus. Il avance dans une grande plaine baignée d'une lumière éclatante, les êtres qu'il croise sur son chemin ne connaissent ni la tristesse ni la crainte, ils sont heureux et débordent d'une joie saine et merveilleuse. Il avance, guidé par une force mystérieuse qui le pousse vers cette source miraculeuse de paix. Bientôt il l'atteindra et tous ses rêves seront comblés... Mais le chemin est encore long... très long. Bah ! qu'importe, puisque la lumière est au bout. Il entend les voix de Joel et de Giulietta qui l'appellent sans cesse...

Joel... Giulietta... je viens avec vous.

*

* *

Des traces fraîches... des empreintes bien nettes dans le sol ocre et rocailleux...

Massey se tourna vers Norman :

— Je finirai par croire que Calvet avait raison. Nous y passerons tous, si ça continue.

Il désigna Pedro et Clifford en train de creuser deux nouvelles tombes.

— Nous manquons de médicaments, nous sommes à bout de nerfs, Dieu sait combien nous allons revenir... et cette maudite créature qui continue à s'acharner sur nous !

Il eut un geste de découragement vite réprimé et grogna :

— Il n'y aura bientôt plus de lait pour le bébé et Calvet se désintéresse déjà du pauvre bougre qui est en train d'agoniser à l'infirmerie. Pourtant, la bouée a dû atteindre la Terre depuis deux jours au moins : ils ne devraient pas tarder. Qu'attendent-ils ?

Le découragement commençait à s'emparer de la petite équipe et Massey craignait le pire si rien ne venait changer cette situation d'ici une huitaine de jours.

Que s'était-il passé ? Pourquoi ne recevait-on aucune réponse ? Pourquoi ce silence ?

Norman continuait les réparations minutieuses de l'émetteur-récepteur, mais on manquait de pièces nécessaires et d'outillage et Massey avait fort à faire pour maintenir l'ordre dans le camp. Vera était débordée et s'employait de son mieux à veiller auprès de Joel, de Giulietta et du Père Jérôme. Le triste spectacle qu'ils offraient n'était guère fait pour détendre l'atmosphère. Loin de là.

Après le repas du soir, hâtivement englouti, Norman, suivi de Vicky, rejoignit Vera, auprès de Joel toujours sans connaissance.

— Vous devez avoir besoin de repos, laissez-moi m'en occuper.

— Mais non, c'est le travail d'une femme, monsieur Kane.

— J'admire votre dévouement, Vera, vous êtes une chic fille.

— Est-ce également l'avis de votre ami Massey ?

— Oh ! ne faites pas attention. Je suis certaine que vous deviendrez les meilleurs amis du monde lorsque nous arriverons sur Terre. Vous verrez.

Vera évita son regard et une petite moue se dessina sur ses lèvres pleines.

Il eut l'impression que la jeune fille lui cachait quelque chose et qu'elle n'osait pas aller jusqu'au bout de ses pensées. Mais il n'eut pas le temps d'approfondir la question, car un bruit de voix lui parvint en direction de l'*Espérance*. Il vit surgir dans le sas la haute silhouette de Clifford Baxter et celle de Massey derrière lui.

Le jeune homme s'était déjà élancé hors de l'appareil, brandissant dans sa main droite une feuille de papier. Il devait être au bord de la démence, car ses jeux étaient injectés de sang et il respirait avec peine, incapable de maîtriser ses gestes nerveux et désordonnés.

— Norman Kane... Norman Kane... Ah ! je savais bien que votre nom me disait quelque chose. Il y a longtemps que je me creusais la cervelle pour me rappeler ce que vous êtes.

Calvet et Pedro s'étaient élancés à leur tour, attirés par le son de sa voix. Norman s'était redressé, face au jeune Baxter qui continuait à brandir une feuille du *New Sidéral de Voga VIII*, imprimée en colorembrun.

— Voilà ce que j'ai trouvé dans mes bagages, monsieur Kane. Votre photo figure en première page. Avouez que c'est très ressemblant, n'est-ce pas ?

Massey s'était avancé et tentait de lui enlever des mains le morceau de papier, mais Clifford se rejeta en arrière, lui échappant.

Norman n'avait pas bronché.

— Donnez-moi ce journal, Clifford, grogna Massey.

— Ça vous gêne peut-être que tout le monde apprenne que votre petit copain est un criminel... Oui, Norman Kane est un assassin et vous n'avez pas le droit de le protéger.

— Vas-tu te taire...

Le poing de Massey atteignit Clifford à la mâchoire et le jeune homme alla s'affaler dans la poussière, aux pieds de Calvet qui instinctivement s'était précipité vers le morceau de journal.

— Un assassin, haleta Clifford, nous avons un assassin parmi nous et vous le défendez.

Comme Massey allait encore se précipiter, Norman le retint.

— Ça suffit, Massey, laissez-le, il dit la vérité.

Un silence pesa un instant sur le petit groupe, tandis que Clifford se relevait péniblement. Norman se tourna alors vers Calvet qui achevait la lecture de l'article :

— Eh bien ! docteur, qu'attendez-vous pour le lire à haute voix. Ça peut m'intéresser aussi, vous savez ? Quand on passe deux années entre quatre murs, sans voir le soleil ni un seul être humain, on a peut-être le droit de savoir pour quelle raison, un beau matin, alors qu'on s'attend à être traîné vers les chambres de désintégration, on trouve la porte de sa cellule grande ouverte. Je ne pense pas qu'il s'agisse de pitié. Mon cas était sans appel.

Le docteur Calvet hocha lentement la tête, visiblement embarrassé.

— Non, bien sûr, on ne peut pas appeler cela de la pitié. Disons qu'ils ont préféré vous abandonner à votre propre sort, plutôt que de perdre un temps inutile à vous exécuter eux-mêmes. Vous n'étiez d'ailleurs pas seul dans ce cas.

— Combien ?

— Cinq, chacun dans un secteur différent de la planète.

Il y eut un nouveau silence que personne n'osa rompre, mais Baxter donnait maintenant des signes d'excitation extrême. Calvet essaya encore une fois de le calmer, mais ce fut en pure perte. Le malheureux garçon n'avait plus le contrôle de ses esprits et c'était à présent à un véritable dément que l'on avait affaire.

Sur l'ordre de Calvet, Vera s'était précipitée vers la trousse du docteur, qui avait l'intention de faire un piqûre calmante à l'infortuné, mais il n'en eut pas le temps.

D'un bond, Clifford s'était rué vers Massey et avait saisi le pistolet ultra-sonique accroché à sa ceinture. Tout cela avait été si rapide que le pilote n'avait pas eu le temps de l'esquiver.

Braquant l'arme dans la direction de Norman, il hurla :

— Assassin... misérable assassin... c'est de ta faute si nous crevons tous ici. Pourquoi n'as-tu pas essayé de réparer la radio dès le début, hein ? Tu savais que de n'importe quelle façon tu ne pouvais pas t'en sortir, et tu nous as sacrifiés... Tous... Maintenant il est trop tard, mais ça m'est égal... ça m'est égal...

Norman bondit au moment où la rafale balayait le sol à l'endroit où il se trouvait. Les gestes désordonnés de Clifford le sauvèrent, une fois

de plus, alors qu'il tirait encore vers lui. Norman vit Massey, couché plus loin, prêt à bondir dans les jambes du jeune homme, mais celui-ci reculait, le visage agrandi par l'épouvante, tout en continuant à tirer dans une direction différente.

— Le monstre... je vous avais bien dit qu'il reviendrait...

Tous s'étaient retournés d'un même mouvement, mais ils ne distinguèrent rien dans l'obscurité qui noyait la campagne environnante.

Et Clifford tirait toujours vers son invisible ennemi, l'injure à la bouche.

— Non, il ne m'aura pas... je l'en empêcherai... je l'en empêcherai...

Ils le virent se précipiter hors du campement en continuant de tirer au hasard. Bientôt il se perdit dans la nuit et ce fut le silence.

Pedro fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Il faut faire quelque chose, nous devons le retrouver.

— Non, pas maintenant, répliqua Massey, ce serait trop dangereux, il est armé.

— Ça devait arriver, émit faiblement Calvet, ce garçon m'inquiétait depuis quelques jours, j'aurais dû mieux le surveiller.

— Je vous en prie, docteur, votre responsabilité ne va pas jusque-là. Que tout le monde regagne l'appareil. Clifford peut revenir et Dieu sait ce dont il est capable.

Il se tourna vers Norman :

— Vous prendrez la première faction. Il reste encore un pistolet dans le poste de pilotage.

— Massey, je voudrais vous parler.

— Je ne crois pas que ce soit utile, Kane, il n'y a rien à dire. Absolument rien.

Et il s'engouffra dans le sas.

CHAPITRE XII

Norman prit la première faction mais dans l'*Espérance* personne ne dormit, l'atmosphère était vraiment trop lourde.

Norman comprit ce qui se passait dans l'esprit de ses compagnons. Pendant deux longues heures, il resta tout près du hublot, perdu dans ses pensées. Pourquoi avait-il fallu qu'on lui rappelât son crime et ce qu'il était en réalité ?

Depuis plusieurs jours, il avait presque oublié, il se sentait l'égal de ses compagnons. Et voilà que brusquement il ne pouvait plus compter sur leur amitié. Il était redevenu le paria, l'être indésirable que l'on n'accepte que par la force des choses. Il entendit Massey allumer nerveusement cigarette sur cigarette, Calvet remuer sur sa couche, et Pedro soupirer sans arrêt. Vera non plus ne dormait pas, il le savait.

Les seuls à rester insensibles, hors de cette histoire, étaient Joel, Giulietta et le Père Jérôme, et le malheureux en train d'agoniser à l'étage supérieur, et dont on entendait les râles sourds par la porte restée entrouverte.

Ce cauchemar n'allait-il donc jamais se terminer ? Même Vicky était resté à l'écart, comme si Norman portait encore sur lui l'odeur de son crime... Son crime...

Il revit soudain la scène avec la même précision que la première fois, alors qu'il avançait vers le mystérieux appareil, s'attendant à voir surgir les responsables du bombardement. Ses mains crispées se serraient autour d'un cou fragile et il entendait aussi les mêmes paroles articulées par une bouche contractée par la douleur :

«— Je t'en supplie... Norman... aie pitié de moi... je t'expliquerai...

Il les connaissait, hélas ! trop bien. Oui, tout cela avait commencé un soir que Norman...

— Eh bien ! monsieur Kane, je vous ai demandé si vous désiriez un peu de café.

Comme en un rêve, il vit le visage de Vera près du sien. Il eut un geste de recul et revint enfin à la réalité.

— Eh bien ! monsieur Kane, que se passe-t-il ?

Vera se tenait devant lui, une tasse de café fumant à la main.

— Oh ! oui, merci, Vera. Vous ne dormiez donc pas ?

Pour toute réponse, elle lui présenta la tasse, dont il s'empara. Il fut surpris de cette attention et observa un instant la jeune femme tout en buvant le liquide à petites gorgées. Ses nerfs étaient à fleur de peau et une révolte soudaine s'empara de lui.

— Pourquoi tant de sollicitude à mon égard ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que je vous raconte pourquoi j'ai moisie pendant

deux ans dans une cellule ? Vous voulez savoir à quoi ressemble un criminel ? Eh bien ! ne vous gênez pas, profitez-en.

Vera s'était redressée.

— Vous vous trompez, Norman, ni moi ni personne n'avons cette envie. Il y a longtemps que nous le savions.

Il la regarda, incrédule.

— Si, croyez-la. Au début, nous n'avons pas trop prêté attention à votre nom, mais on a fini par se rappeler. Les journaux et la visiophonie ont beaucoup parlé de votre affaire.

Massey venait de lâcher ces mots d'un trait et Norman se retourna vers le pilote qui maintenant lui faisait face.

— Oui, il n'y avait que Clifford à n'être pas au courant, mais nous n'en avons jamais parlé devant lui. À quoi bon, n'est-ce pas ?

Norman se passa une main moite devant les yeux et se secoua.

— Je regrette sincèrement ce que j'ai dit, Vera.

— Oh ! c'est déjà oublié.

— Je crois que vous feriez mieux de vous reposer, enchaîna Massey, c'est à mon tour.

Comme le pilote prenait sa place devant le sas, Norman qui était redevenu maître de lui revint vers son compagnon.

— Massey, écoutez-moi. J'ignore ce qui se passe, mais je viens d'avoir une sorte d'intuition. Cela s'est déjà produit une fois chez moi, au début, et voilà que ce soir le phénomène recommence.

— De quoi s'agit-il ?

— Difficile à expliquer. Je me demande ce qui se serait passé si Vera n'était pas venue m'apporter du café. J'étais perdu dans des pensées, mais je n'étais pas dans un état normal. C'est un peu comme si j'avais glissé dans le passé, revivant exactement les instants déjà vécus, et je ne pouvais rien faire pour chasser toutes ces pensées de mon esprit. Elles prenaient corps... oui, c'est cela, elles prenaient corps autour de moi. Massey, est-ce que vous comprenez ?

Le pilote s'était relevé en fronçant les sourcils.

— Oui... je crois comprendre, j'ai déjà éprouvé une sensation analogue dans la forêt, quand vous m'avez ramené. Mais je n'ai plus rien ressenti de pareil.

— Écoutez, Massey, j'ai l'impression que le danger devient plus sérieux. Selon la charge émotive, les souvenirs contenus dans notre esprit irradient avec plus ou moins de puissance. Lorsqu'ils sont émis faiblement, nous conservons notre état normal, mais si nous venons à nous abandonner à des pensées profondes, imprégnées fortement dans notre conscience, alors nous n'en sommes plus maîtres. Ce sont elles qui nous dominent. Et je crois que c'est ce qui s'est passé pour tous les autres.

— Je crois que nous ferions mieux d'en parler avec le toubib, fit

Massey.

Il revint bientôt avec Calvet, et Norman lui expliqua rapidement son idée. Calvet resta un moment à réfléchir, puis déclara :

— Ce n'est pas aussi simple que cela. Il y a bien cette teneur émotive sous-jacente qui règle nos souvenirs. Des pensées de culpabilité, d'instinct sexuel, de remords ou de regrets pour des actes que nous aimerions ou non revivre, je ne sais encore. Cela est fréquent journallement dans le processus continuuel de notre mémoire. Mais il n'y a pas que cela et j'en ai personnellement fait l'expérience. Il y a aussi les pensées qui naissent simplement de notre imagination. Tenez, l'autre jour je pensais tout bêtement qu'il me serait agréable de pouvoir manger un bon poisson. C'est un fait, j'adore les poissons et nous en sommes particulièrement privés dans ce coin. C'est peut-être ridicule de vous avouer cela, mais je vous cite l'exemple qui me vient à l'idée. Eh bien ! un instant je me suis vu devant l'*Espérance* en train de dévorer une friture. J'ai été effrayé de la perfection de cette pensée, puis il y en a eu d'autres, et toutes semblaient accaparer mon esprit avec une force insoupçonnée. Je n'ai pas eu l'occasion de trop approfondir le phénomène, d'autant plus que j'ai été trop occupé ces derniers temps, et que je n'ai pas une minute à moi pour me replonger dans mes rêveries. D'ailleurs, je pense que nous nous trouvons tous dans le même cas. Nous sommes trop absorbés journallement pour nous laisser aller à des pensées ridicules.

— Donc le phénomène se présenterait sous divers aspects, remarqua Vera.

— Malheureusement, et c'est ce qui est déroutant.

— Et que devient votre monstre de cauchemar ? insista Norman.

— Il a raison, renchérit Massey, cela flanque votre théorie par terre. Il n'est plus question d'un corps privé d'esprit, mais d'un organisme dépassé par ses propres pensées.

— Il y a tout de même une cause à cela. Quelle que soit sa nature, nous ne pouvons nier qu'elle existe.

— D'accord, mais permettez-moi une question, intervint Vera. D'après vous, comment se comporte le bébé ?

Calvet cligna des yeux :

— Ma foi, pour l'instant, il va très bien.

— Si quelque chose ou quelqu'un devait s'attaquer à notre esprit pour l'accaparer, croyez-vous que son influence ne se serait pas exercée sans peine sur celui d'un être pratiquement sans défense ?

— Possible, mais Joel et Giulietta étaient les plus vulnérables de nous et ils ont été atteints.

— Et Vicky ?

— Le chien ? Mais c'est un animal ! Il est dans le même cas que tous les animaux de cette planète. Vous n'allez tout de même pas

comparer son esprit au nôtre !

— Voilà qui renforce mon opinion, enchaîna Norman. Évidemment, Vicky et tous les animaux de cette planète sont à l'abri du phénomène, parce qu'ils ne possèdent pas un esprit capable de pensées profondes, de même que le bébé. Le danger provient du fait qu'il nous arrive de penser fortement.

— Je ne l'ai jamais nié, et c'est ce contact que nous déclenchons nous-mêmes qui nous fait devenir les esclaves de... enfin de... cette chose qui nous dépasse. Je n'oublierai jamais les dernières paroles de Clifford.

— Mais, bon sang, s'emporta Norman, il est devenu complètement cinglé. Il n'y avait pas plus de monstre ce soir que de friture l'autre jour devant *l'Espérance* !

— Vous en êtes si certain que cela ?

— Vicky n'a même pas aboyé.

Le docteur Calvet haussa nerveusement les épaules et préféra couper court.

— Soit ! Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant que si nous voulons rester normaux, il faut surveiller nos réactions mentales. La moindre défaillance peut nous coûter cher. Il faut faire n'importe quoi, travailler sans arrêt et nous occuper l'esprit d'une manière presque continue.

Il baissa la voix pour ajouter :

— Massey, confiez n'importe quelle besogne à Pedro. Il ne faut plus qu'il reste à se lamenter auprès de Giulietta, un de ces jours, je crains qu'il ne résiste pas. C'est le seul qui m'inquiète pour l'instant.

Massey n'eut pas le temps de répondre, car à cet instant une rafale sonore et caractéristique se répercuta autour de *l'Espérance*.

Tous bondirent en même temps.

— Clifford ! cria Massey, voilà qu'il recommence.

Pedro, qui avait fini par s'endormir, avait été tiré brutalement du sommeil et il accourut sans attendre. Les rafales continuaient à frapper le sol autour de l'engin, et il était à craindre qu'elles ne finissent par provoquer de sérieux dégâts sur *l'Espérance*.

La nuit était profonde et Massey, jetant un coup d'œil par le sas entrebâillé, ne distingua rien.

La voix du jeune dément leur parvint dans le lointain. Clifford continuait à crier à leur adresse : « Je vous détruirai tous, tant que vous êtes, misérables lâches. Mais sortez donc... Sortez... »

Massey regarda ses compagnons.

— Nous ne pouvons rien faire avant l'aube, murmura-t-il.

— Je doute que vous puissiez lui faire entendre raison, rétorqua Calvet. Espérons que ça ne durera pas jusque-là.

— Que voulez-vous dire ?

— Clifford peut très bien être la première victime de sa folie meurtrière. Dans la majeure partie des cas, c'est en général ce qui se passe. Mais cela peut aussi être très long.

Les premières lueurs de l'aube se dessinèrent enfin à l'horizon. Bientôt il ferait plus clair, et on pourrait agir dans un sens ou dans l'autre. Massey ne tenait plus en place.

Une nouvelle rafale balaya la poussière juste devant l'*Espérance*. Il était à deviner qu'avec le jour le tir du dément allait devenir plus précis, et la situation allait bientôt s'aggraver.

— Je vais y aller, grogna Massey en fixant à sa ceinture le pistolet qui constituait pour l'instant la seule arme du bord.

Calvet s'interposa :

— C'est de la folie, vous allez vous faire descendre bêtement.

— Je vais essayer de l'avoir par surprise en bénéficiant de l'obscurité.

Pedro fit à son tour la grimace :

— Je crois que le docteur a raison. Vous ne l'aurez jamais vivant, et c'est lui qui vous abattra.

— Si vous voulez mon avis, émit Calvet après une légère hésitation, je crois que le mieux serait d'essayer de l'attirer jusqu'ici pour l'avoir mieux à portée.

Massey fronça les sourcils :

— Vous voulez donc que je l'abatte froidement ?

— Voyons, Massey, il n'y a pas d'autre solution. C'est lui ou nous.

— Je regrette, mais je n'en aurai jamais le courage. Calvet se retourna et eut un geste de colère.

— Alors que quelqu'un d'autre s'en charge, répliqua Pedro, tandis que son regard croisait à la dérobée celui de Norman.

Calvet avait pivoté sur ses talons et son visage se tendit à son tour dans la direction de Norman, mais il n'osa pas aller jusqu'au bout. Tout juste essaya-t-il de biaiser de son mieux :

— Oui, il faut que quelqu'un s'en charge. Quel est votre avis, Kane ?

— J'ai compris, je suis tout désigné pour cette besogne, j'aurais dû vous éviter la peine de me le rappeler.

Vera s'était avancée, les traits crispés.

— Vous n'êtes qu'une bande de misérables. Vous n'avez donc pas honte ? Oh ! vous me faites tous horreur, tous ! Vous n'avez même pas le courage de tuer vous-même celui que vous venez de condamner. Et vous, Norman, dites quelque chose, au moins...

Calvet s'avança vers elle, les dents serrées, au moment où une nouvelle grêle de projectiles ultra-soniques faisait voler en éclats la toiture du baraquement extérieur.

— Essayez de comprendre les choses et mesurez vos paroles. Il n'y

a que deux personnes ici capables de mettre un terme à la folie de Clifford. Massey et Kane. Des deux, c'est Kane qui doit prendre les risques et non Massey, que cela vous plaise ou non !

Kane l'écarta de son passage sans se préoccuper de la brusquerie de son geste et tendit la main vers le pilote.

— Allons, finissons-en, passez-moi le pistolet.

L'arme à la main, il se rua hors de l'appareil et sa silhouette se perdit dans la semi-obscurité.

Dans la fusée, ce fut le silence. Personne n'osait parler et on attendait, le cœur anxieux.

Ne tenant plus en place, Vera retourna dans le réfectoire, laissant les trois hommes devant le sas.

Et les minutes s'écoulèrent, interminable, tragiques.

Un drame était en train de se jouer à l'extérieur, un drame atroce dont on n'osait deviner le résultat.

Massey venait d'écraser sur le sol le mégot de sa sixième cigarette et Calvet marchait de long en large avec sa nervosité habituelle. Seul Pedro était resté sur son siège, la tête dans les mains, incapable de la moindre réaction.

Il fallait pourtant faire quelque chose, ne pas se laisser aller... Surtout ne pas trop penser... Oui, ne pas penser.

Calvet s'en rendit compte brusquement et il se mit à parler de choses et d'autres, de bêtises, de futilités. Il disait n'importe quoi, afin de garder son contrôle. Massey lui aussi réagit au moment où il sentit qu'il était en train de glisser dans un abîme de souvenirs qui l'oppressaient.

Il ordonna à Pedro de s'occuper du rationnement de la journée et surtout de l'alimentation du bébé. Il voulait des rapports précis. Bien sûr, il y avait ceux qu'avait établis Norman, mais il fallait les reprendre, les vérifier. Il fallait tenir le coup jusqu'à ce qu'on sache...

C'est Calvet qui mit fin à ces ridicules conversations. Il venait d'entendre un bruit de pas devant la fusée.

— Écartez-vous, souffla Massey en se collant contre la paroi entrebâillée du sas.

Le bruit de pas se rapprochait petit à petit et bientôt une silhouette se dessina derrière le baraquement.

Que se passerait-il si c'était Clifford qui revenait ? Personne n'osait y penser, et pourtant...

En évitant de faire le moindre bruit, Massey avait avancé la main dans la direction d'un coffre mural et s'était emparé délicatement d'une longue clé anglaise. Clifford, si c'était lui, serait bientôt à sa portée, et alors...

Ils reconnurent enfin la voix de Kane qui leur criait :

— Vous pouvez sortir, il n'y a plus rien à craindre.

Ils se ruèrent tous hors de l'appareil et se précipitèrent vers Norman qui tenait toujours dans sa main droite le pistolet ultra-sonique.

Mais ils eurent un mouvement de recul devant l'arme que Norman continuait à braquer vers eux.

— Rassurez-vous, je n'ai pas eu besoin d'intervenir. Clifford était déjà mort lorsque je l'ai retrouvé.

— Comment ?

— Il a glissé dans une crevasse et s'est brisé le crâne.

— Vous avez récupéré le pistolet, au moins ? demanda Pedro en s'avançant.

Aussitôt Norman dirigea le canon de son arme dans sa direction.

— Restez où vous êtes, je n'ai pas fini de parler. Le pistolet était inutilisable, le chargeur énergétique ne fonctionnait plus.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, Kane, rugit Massey les poings serrés. Où voulez-vous en venir ?

— À ceci. Désormais, c'est moi qui commande ici. J'en ai par-dessus la tête de toutes vos mesquineries de bas étage, et de toutes vos hypocrisies. Je n'attendais de vous ni pitié ni compréhension. Bien sûr, vous saviez qui j'étais... cela vous travaillait les méninges, le nom de Norman Kane, mais personne n'osait le crier sur les toits. Après tout, sans être d'une grande utilité, je pouvais tout de même rendre de menus services. Aller descendre Clifford, par exemple. Quant au poste de radio, eh bien ! c'est venu un peu tard, mais il y a tout de même des résultats. Alors on s'est contenté d'oublier ma mauvaise volonté du début... et monsieur Kane par ci, monsieur Kane par là. Et vous, Massey, vous avez préféré entrer directement dans mes bonnes grâces. Avec un criminel, on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Mieux vaut faire vibrer la corde de l'amitié. C'est une précaution élémentaire à ne pas négliger. Je vous ai observé dans la forêt. Vous aviez peur dans votre délire, plus de moi que de votre propre sort, et il n'était pourtant pas brillant. J'aurais pu vous laisser crever, mais je vous ai ramené pour pouvoir connaître la joie de vous dire tout cela un jour. Si je m'étais écouté, je n'aurais jamais fait quoi que ce soit pour vous aider à sortir de ce pétrin. Qu'est-ce que ça va me rapporter, à moi, si nous nous en sortons ? Hein, voulez-vous me le dire ? Est-ce qu'on a déjà fait quelque chose pour moi, a-t-on seulement essayé de comprendre pourquoi j'en étais arrivé là ? Qu'un pilote de fusée commette des erreurs, qu'il ne soit pas capable de résister à toutes les épreuves qu'on lui fait subir, cela n'a aucune importance, l'État se charge de payer ses fautes s'il en a commis, et on se contente de le limoger. Mais qu'un homme comme moi se laisse emporter un jour parce qu'il en a assez d'être ridiculisé par tous ses amis jusqu'au jour où il trouve sa femme dans le lit d'un autre, alors on n'excuse pas son geste. Pour la société on a inventé des noms. Assassins ! Criminels ! Tous dans le même sac !

Norman était à bout de souffle et la colère empourprait son visage. Devant lui, personne n'avait bronché. Il se domina rapidement et ajouta d'un ton plus calme :

— Oh ! rassurez-vous ! Je vous aiderai jusqu'au bout, allez ! Il y en a qui méritent un sort meilleur, et c'est à ceux-là que je pense.

Il rengaina son arme, passa au milieu des trois hommes et, devant le sas, se heurta à Vera. Un instant, leurs regards se croisèrent. Les paroles étaient parfaitement inutiles.

CHAPITRE XIII

Deux nouvelles journées s'écoulèrent encore, plus terribles et plus angoissantes que les autres. Norman passait la majeure partie de son temps à la réparation minutieuse de l'émetteur-récepteur et chacun s'occupait de son mieux, évitant de penser à la situation qui s'aggravait d'heure en heure.

Existait-il encore le moindre espoir ? Et toujours ce silence, cette incapacité de comprendre pourquoi la Terre n'avait pas répondu à leur appel de détresse.

C'est alors que Norman apparut dans le réfectoire, le visage bouleversé, incapable de se maîtriser, tellement l'émotion le serrait à la gorge.

— Je viens de capter un message qui nous est adressé, lâcha-t-il d'un trait. Venez vite.

Tous se précipitèrent en désordre derrière lui. Il avait regagné son poste, devant l'émetteur-récepteur, réglant la fréquence avec minutie, donnant toute la puissance dont était capable le poste qu'il venait de réparer.

On entendit d'abord des parasites, des crachements, qu'il eut vite fait d'éliminer, puis enfin une voix lointaine, assourdie, que l'on entendait très faiblement, mais que l'on pouvait comprendre.

Le cœur battant, l'oreille tendue, ils entendirent :

— Allô... l'*Espérance*... désirons parler au commandant Jean-Pierre Massey... Allô... l'*Espérance*... répondez si nous entendez... Allô... l'*Espérance*...

Une joie fantastique les gagna tous et leurs yeux s'emplirent brusquement de larmes brûlantes. On se regardait, on hésitait, on ne savait si on devait croire à cette espèce de miracle. En quelques secondes, on avait tout oublié, et un espoir immense les avait tous envahis.

D'une main qui tremblait un peu, Kane tendit le micro à Massey et brancha l'émetteur.

— Essayez toujours, dit-il, nous manquons de puissance, mais ça vaut la peine.

Massey approcha le micro de sa bouche :

— Allô... ici Jean-Pierre Massey... avons reçu votre appel... Ici Jean-Pierre Massey... Nous vous entendons très bien... Où êtes-vous... Qui êtes-vous ?

Il répéta ces paroles plusieurs fois et les secondes qui suivirent parurent affreusement longues, tandis qu'à travers l'espace la réponse leur parvenait enfin :

— Ici, lieutenant Lucien Landay... réponse bien reçue... sommes

obligés d'utiliser au maximum nos capteurs hyperspatiaux pour recevoir vos émissions... Soyez bref, notre installation n'est que provisoire et très mal équipée.

— Où êtes-vous ? Sur Terre ?

Il y eut un nouveau silence, puis bientôt la voix reprit, entre deux crachements sonores :

— Nous vous parlons depuis la planète Ourga, dans le système B.47 de la Constellation de la Lyre.

Le petit groupe qui était à l'écoute ne comprit pas. Personne n'osa donner un avis quelconque. Ils se regardèrent en silence, et Massey se décida enfin.

— Je ne comprends pas. Comment êtes-vous au courant de notre position ? Je n'ai jamais entendu parler de la planète Ourga. Expliquez-vous !

Silence.

Crachements...

— Votre position était indiquée dans l'enregistrement placé dans la bouée que nous avons récupérée.

— Mais c'est impossible, elle était à destination de la Terre...

— Vous faites erreur, commandant. Cette bouée nous appartient. Je m'explique rapidement. Je fais partie d'une expédition qui a quitté la Terre il y a un peu plus de cinq ans, terrestres évidemment, pour une mission de reconnaissance organisée par la Confédération Intergalactique. Nous avons découvert, par pur hasard, une planète du type terrestre dans le système B.47 de la Lyre. Un peuple charmant, et dont l'évolution peut être comparée à celui de la Terre, vers le milieu du XX^e siècle. Le major Flynt et moi-même avons été laissés sur Ourga afin d'établir les premières bases d'un contrat commercial et scientifique, selon les instructions qui nous ont été données. Nous avons ordre de rester sur Ourga jusqu'au retour d'une mission extraordinaire envoyée par la Terre après que notre appareil ait rejoint sa base. Malheureusement, nous n'avons jamais reçu la moindre nouvelle des nôtres. Votre message n'explique rien à ce sujet. Où sont-ils ? Que sont-ils devenus ? Êtes-vous au courant ? Répondez.

Massey avait froncé les sourcils et c'est un peu nerveusement qu'il déclara :

— Je suis navré, lieutenant, mais nous n'avons retrouvé que l'épave de votre appareil. Personne n'a survécu. Mais comment se fait-il que la bouée vous ait rejoint ?

Cette fois le silence fut plus long et une autre voix, plus affaiblie, leur parvint :

— Ici major Flynt. Nous sommes consternés par ce que vous nous apprenez. La bouée avait en effet été réglée sur notre base provisoire d'Ourga et devait servir de liaison entre l'astronef et nous en cas de

pépin. Il faut croire que les événements se sont passés différemment que ce qui était prévu.

D'une voix tremblante, Massey posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Avez-vous une fusée à votre disposition ?

— Malheureusement non, commandant, sans cela nous ne serions pas restés sur Ourga pendant cinq ans.

Ces paroles firent l'effet d'une douche froide sur tout l'équipage. Tout le monde fut anéanti, incapable de la moindre réaction, et l'enthousiasme du début avait fait place soudain à un abattement profond.

Il fallut interrompre l'émission, car l'installation de Flynt et de Landay donnait des signes indubitables de faiblesse, et la suite de l'entretien fut reportée à quelques heures plus tard.

*

* *

La situation demeurerait évidemment toujours aussi critique, car il était compréhensible que l'on ne pouvait plus désormais compter sur l'aide de Flynt et de Landay, ces deux hommes ne disposant d'aucun moyen de regagner la Terre.

Mais Norman, après être resté quelques instants à l'écart de ses compagnons, rejoignit ces derniers en s'écriant :

— Il ne faut pas désespérer, il y a peut-être un moyen de nous en sortir.

— Dites toujours, grogna Calvet.

— Si la technologie de la planète Ourga est aussi avancée que l'assurent nos correspondants, ils doivent disposer de moyens assez puissants pour usiner les pièces qui nous manquent. Voici donc ce que je propose. Faisons immédiatement l'inventaire des pièces en question, donnons-en à Flynt et Landay les descriptions précises et demandons-leur de les fabriquer d'urgence.

L'idée de Norman était excellente et la suite était facile à comprendre. Puisque la bouée avait regagné sa base, elle était également capable, après un nouveau réglage, de revenir à son point de départ et d'apporter ainsi aux naufragés les pièces usinées sur la planète Ourga. Une fois les réparations terminées, on mettrait le cap vers la Lyre, on embarquerait les deux Terriens, et on regagnerait la Terre tous ensemble.

Vera fut la première à sauter de joie, tellement elle trouvait l'idée merveilleuse et parfaitement réalisable. Tout le monde approuva chaudement et Massey ne perdit pas une seconde pour commencer l'étude du rapport qu'il devait envoyer à Ourga, au sujet des pièces défectueuses.

Pendant plusieurs heures, tout le monde s'employa à aider Massey et Kane. On travaillait dans l'enthousiasme et chacun se sentait plein d'un bonheur extraordinaire.

On fut bientôt en mesure de pouvoir donner toutes les directives nécessaires aux deux Terriens restés sur Ourga et on le fit sans perdre de temps, aussitôt que Norman eut établi la communication avec les deux hommes.

Ceux-ci approuvèrent à leur tour, avec une surexcitation non dissimulée, l'idée de leurs compatriotes, et promirent de faire exécuter les travaux sans perdre de temps, d'autant plus que le gouvernement dans lequel ils s'étaient fixés était tout disposé à leur donner toute l'aide nécessaire. D'autre part, c'était également la seule chance pour les deux Terriens, s'ils voulaient avoir un jour une possibilité de revoir leur planète natale, où leurs familles devaient déjà les considérer comme disparus.

On coupa l'émission et ce ne fut que le lendemain que Norman reçut la réponse définitive du lieutenant Landay. Les plans des pièces à usiner avaient été transmis, et la confection de ces pièces serait vraisemblablement terminée dans un délai de vingt-quatre heures. La bouée serait larguée aussitôt et dans trois jours au maximum elle atteindrait l'*Espérance*, comme prévu.

Massey envoya un message de remerciement aux dirigeants de cet État. Flynt et Landay se chargeraient de le transmettre.

La journée s'acheva dans une détente fort appréciée de tous, car à présent on pouvait entrevoir sans peine la fin de tout ce cauchemar. Encore quelques jours de patience et ce serait le départ.

Vera entra dans le poste de pilotage alors que Norman s'apprêtait à prendre un peu de repos.

— C'est grâce à vous si nous nous en sortons, Norman, fit-elle après une légère hésitation. Je tenais à vous dire, au nom de tous, que nous vous en sommes très reconnaissants et que...

— C'est très gentil à vous, Vera, mais ce que les autres peuvent penser de moi à présent m'indiffère totalement.

— Pourtant ils sont sincères. Oh ! je ne cherche nullement à les excuser.

— Peut-être les comprenez-vous mieux que moi !

— Vous êtes dans l'erreur, Norman. On ne vit pas avec le passé. Pendant longtemps, cela a été ma grosse erreur, à moi aussi.

Elle eut un geste vague et lui refit face :

— Croyez-moi, Norman, il y aura des jours meilleurs sur la Terre. Et je vous aiderai, je vous le promets.

Norman eut envie de s'élancer vers elle et de la prendre dans ses bras, mais quelque chose le retint au fond de lui-même. Non, il ne pouvait pas. Plus maintenant.

Il se contenta tout juste de hocher la tête à plusieurs reprises et murmura :

— Merci, Vera !

*
* *

Depuis le matin, Massey n'avait pas cessé de consulter son bracelet-montre électronique. Cela ne pouvait plus tarder. La bouée ne devait plus être bien loin.

Tout avait merveilleusement cadré jusque-là et le dernier message reçu de la planète Ourga avait été empreint d'optimisme. Déjà Flynt et Landay avaient transmis aux naufragés la position exacte du système B.47 de la Lyre. Si tout marchait bien, il suffirait de trente-six heures tout au plus à l'*Espérance* pour atteindre le lieu du rendez-vous.

Une réception officielle était même prévue pour les hardis astronautes que tout le monde avait hâte de connaître.

Ce fut comme une explosion de joie lorsque Massey, toujours en faction devant l'écran du téléradar, annonça tout à coup qu'il venait de repérer l'image de la bouée.

C'était exact.

Le petit engin allait bientôt pénétrer dans le champ attractif de la planète et le pilote automatique déclencherait la manœuvre délicate prévue par Massey, pour éviter les perturbations néfastes du champ magnétique.

Tous les compagnons étaient réunis devant l'écran sur lequel l'image devenait de plus en plus précise.

La bouée pénétra enfin dans le champ d'attraction. On repérait son image à chaque passage de l'aiguille au-dessus du point zéro.

Une nette décélération fut enregistrée chez l'appareil qui continuait à se rapprocher, au fur et à mesure de ses révolutions en spirales.

Bientôt les passages enregistrés se succédèrent avec le même intervalle de temps et le visage de Massey prit soudain une gravité extrême.

Comme personne n'osait l'interroger, il se leva et frappa du poing à plusieurs reprises sur la table de contrôle.

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible...

— Voyons, que se passe-t-il ?

L'image de la bouée venait une fois de plus de s'enregistrer sur l'écran du téléradar.

— C'est la catastrophe, murmura faiblement Massey. J'ignore ce qui a pu se passer, mais la bouée semble privée de contrôle.

— En êtes-vous sûr ? demanda Kane.

— Vous ne comprenez donc pas ce qui se passe ? rugit Massey, les

poings crispés sur la table. La bouée est devenue un satellite artificiel de la planète. Le pilote automatique n'a pas fonctionné comme prévu, quelque chose a dû se détraquer dans cette foutue mécanique. Privée de ses commandes, la bouée continuera à toucher au-dessus de nos têtes jusqu'à la fin de nos jours, et même au-delà. Vous avez compris maintenant ?

Une fois de plus, le désespoir s'abattit sur le petit groupe. Sur le moment, on n'avait pas réalisé exactement la signification des paroles de Massey, mais bientôt on comprit à quel point la situation était grave.

Pendant quelques instants encore, ils s'affairèrent dans de nouveaux calculs, firent le point, vérifièrent l'altitude et la vitesse de la bouée. Les résultats furent d'une cruelle évidence. La bouée accomplissait son temps de révolution autour de la planète à une vitesse voisine de trente mille kilomètres seconde, vitesse nécessaire pour qu'une masse devienne satellite de la planète sur laquelle ils se trouvaient, compte tenu de sa force de gravitation et de sa propre masse.

Massey coupa d'un geste sec la projection du téléradar et se tourna vers ses compagnons d'infortune :

— Nous jouons de malchance depuis le début. Jusqu'à la fin de nos jours, nous allons nous contenter de voir passer nos pièces de rechange dans cette maudite caisse d'acier que nous ne pourrons jamais récupérer. C'est à désespérer de tout.

— Il faut en informer d'urgence la planète Ourga, fit Kane en se précipitant vers le poste de radio hyperspatial.

Il obtint la communication au bout d'une heure et Massey mit rapidement Flynt et Landay au courant de la catastrophe. Les deux Terriens apprirent la nouvelle avec consternation, mais il ne fallait évidemment pas compter sur le moindre encouragement de leur part, car Landay, la voix brisée d'émotion, ne put que dire :

— Nous ne disposons malheureusement pas d'aucune autre bouée, vous le savez. Et le stade d'évolution de la planète Ourga ne permet pas encore à nos amis de fabriquer des engins de ce genre. Ils ignorent tout, ou presque tout, des voyages dans l'espace. Ils ne sont qu'au début de leur ère atomique, exactement comme c'était notre cas sur la Terre vers les années 1930 à 1940.

Massey paraissait réfléchir intensément. Il se décida soudain :

— Lieutenant Landay, pourquoi ne leur donneriez-vous pas les directives nécessaires pour construire une bouée ?

Il y eut un long silence, entrecoupé de crachements, et l'on dut cette encore interrompre l'émission pour une nouvelle heure.

Il faut croire que le lieutenant Landay avait déjà réfléchi à l'idée préconisée par Massey, car c'est lui qui parla le premier aussitôt que le contact fut rétabli.

— Dans les grandes lignes, idée très acceptable, commandant. Mais ni Flynt ni moi-même ne sommes capables de mener l'entreprise à bien. Nous ne sommes pas des spécialistes.

— Je n'en suis pas un non plus, mais je crois pouvoir m'en tirer. On simplifiera les problèmes s'il le faut, mais je vous répète qu'on peut y arriver.

Nouveau silence, et la voix de Flynt, cette fois :

— Cela va demander trop de temps.

— Nous essayerons de tenir le plus longtemps possible.

— Ce sera long...

— Mais il s'agit de plusieurs vies humaines, major. Il y a des malades, des gosses et une femme. Il faut absolument tenter le coup, sinon nous sommes perdus, je vous ai tout expliqué dans le message.

— Je sais. Mais nous devons nous en référer aux gouvernements d'Ourga. Cela va demander la mobilisation d'importantes usines, une quantité colossale de matière première. Les moyens manquent, ici. Nous allons quand même tout essayer. Nous vous rappellerons plus tard.

*

* *

La réponse leur parvint le lendemain, alors que s'achevait tristement le maigre repas de midi et que Vera venait d'annoncer que d'ici huit jours on manquerait de lait et de farines alimentaires pour le bébé. C'est Landay qui parla :

— Commandant Massey, nous nous trouvons aux côtés du président Monol, responsable du Comité Spécial de la Sécurité de la planète Ourga. Cet organisme peut en quelque sorte s'apparenter à celui de l'O.N.U. dont on a tant parlé au XX^e siècle chez nous. Il a été informé de la question et en a immédiatement référé avec tous les membres du comité.

Quelques hésitations, puis :

— Je vous traduis intégralement les paroles du président Monol : « Amis Terriens, nous sommes malheureusement dans l'impossibilité de vous venir en aide, malgré l'immense désir que nous en éprouvons. Nous avons appris à connaître vos semblables par l'intermédiaire du lieutenant Landay et du major Flynt qui nous ont apporté l'espoir de parvenir un jour à établir une entente parfaite avec, non seulement la Terre, mais également les autres planètes identiques à la nôtre. Nos moyens sont très loin d'égaliser les vôtres, et la planète Ourga est encore divisée en une multitude d'États ne pratiquant pas tous, hélas ! la même politique. Chacun d'eux lutte pour faire prédominer sa propre politique, travaillant obstinément à être le premier. Vous comprenez pourquoi, dans de telles conditions, il m'est impossible d'accepter

votre proposition. Ici les intérêts des uns et des autres se heurtent journellement et farouchement. Un tel secret, que vous vous proposez de nous livrer, risque de bouleverser brutalement l'économie politique et sociale de la planète, de ruiner un nombre important de sociétés en réduisant à néant tous nos moyens d'énergie actuels. Un tel pas en avant ne s'effectue pas en quarante-huit heures, il faut du temps pour cela, vous le savez, et nous ne sommes pas encore prêts pour un tel bouleversement. Mon exposé de la matinée a produit ce que vous appelez un krach dans les opérations boursières. La planète entière est en effervescence depuis ce matin. Ce problème est très grave, plus que vous ne le pensez peut-être. Vous comprendrez donc que je ne puis accepter que vous me livriez vos secrets. Ce serait amener les populations d'Ourga à des conflits internationaux que j'ai le devoir d'éviter. Je compatis sincèrement à votre situation, et tous mes semblables partagent mes regrets. Nous souhaitons tous que vous parveniez à trouver le moyen de mettre un terme à votre dramatique situation et nous vous aiderons au maximum dans la mesure de nos possibilités. »

Long silence.

— Ici Flynt qui vous parle. Nous sommes désolés, commandant Massey. C'est à contrecœur que je suis obligé d'interrompre l'émission. Tenez-nous au courant, nous resterons à l'écoute. Quoi qu'il en soit, nous sommes de tout cœur avec vous.

— Merci, major. Terminé.

Et Norman coupa les circuits.

CHAPITRE XIV

Et toujours cette bouée qui passait et repassait sans cesse au-dessus d'eux...

On pouvait presque l'apercevoir à l'œil nu, le matin à l'aube et le soir au crépuscule, reflétant les rayons de l'astre incandescent, tandis que son image s'inscrivait sur l'écran du téléradar. Massey, d'un geste de rage, avait lancé un grand coup de pied dans l'appareil, ce qui eut pour effet de faire voler en éclats le large écran de verre. Il devait plus tard regretter sa nervosité, mais, soulagé, il s'était écrié :

— À la fin, ça devenait un supplice.

Il continua à tourner comme un lion en cage dans la salle de pilotage et Norman passait des heures entières à réfléchir à ce problème insoluble.

Mais la situation ne cessait d'empirer de jour en jour, et bientôt la petite équipe allait manquer de ravitaillement. Pour l'instant, là était le grand problème. Norman ne le cacha pas à ses compagnons.

Si la première question était de gagner du temps, il fallait penser avant toute chose à assurer les repas des naufragés.

Certes, l'endroit manquait de végétaux comestibles et surtout de viande fraîche, mais pourquoi n'en trouverait-on pas dans les environs ?

Massey et Mingo furent désignés pour tenter l'expédition-nourriture. Massey accepta un peu à contrecœur de partir, étant donné que l'ordre venait de Kane, mais il n'y avait pas le choix.

Il pensa soudain que tout serait différent s'il était en possession de l'arme ultra-sonique, cette arme qui assurait à son propriétaire une domination absolue et le droit de commander.

Mais il ne s'arrêta pas davantage à cette pensée qui n'avait fait que l'effleurer et il décida avec Mingo d'aller poser quelques pièges de l'autre côté des collines.

Les deux hommes partirent au petit matin et restèrent absents toute la journée.

C'est seulement lorsque l'astre déclinait à l'horizon qu'on les vit apparaître, accourant vers l'astronef.

Massey et Pedro gesticulaient et criaient des phrases que la distance ne permettait pas de comprendre.

Mais il était évident qu'il s'était passé quelque chose.

Suivi de Vera et de Calvet, Kane se précipita à la rencontre des arrivants et c'est Massey qui, ayant le premier repris son souffle, entra dans les détails :

— Nous avons trouvé notre bouée, pas très loin d'ici... ainsi que le coffre.

Son bras indiquait le sud-est, dans la direction des hautes collines mauves.

— Et Pascal ?

— Il n'est pas question de lui. Dieu seul sait où il se trouve. Nous avons cherché toute la journée. Il a disparu sans laisser de traces...

— La bouée est-elle en état de fonctionner ?

Massey fit une grimace :

— Je ne pense pas. D'ailleurs, Pascal a dû être victime d'une panne sèche. Je l'avais prédit. Les réservoirs sont vides. J'ai vérifié.

Norman hocha la tête à plusieurs reprises et poussa un profond soupir.

— Eh bien ! cela ne nous avance pas à grand-chose. Mais Massey le retint par le bras :

— J'ai eu tout le temps pour réfléchir à cette question.

Norman jeta un coup d'œil dans la direction de Pedro qui tenait dans ses mains le cadavre d'un petit animal à la fourrure épaisse et chatoyante. Norman se dit que si la chasse avait été maigre, l'idée de Massey valait peut-être la peine d'être écoutée.

— Vous allez comprendre, expliqua le pilote ; c'est peut-être risqué, mais ça peut se tenter. Nous disposons maintenant d'une bouée de secours. Je dis intentionnellement de secours, car c'est le terme qui convient le mieux à l'usage que je veux en faire. Il nous est désormais impossible de compter sur une aide quelconque, nous devons essayer de nous en tirer par nous-mêmes. Notre seul espoir maintenant est de trouver l'énergie nécessaire à faire décoller la bouée. Nous la projetterons dans l'orbite de celle qui contient les pièces usinées sur Ourga.

Norman plissa les yeux et Calvet toussota légèrement.

— Continuez, grogna-t-il, c'est très intéressant.

— Si nous arrivons à propulser notre bouée dans l'orbite de l'autre, à une vitesse identique, de manière à nous y accoler, je me sens capable, avec un des équipements dont nous disposons dans l'*Espérance*, d'atteindre cette maudite carcasse de ferraille. Une fois à bord, il y a de grandes chances pour que j'arrive à réparer le fonctionnement du pilote automatique et à ramener au sol la bouée et sa précieuse cargaison. Est-ce que vous me suivez ?

— Jusque-là, c'est parfait, émit Norman, mais vous oubliez le principal. Le moyen de faire décoller notre engin.

— Figurez-vous que j'y ai déjà pensé, monsieur Kane. Il eut un léger sourire et continua sur le même ton :

— Les réservoirs de l'*Espérance* contiennent encore un bon petit stock d'hydrazine, malheureusement nous ne sommes pas bien riches en oxygène liquide. Si vous l'ignorez, sachez, monsieur Kane, que l'oxygène, dans ce vieux coucou, est employé comme oxydant de

l'hydrate d'hydrazine. Nous avons de l'oxygène en quantité dans l'atmosphère que nous respirons, mais nous manquons de moyens pour le rendre liquide. Voici donc mon idée : il nous est peut-être possible de remplacer ce gaz par de l'acide nitrique, sans toucher évidemment à l'oxygène liquide qui sera indispensable à l'*Espérance* pour son départ.

— Où en trouverez-vous ?

— Nulle part, nous en fabriquerons. N'importe quel candidat au légendaire certificat d'études serait capable d'en faire autant.

Il accentua ces mots avec un malin plaisir, tout en fixant sur Norman ses petits yeux malicieux.

— La formule est très simple. Il suffit d'avoir du soufre et du salpêtre en quantité suffisante, et ce n'est pas très compliqué d'en trouver par ici, si on s'en donne la peine. Une fois que nous aurons obtenu l'acide sulfurique nécessaire, en le dosant convenablement avec le salpêtre, nous obtiendrons assez d'acide nitrique pour agir sur nos réserves d'hydrazine. Évidemment, ce ne sera pas de tout repos, car il va falloir nous atteler à une rude besogne.

Norman et Calvet se regardèrent à la dérobée, et ce fut Vera qui rétorqua :

— Je pense que nous devons vous faire confiance, Massey.

Le pilote prit la direction de la fusée et lâcha :

— Prenons d'abord quelques heures de repos et demain matin nous établirons un programme de travail.

*

* *

Dès les premières heures de la matinée, tout le monde était debout et un nombre incalculable d'outils fut retiré des coffres de l'*Espérance* : pelles, pioches, sacs, marteaux, pieux, etc. Vera resta seule à bord pour s'occuper des malades et du bébé.

Il fallut d'abord explorer la région, et c'est seulement dans les endroits humides que l'on put trouver le nitrate de potassium, communément appelé salpêtre. Vers le milieu de la matinée, le docteur Calvet en releva des traces dans une large dépression calcaire, près des collines.

En ce qui concernait le soufre, la chose fut plus délicate, car on ne put le découvrir qu'à l'état de sulfure ou de sulfate, malgré le terrain volcanique qui s'étendait au voisinage des collines.

Le travail s'avérait bien plus long qu'on ne l'avait prévu, et, à la fin de cette première journée d'efforts pénibles, les résultats étaient assez maigres. Fort heureusement, la petite bouée n'exigeait pas une quantité d'énergie comparable à celle de l'*Espérance*, d'autant plus qu'on cherchait seulement à la propulser à une altitude relativement

faible. S'il le fallait, on la délesterait de tout son équipement inutile, de façon à réduire au minimum la force de propulsion.

Massey avait d'ailleurs établi des calculs précis et avait décidé d'organiser les préparatifs à l'endroit même où gisait la bouée.

Il suffisait simplement de convertir, grâce au catalyseur du bord, l'anhydride sulfurique en acide sulfurique, après traitement des sulfates et sulfures bien entendu. Le salpêtre, une fois distillé avec l'acide sulfurique, donnerait l'oxydant nécessaire que l'on emmagasinerait dans la bouée, dont la centrale facilement démontable aurait été, auparavant, remplie d'une partie de l'hydrazine contenue dans les réservoirs de l'*Espérance*. Une délicate manœuvre devait permettre à ce gaz précieux de changer de réservoir, mais Massey se portait garant de l'opération.

Au sixième jour, les quatre hommes, complètement exténués, avaient extrait du sol des environs assez de matière première pour tenter l'expérience.

Nul n'avait prêté attention au coffre de métal qui gisait toujours aux côtés de la bouée et dont l'utilité devenait maintenant négligeable, si l'on s'en référait à l'idée qu'avait eu Norman au sujet de l'usage qu'on pouvait en faire. D'ailleurs le temps passait et le reste était plus urgent.

On s'était nourri avec des herbes et des racines arrachées çà et là, évitant toute perte de temps, et Vera n'avait appris où l'on en était qu'au moment où les quatre hommes étaient revenus dans l'*Espérance* pour retirer des réservoirs le précieux carburant.

À peine s'ils avaient écouté les paroles de la jeune femme au sujet du bébé, qui n'avait cessé de pleurer pendant toute l'opération.

— Nous ne le sauverons pas, avait murmuré faiblement Vera, en essayant de calmer l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Il est sous-alimenté.

— Nous ne pouvons rien faire d'autre, répondit sèchement Massey.

— Mais vous ne voyez pas qu'il est en train de mourir d'inanition ?

— Je n'y peux rien... personne n'y peut rien...

Calvet s'était redressé. Il semblait à bout de forces et paraissait avoir vieilli de dix ans :

— Oui, je sais, il faudrait du lait, trouver un animal quelconque qui puisse lui en donner, mais c'est impossible, nous ne connaissons rien de la faune de cette planète.

— Docteur, je vous en supplie, faites quelque chose...

— Vera, essayez de comprendre. La seule chose possible est encore de faire durer les réserves. Continuez le même rationnement, toutes les deux heures ajoutez un biberon que vous préparerez avec de l'eau sucrée et une demi-pastille vitaminée. S'il résiste jusqu'à demain matin, il peut y avoir de l'espoir. Ces produits chimiques déjà fort

anciens ne sont pas très indiqués pour des enfants en bas âge, mais nous ne possédons pas autre chose. Surveillez sa température dès ce soir, et à la moindre irritation de l'épiderme, appelez-moi.

Il donna un coup de pied violent à Vicky qui grognait près de lui et s'écria :

— Éloignez cette bête, elle devient assommante ! !

Le pauvre Vicky ne comprenait heureusement pas le drame qui se jouait chez ses frères supérieurs.

*
* *

Vers la fin de la journée, on put commencer à amener l'acide nitrique dans le réservoir de la bouée, et, afin de ne pas perdre de temps, il fut décidé que tout le monde resterait sur place.

Kane alluma un grand feu autour de la bouée, car on avait décelé dans le courant de la journée la présence d'une énorme bête dans les parages.

Cette présence avait de nouveau fait réapparaître les craintes de Calvet, mais il réussit à se dominer, car ni Kane ni Massey n'avaient fait la moindre allusion à la phobie du médecin. Seul, Pedro paraissait un peu plus nerveux que d'habitude.

Malgré tout, on surveillait dans la direction de l'*Espérance*, et il avait été convenu que Vera enverrait des signaux lumineux si l'enfant venait à donner des signes inquiétants.

Mais les heures s'écoulèrent dans un silence angoissant sans que rien ne se produisît.

Massey, qui était mort de fatigue, prit quelques heures de repos en même temps que Mingoz, tandis que Kane et Calvet continuaient leur besogne.

Ils furent remplacés plusieurs heures après par leurs compagnons qui avaient un peu récupéré et, au petit jour, Kane, dans un demi-sommeil, se sentit tiré par la manche.

C'était Massey qui était en train de le secouer. Tout était prêt.

L'expérience projetée était loin d'être simple et Massey avait dû, pendant les derniers jours, étudier minutieusement toutes les données du problème, lequel consistait à conditionner l'équilibre dynamique de la bouée autour de la planète.

L'engin devait acquérir une vitesse équilibrant la force d'attraction exercée par la planète d'une part, et la force centrifuge résultant de sa course en orbite.

Celle-ci, loin d'être circulaire, devait au contraire être très elliptique, comme celle de la bouée propulsée par Flynt et Landay. Après avoir vaincu l'action freinante des couches atmosphériques, la bouée, lancée à la verticale, s'inclinerait à 90°, compte tenu de la

vélocité finale laquelle, suivant l'exactitude des calculs, devait amener l'engin dans l'orbite déterminée.

Massey avait eu le temps de vérifier le mécanisme de guidage de la bouée et était certain de pouvoir corriger les erreurs éventuelles de ses calculs d'une façon ou d'une autre. L'engin était maniable et pouvait être guidé, tant que le système de propulsion fonctionnerait.

Au bout d'une heure, Massey se déclara prêt à tenter une première expérience, et, après avoir délesté la bouée de tout l'équipement superflu, il enfila le scaphandre protecteur et s'inséra dans l'étroit habitacle après avoir conseillé à ses trois compagnons de s'éloigner d'une bonne centaine de mètres.

L'instant était pathétique. Tout le monde attendait, anxieux, le résultat de la tentative. Bientôt les réacteurs latéraux vomirent feu et flammes et le petit appareil s'éleva, d'abord lentement, puis en augmentant sa vitesse. Il bondit finalement dans le ciel pur et disparut bientôt aux yeux des trois hommes.

Quelques secondes plus tard, il réapparut à l'autre bout de l'horizon, grossissant à vue d'œil. Habilement manœuvré par Massey, il revint prendre place à l'endroit qu'il avait quitté quelques instants auparavant.

La tête de Massey émergea de la coque. Norman se précipita le premier et, comme il arrivait près de la bouée, il entendit le pilote lui crier :

— Tout marche bien, il y a de l'espoir. Aucune objection, chef ? On peut y aller ?

Et, sans attendre la réponse de Norman, il jeta à ce dernier un regard chargé de haine et d'ironie et rabattit sur lui le casque transparent du scaphandre.

Quelques secondes plus tard, il disparaissait à nouveau dans le cigare d'acier et Norman préféra rejoindre rapidement Calvet et Mingo qui n'avaient pas bronché. Il fut près d'eux au moment où la bouée se perdait dans l'immensité du ciel.

Massey n'avait pas caché que l'opération serait très délicate, surtout la réparation du pilote automatique de l'autre bouée, qui pourrait demander plusieurs heures.

En somme, si tout marchait bien, il fallait compter sur une bonne vingtaine d'heures avant son retour. Et c'était encore un minimum.

Norman ne put s'empêcher de lever la tête vers le ciel, au moment où il reprenait le chemin de l'*Espérance*.

Dans le fond, Massey avait du cran et il s'en voulut de l'avoir jugé peut-être un peu trop sévèrement.

C'est avec un sourire de confiance que Vera reçut les trois hommes devant le sas. L'état du bébé ne donnait lieu à aucune inquiétude et il paraissait avoir résisté au traitement prescrit par le docteur. D'ailleurs ce dernier, après l'avoir examiné, hocha la tête :

— Avec un peu de chance, grommela-t-il, il peut encore tenir quelques jours.

Mais tous les espoirs paraissaient maintenant permis et bientôt ce cauchemar serait oublié... Bientôt...

L'interminable attente commença à bord de l'*Espérance*, où déjà chacun s'était empressé de reprendre ses occupations. Tout devait être prêt dès que la bouée reviendrait. Les maigres réserves du bord seraient suffisantes pour atteindre Ourga ou la Terre... Trente-six heures... Quand on a souffert de longues semaines, quelle importance ?

On ne pouvait plus se permettre la moindre perte de temps. Et Massey, là-haut, dans le vide, devait lui aussi compter les heures.

Massey...

Comment cela se passait-il ?

Norman chassa nerveusement toutes ces pensées, car le moindre relâchement de sa tension nerveuse pouvait lui être fatal, il le savait. Et toujours cette hallucinante perspective de se voir sombrer dans le néant... cette oppression... cette crainte... ce danger implacable qui planait sur eux...

Quelle affreuse chose !

Mais il fallait oublier cette menace... surtout ne pas y penser... surtout pas... ni lui, ni Calvet, ni Vera, ni Mingoz.

Ni Mingoz, évidemment. Mais pourquoi était-il resté agenouillé auprès de Giulietta, dans cette attitude ridicule ? Pourquoi ?

D'un bond, Norman s'était précipité vers le jeune homme et l'avait attrapé par les épaules :

— Mingoz !... Mingoz !...

Il parut faire un violent effort sur lui-même pour revenir à la réalité.

— Eh bien ! Mingoz, qu'est-ce qui vous prend ?

Vera et Calvet étaient accourus, et Norman lança au docteur :

— Nous n'aurions pas dû le laisser seul.

Déjà Pedro Mingoz reprenait ses esprits et son visage se détendit un instant.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... Giulietta...

— On vous a pourtant prévenu, malgré Calvet. Laissez Giulietta tranquille. Vous ne pouvez rien pour elle, vous le savez.

Des larmes affluèrent aux yeux du garçon.

— Vous n'avez donc jamais aimé de votre vie ? Giulietta est tout ce qui me reste.

— Il ne s'agit pas d'elle, comprenez-le une fois pour toutes, mais de

vous.

— Oui, je le sais.

— Alors essayez de faire un effort, si vous voulez vous en sortir.

Mingoz secoua la tête.

— Oui, docteur, je vous le promets, excusez-moi.

Les heures passèrent, longues et monotones, et nul n'osait encore spéculer sur les chances de Massey qui normalement ne devait plus tarder maintenant. Bien sûr, il pouvait y avoir un peu de retard, dû à la mise au point du pilote automatique, mais aux premières lueurs de l'aube, on serait fixé.

Ah ! si seulement Massey avait été moins impulsif, peut-être aurait-on pu, grâce au téléradar, contrôler les résultats de la tentative, mais l'appareil était désormais inutilisable.

Personne ne dormit cette nuit-là et Norman surveilla Mingoz sans arrêt, évitant de le laisser seul le moindre instant, prêt à intervenir à la moindre défaillance. Il remarqua également que Calvet était plus nerveux que d'habitude, ses mains tremblaient et ses petits yeux étaient plus mobiles que jamais.

Ce devait être l'impatience, c'était compréhensible. Le système nerveux était mis à rude épreuve, et il fallait toute l'autorité de Norman pour arriver à supporter convenablement cette cruelle attente et cette affreuse incertitude.

Combien d'heures encore ?...

CHAPITRE XV

La violente accélération du départ avait plaqué Massey contre le plancher caoutchouté de la bouée, mais il avait rapidement repris son équilibre normal dès que l'engin eut atteint l'altitude de 700 kilomètres.

Tout avait parfaitement fonctionné jusque-là et un rapide examen des instruments de contrôle lui avait appris que tout se déroulait normalement, comme prévu.

Certes, la manœuvre la plus délicate était le réglage précis du degré d'inclinaison, et lorsque la bouée commença l'amorce en orbite, il poussa un long soupir de soulagement, car le rapide calcul auquel il se livra lui apporta la certitude qu'il n'avait encore commis aucune erreur.

L'inclinaison de l'orbite coïncidait exactement avec celle de l'autre bouée.

Restait maintenant l'ultime manœuvre qui consistait à doser les charges propulsives en réserve, de manière à rejoindre la bouée privée de contrôle et s'y accoler après avoir atteint sa vitesse propre.

Massey vit le compteur énergétique donner des signes de faiblesse au moment où il repérait dans le viseur périscopique l'image du petit appareil. Au-dessous de lui, le globe immense de la planète se précisait dans la nuit violacée du vide, mais la beauté du spectacle le laissa indifférent. Tout son esprit était concentré sur les gestes précis qu'il allait accomplir dès que le but serait atteint. Il les connaissait maintenant par cœur, comme s'il les avait répétés maintes et maintes fois.

Les secondes qui suivirent lui parurent durer des siècles et il utilisa jusqu'aux dernières gouttes le précieux carburant pour guider convenablement son engin qui bientôt glissa dans le vide côte à côte avec sa réplique.

Le moment était décisif, et Massey, très décontracté, serra dans sa main gantée le sac étanche contenant les outils provenant du coffre de l'*Espérance* et il fit jouer le mécanisme de sécurité de l'ouverture. La plus petite maladresse devait lui être fatale, il ne l'ignorait pas, et le moindre faux mouvement pouvait le projeter dans le vide pour l'éternité, le condamnant à une fin horrible.

Il fixa à un crochet de sa ceinture l'extrémité d'une cordelette souple et très résistante, dont l'autre bout était solidement amarré à l'intérieur de la bouée, puis résolument il s'engagea dans l'ouverture béante, évitant des mouvements trop brusques. Ce n'est que lorsque son corps fut à demi dégagé qu'il apprécia la distance le séparant de l'autre engin.

Quelques mètres à peine !

Mais à cet instant, il sentit qu'il pâlisait étrangement.

Dans un silence absolu, les deux appareils, presque côte à côte, continuaient leur course effarante dans le vide, mais il était facile de constater que de seconde en seconde l'engin qu'occupait encore Massey semblait perdre de la vitesse par rapport à l'autre. C'est du moins l'impression qu'éprouva le pilote à ce moment-là, mais il ne tarda pas comprendre la véritable raison du phénomène.

Son appareil dérivait sur une orbite ayant probablement quelques fractions de seconde d'écart sur l'inclinaison calculée, et il était à prévoir que bientôt les deux appareils allaient s'éloigner progressivement l'un de l'autre. Il n'y avait pas à hésiter et Massey se hissa complètement sur la coque, prêt à bondir.

Après avoir calculé son geste, il s'élança résolument dans le vide avec une aisance incroyable, due à l'absence de pesanteur.

Sa main libre agrippa solidement le montant d'acier de l'ouverture.

Plaqué contre la bouée, il décrocha rapidement le filin fixé à sa ceinture et la corde resta suspendue derrière lui, toujours rivée à la bouée qui s'éloignait de plus en plus.

Mais qu'importait maintenant, puisqu'il avait atteint son but !

Au prix de plusieurs efforts, il parvint à manœuvrer le système de fermeture du sas et, avec des précautions infinies, il se glissa dans l'ouverture.

À l'arrière, dans un petit coffre, il aperçut les diverses pièces usinées sur Ourga, et cette constatation lui fit du bien.

Il savait qu'il disposait encore d'une dizaine d'heures devant lui, s'il s'en référait aux instruments de contrôle fixés à son poignet qui lui indiquaient avec exactitude la quantité d'oxygène dont il disposait dans ses réserves dorsales.

Il fallait donc à tout prix réparer le pilote automatique avant la fatale échéance, et c'est avec un calme étonnant que Massey entreprit la vérification des délicats organes.

Toute son attention était désormais concentrée sur ce travail intense où la moindre seconde avait son importance dans cette rude bataille de l'homme contre la mécanique.

Des vis à enlever... des écrous à manipuler... des connexions à débrancher... des circuits à déplacer... et puis des pinces... des clefs... des tournevis qui changeaient de main à chaque instant dans une hâte fébrile.

Et bientôt des pensées qui affluent dans le cerveau de l'homme dont la seule préoccupation est d'arriver au but poursuivi.

Et pourtant, elles pénètrent, s'entrechoquent, se bousculent, s'en vont, reviennent, s'estompent et réapparaissent, prennent corps et s'accrochent à l'esprit de Massey dont les gestes deviennent

mécaniques sous l'emprise de cette inhibition brutale et désordonnée.

Des mots... des phrases... des bribes de conversations... le tout à l'état de pensée. Peu importe la langue dans laquelle tout cela est émis. Peut-on faire une différence entre la pensée d'un Zoulou et celle d'un Martien ?... Un être pensant de la Nébuleuse d'Andromède ne pense-t-il pas comme un Vénusien ? DES PENSÉES... DES PENSÉES... que seul un subconscient naturel peut capter et comprendre...

Alors Massey capte et comprend.

Il comprend mal tout d'abord cet influx violent qui harcèle son esprit et s'insinue peu à peu au fond de son être... au fond de cette Volonté qui reste tendue et inaltérable. Car Massey connaît le danger. Il le connaît trop. Et pourtant... ces mots... ces phrases...

Toujours ces mêmes désirs... ce même espoir... cette violence dans les sentiments que seul un être humain est capable de ressentir. On dirait soudain que des milliers de malheureux se sont unis dans un destin qui reste le même à travers le temps et l'espace. Un monde entier semble crier sa joie délirante et sa sublime jouissance.

Bientôt, ce sont des images très nettes qui affluent dans l'esprit de Massey... des paysages de rêve, des sites merveilleux... Des êtres aux formes diverses qui se croisent dans des scènes étranges et qu'il a du mal à saisir... car tout cela est fugitif... à peine perceptible... L'Univers entier lui offre ses merveilles, comme si l'imperfection n'avait aucune place dans cet étrange milieu dont l'origine et le but nous dépassent...

Que le monde est beau ! La vie est une merveille !

DES PENSÉES... DES PENSÉES...

Les mains du pilote s'affairent toujours... et les heures passent...

Tournevis... clefs... pinces... connexions... écrous... vis... des mains dans une jungle de métal... et un esprit tendu imprégné de PENSÉES...

Et au dehors le silence... le vide glacial... le Monde impénétrable... l'Univers indifférent...

*

* *

Norman avait été le premier à s'élancer hors de l'*Espérance*.

Cette fois, il n'y avait plus de doute.

Ce point qui grossissait à vue d'œil à l'horizon, il en distinguait maintenant les formes.

Massey avait réussi.

Il ne fit même pas attention à Vera qui courait derrière lui, ni aux paroles incompréhensibles criées par le docteur Calvet demeuré dans le sas.

Massey avait réussi. Cela seul comptait pour lui, à présent !

Norman et Vera foncèrent vers l'endroit où paraissait vouloir se diriger le petit appareil. Mais celui-ci semblait vraiment se comporter d'une façon étrange.

Un instant, on eut l'impression qu'il allait se poser tout près de l'*Espérance*, mais, emportée par son élan, la bouée reprit de l'altitude et bientôt, avec toute la puissance de ses réacteurs de freinage, elle amorça une nouvelle courbe qui l'emporta vers l'endroit où Massey avait pris le départ.

Il fut à craindre un moment que l'appareil allât s'écraser contre les parois rocheuses des collines bordant l'horizon, mais il n'en fut heureusement rien, et la bouée prit un contact assez brutal avec le sol, dans un épais nuage de poussière ocre et de flammes pourpres.

Vera et Norman, sans dire un mot, s'élancèrent dans un nouvel élan, craignant pour la vie de Massey. Mais au moment où ils arrivèrent à proximité de la bouée, le pilote se dégageait de l'appareil, en tirant derrière lui une caisse de métal.

Après avoir ôté son casque et aspiré avidement une longue bouffée d'air, il fit un geste en direction de Norman, criant :

— Vite, Kane, aidez-moi.

Il montrait une large déchirure dans son scaphandre, au milieu de la poitrine. Sans demander d'autre explication, Norman entreprit de se débarrasser de son équipement. C'est alors qu'il s'aperçut que le sang coulait abondamment d'une profonde blessure.

— Ce n'est rien, fit Massey en reprenant péniblement son souffle. Un peu de boulot pour Calvet... mais rien de grave, je ne crois pas.

Vera sans hésiter avait appliqué un mouchoir en guise de tampon contre la plaie et elle le fixa autour de la poitrine de Massey à l'aide d'une ceinture afin d'arrêter l'hémorragie.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Norman. Massey réprima une grimace et secoua la tête :

— C'est un miracle que je ne me sois pas écrasé au sol. Ce n'était qu'une réparation de fortune, évidemment.

Il désigna la caisse métallique :

— Les pièces que nous désirions. Il faudra faire vite, sinon nous sommes fichus... vous entendez... nous sommes fichus.

— Que voulez-vous dire ?

Massey prit une longue respiration :

— Je sais maintenant que Calvet était dans l'erreur la plus absolue, tout comme Baxter. Il n'y a jamais eu de monstre redoutable sur cette planète. Tout simplement des bêtes ordinaires dont la taille et l'aspect n'ont rien de rassurant, certes, mais comme il en existe sur des milliers de mondes identiques à celui-ci. Non, et c'est encore plus grave. Ce n'est pas par un pur hasard que, depuis des siècles, les êtres pensants qui ont abordé cette maudite planète ont éprouvé les mêmes

symptômes... Non, j'en suis certain. Vous aviez raison en disant qu'il ne s'agissait pas d'un corps privé d'esprit, mais d'un organisme dépassé par ses propres pensées lorsque vous faisiez allusion aux zombis. La cause est purement mécanique. J'ignore tout des propriétés de cette mystérieuse couche électromagnétique qui entoure la planète, mais ce que je sais, c'est qu'elle retient les radiations émotives qui se dégagent d'un esprit humain.

Il se passa la main sur le front, aspira une nouvelle bouffée d'air et reprit :

— Dieu sait toutes les bêtises que j'ai pu enregistrer dans mon crâne pendant que j'étais là-haut. Je comprends maintenant avec quelle facilité n'importe qui pouvait se créer un Univers bien à soi. Est-ce que vous comprenez, Kane ? Il suffit de penser n'importe quoi, et, bien entendu à des choses agréables et qui nous touchent de près, pour s'évader de ce monde de cauchemar lorsqu'on a acquis la certitude que l'on n'a plus aucune chance de s'en sortir. Voilà ce qu'ils ont tous fait...

Norman s'était redressé, tout pâle :

— Je comprends votre idée, Massey... et j'y avais songé également. Nous avons découvert sur cette planète des restes d'astronefs provenant de civilisations inconnues, et dont certaines doivent être bien plus avancées que la nôtre. Les voyages dans l'espace sont longs... très longs, surtout si l'on se risque dans des contrées fort éloignées de son lieu d'origine. L'homme a toujours eu besoin de drogues pour surmonter son cafard et sa solitude, et rien n'était aussi simple que de lui créer un nouveau remède issu de son génie inventif. Un appareil capable de plonger le sujet dans un état voisin de l'hypnose en lui donnant l'impression de vivre les scènes imaginées par son subconscient. N'importe quel navigateur pouvait alors passer de longues heures dans un rêve qu'il se créait lui-même en y faisant agir les personnages connus ou fictifs engendrés par son esprit.

Massey lui avait saisi le bras nerveusement.

— Le coffre... ce que nous avons pris au début pour un vulgaire poste de radio. Souvenez-vous, lorsque nous l'avons découvert dans cet appareil qui continuait à bombarder la région à l'aveuglette... ce cadavre avec la mains crispée sur les commandes. Il fonctionnait toujours... Oui, Kane, je crois que nous avons trouvé la solution. Depuis des siècles, ce maudit engin a continué à jouer son rôle, car personne n'a jamais pensé à en supprimer les effets. Les esprits faibles ont toujours été les premières victimes.

Il eut un petit rire nerveux, regarda Vera et Norman et ajouta :

— Un jour ou l'autre, nous en aurions été victimes, nous aussi.

Puis, changeant de ton, il grogna :

— Il faut à tout prix détruire cet appareil, et c'est même la

première des choses à faire.

Sans se soucier du sang qui continuait à couler de sa profonde blessure, il se releva et indiqua du geste l'endroit où gisait toujours l'étrange machine à fournir des rêves.

À quelques centaines de mètres à peine, le grand coffre de métal brillait sous les ardents rayons d'un soleil implacable.

*
* *

C'est à cet instant que la voix de Calvet leur parvint, lointaine et assourdie.

Norman, intrigué, se hissa au sommet d'un petit tertre et distingua, dans la direction de l'*Espérance*, la silhouette du docteur qui se hâtait vers eux.

Il aperçut également Mingozi qui courait derrière lui.

Sans comprendre ce qui pouvait se passer, Massey et Vera rejoignirent Norman, qui venait de sortir son pistolet de l'étui.

— Qu'est-ce qui leur prend ? grogna Massey entre ses dents.

Calvet se rapprochait en continuant à gesticuler et en criant des paroles que personne n'arrivait à saisir.

Il les rejoignit bientôt à bout de souffle. Son visage était congestionné et il paraissait au bord de la démence.

— Eh bien ! docteur, que se passe-t-il ?

— Commandant... commandant... (et son bras se tendit en direction de l'*Espérance*) venez vite... vite... et vous aussi, Kane, et vous aussi, Vera... Ne restez pas là... cette fois, nous sommes perdus.

Norman se précipita et saisit Calvet par les épaules :

— Mais parlez donc... Qu'y a-t-il ?

— Le monstre... monsieur Kane... le monstre. Ah ! il y avait longtemps que je m'en doutais, et vous vous êtes moqué de moi. Mais cette fois il est trop tard, nous sommes à sa merci et il nous aura tous.

Massey, maîtrisant une fois de plus sa souffrance, s'était élancé et sans ménagement il empoigna le docteur par le revers de sa vareuse :

— Espèce de vieux fou, si vous n'arrêtez pas de proférer des idioties, je vous écrase la tête. Et je le ferai avec plaisir !

— Mais vous ne comprenez donc pas ? J'ai encore toute ma raison, commandant, mais je vous assure que j'ai vu le monstre. Je l'ai vu. Il est arrivé devant l'appareil et s'est enfui lorsque j'ai crié.

Mingozi arrivait à son tour et Massey ne lui laissa pas le temps de parler :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Votre place est auprès de vos compagnons dans l'*Espérance*. Et foutez-moi la paix avec cette histoire de monstre, je commence à en avoir par-dessus la tête.

— J'essayais de retenir le docteur... Je voulais simplement vous

rassembler...

— Expliquez-vous, je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes.

— Le docteur a perdu la raison, ne vous affolez pas, il n'y a absolument rien. J'étais auprès de lui lorsqu'il a cru voir son soi-disant monstre. Il n'y avait rien. Oh ! faites attention, il est fou... Ne le croyez pas...

Et tandis que Calvet débitait un flot d'injures à l'adresse de Mingoz, Norman saisit le bras de Massey et lui lança :

— Tâchez de gagner du temps pendant que je vais essayer de détruire le coffre, ce ne sera pas long.

Il allait s'élancer, l'arme au poing, lorsque Calvet qui s'était rejeté en arrière d'un bond, tendit son bras vers la plaine. Son visage était devenu livide et ses yeux exorbités n'avaient plus rien d'humain. Il tremblait de tout son être, en proie à une agitation extrême.

— Là... là... regardez tous et dites maintenant que je suis fou si vous l'osez encore...

Il se tenait immobile, crispé dans une attitude ridicule, désignant un point de l'étendue toujours aussi désertique.

Calvet était fou !

C'est la pénible impression que tout le monde éprouva lorsqu'on l'entendit débiter ces curieuses paroles :

— Mais regardez-le donc... Il sait que nous ne lui échapperons pas... Il nous barre la route. Comme il est horrible à voir dans sa majestueuse puissance ! Il est tel que je l'ai toujours imaginé. Voyez ce corps massif hérissé d'écaillés brillantes, et ces longues pattes frémissantes qui grattent le sol furieusement, ce long cou et cette tête énorme qu'il balance sans arrêt. Regardez ces yeux injectés de sang... sa crête ichoreuse commence à s'agiter... Oh ! il est inutile de fuir à présent, nous ne pouvons plus lui échapper. Il est trop tard !

Massey, excédé, se tourna vers Norman :

— Je vous en prie, finissons-en, dépêchez-vous.

Norman s'élança, tandis que Calvet continuait à donner libre cours à ses divagations au milieu de ses compagnons qui avaient maintenant compris que tout effort de leur part pour lui faire entendre raison serait inutile. Au cri poussé par Vera, Massey se retourna. La jeune femme indiquait la direction de l'*Espérance* et près de l'astronef, on pouvait distinguer nettement, malgré la distance, les silhouettes du Père Jérôme, de Giulietta et de Joel.

Privés de surveillance, ces derniers avaient quitté l'*Espérance*, marchant à l'aveuglette, butant à chaque pas, sans but précis.

Et Calvet qui n'arrêtait pas de décrire avec précision son monstre de cauchemar, comme si rien de ce qui se passait autour de lui n'avait d'importance.

Massey tourna la tête au moment où la première décharge ultra-

sonique percutait contre la masse métallique du coffre.

— Voyez comme il nous observe... Dans un instant il va se jeter sur nous.

Deuxième décharge... dans le lointain.

— Ses muscles se tendent... ses écailles s'agitent... Il est trop tard, je vous l'ai dit...

Troisième décharge. Norman tirait toujours.

— Trop tard... il est trop tard... Nous sommes perdus...

Mingoz s'interposa au montent où Massey allait se jeter sur le docteur, mais son geste resta sans effet car ce qui se passa à cet instant, à l'instant précis où le coffre fournisseur de rêves volait en éclats sous les dernières rafales de Norman, le cloua sur place.

À la seconde où le coffre se volatilisait, il se produisit la chose la plus étrange et la plus incompréhensible qui fût.

Ce fut d'abord comme une bizarre apparition floconneuse, imprécise, qui sembla surgir du néant, au milieu de cette plaine inondée de soleil. Puis brusquement la chose parut prendre forme, se précisa avec plus de netteté, tandis que du sol ocré montaient des nuages de poussière.

Devant les yeux horrifiés des Terriens, une monstrueuse créature venait d'apparaître, vivante, menaçante, terrifiante, grattant le sol de ses nombreuses pattes griffues, prête à bondir.

Apparition presque immatérielle, fantomatique, anormale, aux contours vaporeux, mélange intime de rêve et de réalité.

LE MONSTRE DÉCRIT PAR CALVET !

CHAPITRE XVI

La panique s'empara de tous les naufragés.

Massey essaya pourtant de garder son sang-froid, ne cherchant pas à analyser les causes du phénomène.

Norman qui arrivait en courant, leur cria de s'écarter, tandis qu'il tirait plusieurs rafales en direction du monstre.

La seule chose raisonnable était de rejoindre Norman, mais Calvet demeurait sourd à la voix de la raison et, comme hypnotisé par la créature, il restait immobile, les yeux exorbités.

Massey n'hésita pas. Le monstre avait bondi sur le côté, tournant sa large gueule dans la direction de Norman.

Massey prit la main de Vera et l'entraîna derrière lui, tandis que Mingo affolé s'élançait dans la direction de l'*Espérance* en criant :

— Giulietta ! Giulietta !

Ce qui se passa ensuite fut tellement soudain et inattendu que personne ne le réalisa sur le moment.

Massey et Vera sentirent le sol gronder sous leurs pas à l'instant où l'énorme créature fonçait dans leur direction. Ils n'eurent que le temps de se jeter derrière un gigantesque rocher pour éviter l'assaut du monstre qui, en quelques bonds, venait d'atteindre l'endroit où se tenait toujours, immobile et résigné, le malheureux docteur.

Calvet ne poussa pas le moindre cri au moment où une des pattes du monstre lui lacéra le visage. Il tituba une ou deux fois, perdant son sang en abondance, puis il perdit connaissance et s'abattit dans la poussière, devant l'horrible créature, qui folle de rage, acheva de mettre en pièces son corps sanglant.

Norman, l'arme au poing, se précipita à son tour derrière le rocher.

— Inutile d'insister, souffla-t-il en désignant le pistolet, il n'y a rien à faire. Mais bon sang de bon sang...

Il n'acheva pas sa phrase, car à cet instant, ils virent passer devant eux l'énorme masse vaporeuse dévalant le petit tertre en bondissant dans la plaine.

Norman avait pâli et son regard se porta dans la direction de l'*Espérance*. Il voyait Mingo courir à toutes jambes vers Giulietta, et plus loin, Joel... et plus loin encore, le Père Jérôme.

— Ils sont perdus, cria-t-il, et nous ne pouvons rien faire pour eux.

Il se retourna et se prit la tête dans les mains.

— C'est horrible ! gémit-il.

Ils ne surent jamais combien de temps ils restèrent là, tous les trois, incapables de penser et de réagir, complètement anéantis devant le drame qui se jouait.

Tout juste entendirent-ils le cri poussé par Mingo, qui se répercuta

dans la plaine comme un lugubre appel de désespoir.

L'écho leur renvoya à plusieurs reprises le nom de Giulietta... Giulietta... et ce fut tout.

Ils ne surent jamais non plus comment ils prirent la décision de quitter leur abri pour rejoindre l'*Espérance*, bien plus tard, alors que le silence complet régnait dans la plaine, à croire que tout ce qui venait de se passer n'était qu'un mauvais rêve. Un affreux cauchemar.

Mais le spectacle qui s'offrit à leurs yeux alors qu'ils atteignaient l'appareil les glaça d'horreur et de dégoût. Des corps affreusement mutilés jonchaient le sol, éparpillés dans la poussière, malheureuses victimes d'une créature diabolique dont personne ne pouvaient comprendre encore la véritable origine.

Près d'une masse informe et recroquevillée, un chien gronde plaintivement. Dans l'*Espérance*, un bébé affamé ne cesse de crier.

*

* *

La voûte étoilée venait de disparaître brusquement derrière le hublot, au moment où l'*Espérance* « sautait » dans l'hyperespace de toute la puissance de ses réacteurs latéraux.

Massey, complètement exténué, n'avait pas quitté son poste depuis le départ, affairé devant les commandes, dirigeant d'une main sûre le délicat appareil au moment où l'on franchissait la zone magnétique entourant la planète. Maintenant, il y avait de l'espoir. Norman s'était chargé d'envoyer un bref message à Ourga pour signaler que, grâce aux pièces de rechange, l'*Espérance*, rapidement mis en état, fonçait droit sur la Terre.

On s'occuperait de Flynt et de Landay un peu plus tard. Il était compréhensible que le gouvernement terrien enverrait une mission spéciale dans les plus brefs délais, dès qu'il connaîtrait la position exacte de cette planète jusque-là ignorée de tous. Norman n'eut ni le courage ni l'envie d'informer ses deux correspondants des terribles événements qui avaient marqué leurs dernières heures sur le monde qu'ils venaient de quitter.

Il savait qu'aucune parole de réconfort ne pourrait jamais effacer ce souvenir qui resterait toujours aussi vivace en lui, aussi longtemps qu'il vivrait.

Alors, à quoi bon ?

Il rejoignit Massey dans la salle de pilotage pendant que Vera était en train de changer son pansement. Le pilote fit un très gros effort sur lui-même pour parler.

— Vous savez à quoi je pense, Kane ?

— Oui, je m'en doute, soupira Norman en allumant une cigarette, mais ne me dites pas que c'est Calvet qui avait raison. C'est possible.

— Je suis d'accord avec vous. Le monstre n'existait pas avant que vous détruisiez le coffre.

— Alors, comment se fait-il qu'il nous soit apparu ensuite, et exactement comme l'avait décrit le docteur ? demanda Vera nerveusement.

— C'est en effet très difficile à expliquer d'une manière rationnelle. Je doute que nous arrivions à connaître un jour les véritables origines de cette monstrueuse entité. Mais je reste persuadé que c'est l'esprit de Calvet qui lui a donné naissance. Rappelez-vous son entêtement, cette forme de persuasion qui se dégageait de lui lorsqu'il en parlait. Calvet était convaincu depuis le début que nous avions affaire à un monstre. Il l'a imaginé dans sa folie exactement comme il le supposait. Pour lui, il était devenu réel.

— Une sorte de psycho-création, en quelque sorte.

— Exactement, et aussi étrange que cela paraisse, elle n'est devenue réelle pour nous que lorsque vous avez détruit le coffre. C'est là l'aspect le plus déroutant de la question. On dirait que la destruction de cette machine infernale a déclenché la matérialisation spontanée de cette créature de cauchemar engendrée par l'esprit survolté de Calvet. Normalement, c'est l'effet contraire qui aurait dû se produire. Normalement, bien sûr !

Il hocha la tête lourdement et ajouta :

— Après tout, c'est peut-être nous qui étions dans l'erreur, mais comme nous ne connaissons jamais l'inventeur de ce maudit coffre...

Il eut un geste vague et haussa les épaules. Il était à bout de forces et, comme Norman l'aidait à se remettre sur pied, il eut un pâle sourire.

— Pourvu que je tienne encore une vingtaine d'heures, lâcha-t-il.

Il regarda Norman rapidement et accentua son sourire.

— Ne vous en faites pas, je ne flancherai pas une troisième fois ; avec deux, ça suffit.

— Écoutez, Massey, je voulais dire que...

— Mais non, aucune importance, Kane, et puis, ce n'est pas le moment. Occupez-vous plutôt de Vera, je suis certain que vous avez pas mal de choses à vous dire.

Comme Norman ne faisait pas un geste, il reprit :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez ? Fichez-moi le camp, tous les deux, votre place n'est pas dans une salle de pilotage... Allez, ouste !

Norman, gêné, devint soudain tout pâle, mais déjà Vera, en larmes, s'était enfuie dans le réfectoire.

— Allons, Kane, cessez de vous tourmenter et décidez-vous une bonne fois pour toutes. Vous n'avez plus rien à craindre maintenant. Vous avez l'avenir devant vous, je m'en porte garant, et puis, bon

sang, il y a un mioche qui a besoin d'un père et d'une mère, ne l'oubliez pas non plus. Allez, déguerpissez...

Norman sourit lui aussi et serra fortement la main que lui tendait le pilote. Comme il s'élançait à son tour vers le réfectoire, Vicky bondit dans ses jambes, mais Massey l'arrêta au passage :

— Ah ! non, lança-t-il, laissez-moi au moins le cabot !

FIN

À paraître :

M.-A. RAYJEAN

SOLEILS : ÉCHELLE ZÉRO

580.915. - Imp. de Sceaux, 5, rue M.-Charaire. Sceaux (Seine)

25-10-58. *Imprimé en France.*

Publication Mensuelle.